

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON.

Année 1861.

(NOUVELLE SÉRIE.)

TOME HUITIÈME.



LYON.

IMPRIMERIE DE F. DUMOULIN, LIBRAIRE,
rue St-Pierre, 20.

PARIS.

CHEZ F. SAVY, LIBRAIRE,
rue Bonaparte, 20.

1861. — Février 1862.

SOUVENIRS
D'UN
VOYAGE EN ALLEMAGNE,

PAR
E. MULSANT.

I.

Paris, 25 août 1861.

Depuis longtemps, vous le savez, mon cher fils, je nourrissais le projet de faire une excursion dans cette Allemagne savante, d'où j'ai reçu si souvent des témoignages de sympathie et d'amitié. Le désir d'y voir une foule de personnes avec lesquelles, depuis longues années, j'entretiens des rapports si agréables; celui d'y établir de nouvelles relations, et d'y trouver l'occasion d'accroître mes connaissances, soit dans mes visites aux musées remarquables de ce pays, soit au contact de ses hommes éclairés, tout me poussait à exécuter ce voyage. Les douceurs de la vie de famille auxquelles on ne s'arrache jamais sans peine, des travaux commencés, ou des circonstances indépendantes de ma volonté, m'avaient jusqu'à ce jour porté à l'ajourner; mais cette fois, mes désirs devenus plus vifs ont su écarter tous les obstacles: les jouissances qui me sont promises semblent trop attrayantes pour résister davantage à leurs séductions. Les plai-

sirs qui vont enchanter cette excursion seraient doublés, si vous étiez avec moi pour les partager; mais il ne peut en être ainsi. Puissent du moins mes lettres, en rendant mes souvenirs plus vivaces, vous redire une partie de mes impressions.

Ma bonne fortune m'a donné pour compagnon de route M. Perroud, avec lequel j'ai déjà fait, en 1851, le voyage de Londres. Vous savez l'amitié qui nous lie, la sympathie de nos goûts; je vous ai redit sa condescendance extrême, sa prudence éclairée, son coup d'œil si prompt et si habile à juger sûrement des hommes et des choses, sa conversation toujours enjouée et spirituelle; c'est vous faire pressentir le charme que je dois éprouver de nouveau à me trouver côte à côte avec lui.

Le dimanche au soir, 18 de ce mois, nous nous encagions dans l'un des wagons de la voie ferrée, et le lendemain, à midi, nous arrivions à Paris.

Je ne vous dirai rien de cette reine des cités, qui chaque jour devient plus coquette, plus brillante et plus belle. Quand on tarde un peu de temps à la revoir, on a de la peine à la reconnaître, sous les transformations heureuses destinées à métamorphoser ses anciens quartiers.

Nos premières visites étaient à l'avance dévolues à ceux de nos amis dont les goûts entomologiques sont sympathiques avec les nôtres. Malheureusement les jours heureux des vacances, si favorables aux voyages, sont une époque de chassé-croisé. Le désir de voir d'autres cioux, qui nous avait poussés à quitter Lyon, en avait porté d'autres à fuir la capitale. M. Chevrolat goûtait, dans la Dordogne, les joies et les douceurs de la vie de famille; M. le baron Henri de Bonvouloir gravissait les Pyrénées; M. l'abbé de Marseul respirait l'air de son pays natal; M. le docteur Aubé poursuivait le gibier dans ses terres; M. Lucas se délassait dans quelques villas des environs de la capitale.

Nous avons tâché de nous dédommager de ces absences, au-

près de quelques-uns des naturalistes restés fidèles à leurs pé-
nates. On passe toujours d'agréables moments avec MM. Buquet
et Doué. Le premier venait de céder sa riche collection de Lon-
gicornes à M. Thomson, qui prépare une monographie générale
de ces Coléoptères : le second attend de l'infatigable P. Montrou-
sier, l'un des sçavants dont s'honore votre Société de Marié, un
envoi prochain des richesses entomologiques et parfois si remar-
quables de la Nouvelle-Calédonie.

Le cabinet de M. le comte de Mniszech séduit toujours les
yeux et ravit d'admiration, par la beauté, la bonne conservation
et la suite nombreuse des Coléoptères les plus rares, provenant
des diverses parties de la terre; et tout le monde sait que cet ai-
mable gentilhomme ne se laisse jamais vaincre en générosité, par
la main dont il reçoit des richesses nouvelles.

M. Deyrolle, en dehors des cartons remplis d'insectes et des-
tinés à ses affaires commerciales, possède une des belles collec-
tions de la capitale. Depuis la publication de mes Coccinellides,
dont il avait déjà un chiffre élevé, il a mis ses soins à en aug-
menter le nombre. Il a fait passer sous nos yeux ses acquisitions
plus ou moins récentes, parmi lesquelles se trouvent, en assez
grande quantité, des espèces nouvelles, que son obligeance veut
bien mettre à ma disposition, pour les enregistrer dans le do-
maine de la science.

Un plaisir tout particulier me pousse toujours chez M. Rei-
che. On est sûr de le trouver à certaines heures; sa biblio-
thèque entomologique est l'une des plus riches; sa collection,
toujours tenue au courant des progrès, est aussi parfaitement
nommée que possible; sa complaisance est inépuisable; et on le
quitte rarement sans avoir appris quelque chose de nouveau se
rattachant à la science que nous aimons. J'ai soumis à ses lu-
mières un certain nombre de Chrysomélines d'une détermination
assez difficile, dans le but de m'assurer si les dénominations
données à Lyon concordaient avec celles adoptées à Paris; et

j'espère contrôler dans quelques jours ce travail critique, auprès de M. le docteur Suffrian, à qui l'on doit la monographie la plus complète des espèces européennes de cette famille.

Dans l'une de nos visites à M. Reiche, nous avons eu le plaisir de rencontrer chez lui l'un de nos aimables membres de la Société Linnéenne de Lyon, M. Fernand Ogier de Baulny, entomologiste bien connu, de Coulommiers, et M. Lacordaire, doyen de la faculté des sciences de Liège, non moins illustre dans le monde savant que son frère le Dominicain l'est parmi les écrivains ou les orateurs de la chaire. Plusieurs fois, en se rendant à Sorrèze, ce savant professeur avait passé par Lyon à une époque où nous en étions absent; nous ne pouvions donc laisser échapper l'occasion de son séjour à Paris, sans chercher à nous dédommager; et, le lendemain, nous nous rendions à l'hôtel du Mont-Blanc, où il nous attendait. Nous y avons causé longuement de ses admirables travaux, surtout de son *Genera*, qui rend un si grand service à la science; il nous a fait part de ses études sur les Charansonites, de sa manière de voir pour les classer, et nous n'avons pas eu de peine à comprendre que bientôt nous aurions, de cet écrivain, un bon volume de plus.

Quand on se livre aux études dont nous nous occupons, on ne peut aller dans la capitale, sans visiter le laboratoire d'entomologie du muséum, et les savants qui y sont attachés. M. Milne-Edwards, toujours si obligeant pour nous, était absent. M. Blanchard occupé, je crois, dans les galeries, n'a pu nous donner que peu de moments; M. Boulard, toujours si plein d'obligeance, nous a fourni l'occasion de jeter les yeux sur les cadres d'insectes prêts à sortir de son cabinet de travail.

Des recherches, indispensables pour nos travaux, nous obligent toujours à passer un certain nombre d'heures à la bibliothèque du Jardin des plantes; et besoin n'est de vous dire avec quelle fraternelle cordialité nous sommes accueillis par MM. Desnoyers et Lemercier, conservateurs de ce dépôt précieux, et avec quel

empressement se montrent à nous être utiles ou agréables les diverses personnes attachées à cet établissement.

Après avoir consacré nos heures diurnes à la science, les relations exclusivement amicales ont leur tour vers le soir, et des plaisirs d'un autre genre succèdent à ceux dont nous avons joui dans le milieu de la journée.

J'entrerai dans peu de détails à cet égard ; je les réserve pour votre oreille. Je ne puis toutefois m'empêcher de vous dire quelques mots de trois soirées délicieuses, passées : l'une chez M^{me} veuve Audin : les deux autres chez M. Émile Galichon.

Je retrouve, vous le savez, près de la veuve de l'historien de Léon X, et près de M. Maison, son successeur comme libraire, et j'allais dire son enfant adoptif, les sentiments d'amitié dont m'honorait le célèbre écrivain, et la continuité de ces relations affectueuses qui ont presque la douceur de celles de famille.

M^{me} Audin avait réuni un certain nombre de personnes ; et, après le dîner, deux jeunes artistes amateurs, M. George P***, pianiste d'un talent supérieur, et M^{lle} Marguerite D***, aimable sirène, sachant tirer de son gosier docile les sons les plus mélodieux et les plus ravissants, nous ont tenus pendant quelques heures sous l'enchantement de leur don merveilleux, en nous faisant éprouver tour à tour les émotions les plus tendres de l'âme, les doux frémissements du plaisir, ou les épanouissements de la gaieté.

M. Emile Galichon, en dehors du temps donné à l'importante maison de commerce dont il est un des chefs, sait en consacrer une partie à des travaux d'intelligence d'un autre ordre. Epris d'un noble sentiment pour les beaux-arts, il les cultive avec un succès remarquable. Il possède en œuvres artistiques, surtout en gravures des premiers temps, un cabinet d'un grand prix. Il a publié un certain nombre d'articles ou de brochures, qui témoignent de sa juste appréciation des hommes dont les beaux-arts ont fait la gloire, et de l'influence exercée par ces artistes

sur les progrès de cette partie des connaissances humaines. Son style élégant, clair, imagé et parfois incisif, a le privilège d'attacher. La justesse de ses observations, la finesse de ses aperçus, la délicatesse exquise de son tact, l'ont élevé au rang des critiques les plus sérieux et les plus appréciés sur semblables matières.

Sa famille était à la campagne depuis quelques jours ; pendant les repas, auxquels assistaient quelques artistes, et jusqu'à la fin de la soirée, les beaux-arts ont fourni les principaux éléments de la conversation, et je ne saurais vous dire tout le charme que nous y avons trouvé.

Notre ami part dans deux jours pour Florence, où il compte, durant un mois, étudier les chefs-d'œuvre dont cette ville abonde, y chercher encore des lumières, et y puiser de nouvelles inspirations.

J'espérais passer aussi quelques moments agréables près de M. Jules Bourcier, cet ami de longue date, avec lequel je publierai peut-être un jour l'histoire, déjà ébauchée, de la brillante famille des Oiseaux-Mouches ; mais il était absent de Paris.

Nous comptons, en partant de Lyon, nous arrêter à peine dans la capitale, et voilà une semaine que nous y sommes retenus. Dans ce pays des fées, les longues courses dévorent une partie du temps, et les jours semblent se réduire à quelques minutes. Dans un moment, nous allons, pour dernière étape dans cette ville, passer quelques heures chez M. le docteur Sichel. Au sortir de chez lui, nous nous dirigerons vers le nord. Mais en m'éloignant davantage des lieux vers lesquels se portent toutes mes pensées, je n'en resterai pas moins avec vous et avec ceux que j'aime. Il est des souvenirs et des images dont on ne peut se séparer, et qu'on emporte partout avec soi.

II.

Cologno, 26 août 1861.

M. le docteur Sichel, chez lequel nous allions nous rendre au moment où j'achevais hier ma lettre, est, comme vous le savez, le premier des oculistes de Paris. Il s'est fait en Europe une réputation à l'abri des traits de l'envie et des injures du temps ; mais ce n'est pas là son plus beau titre de gloire : il s'est créé dans le cœur des malheureux, auxquels il prodigue en tout temps des soins si intelligents et si désintéressés, un tribut de reconnaissance et d'affection, dont il lui sera tenu compte encore au delà du tombeau. Comme entomologiste, nul en France ne connaît aussi bien ou mieux que lui les insectes nombreux désignés par le vulgaire sous les noms d'abeilles, de guêpes, etc. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ses cartons remplis d'Apiaires de toutes sortes, de voir en quel nombre remarquable chaque espèce s'y trouve représentée avec toutes ses variétés, pour se faire une idée des peines et du temps employés à composer une si riche collection, et des connaissances que doit nécessairement avoir acquises leur auteur, en recueillant tant de trésors. On ne peut, au reste, entendre raisonner M. Sichel, sans être émerveillé de le sentir si familiarisé avec les mœurs des insectes objets de ses études, avec leurs ruses, les lieux qu'ils fréquentent, les moyens de

les surprendre, les époques et les moments les plus favorables pour leur faire la chasse. Il se propose de nous donner quelque jour la monographie des Apiaires, et tous les amis de l'entomologie hâtent de leurs vœux la réalisation de ce projet.

La science et les gais propos ont animé la conversation pendant le dîner, auquel assistait, en lui prêtant un attrait de plus, M^{me} ***, élève et amie de notre docteur, comme lui entomophile zélée, et paraissant connaître très-bien les habitudes des Hyménoptères.

Une heure après la sortie de table, nous cheminions vers la Belgique. Le jour commençait à faire place à la nuit : mes paupières n'ont pas tardé à se fermer. Je ne saurais donc rien vous dire sur les localités par lesquelles nous avons passé. Dans quels lieux errait alors ma pensée ; à Beaugrand, à La Seyne, à Kaiffa ou à Boulogne ? c'est-à-dire près de votre mère, de vous ou de vos sœurs ? peut-être plus rapide que l'étincelle électrique, a-t-elle parcouru ces divers endroits et bien d'autres encore. Ne me demandez donc rien sur la nature de mes songes ; un poète a dit en parlant d'eux :

Aucune forme fixe, aucun contour précis,
N'indiquèrent jamais ces êtres indécis ;
Mais ils sont, aux regards du Dieu qui les fit naître,
L'image du possible et les ombres de l'être.

LAMARTINE.

Mes yeux étaient encore fermés quand on est venu nous avertir de descendre des wagons, pour la visite de nos bagages, à la frontière de Belgique. MM. les douaniers ont été assez expéditifs, et j'ai pu renouer bientôt jusqu'à Namur les deux bouts de mon sommeil interrompu.

La prise de cette ville par Louis XIV, a fait jadis emboucher à Boileau la trompette pindarique. Des rochers, des accidents de terrain et des cours d'eau ajoutent aujourd'hui, comme alors.

à ses moyens de défense : la nature a concouru, avec l'art, à en faire une place forte.

Nous nous sommes, à partir de ce moment, dédommagés du silence, presque forcé, gardé pendant la nuit.

Nous voilà à Liège, et bientôt à la porte de M. le docteur Candèze, logé sur la hauteur, à l'extrémité du faubourg de Glains. L'établissement de santé auquel il est attaché lui laisse, heureusement pour la science, des loisirs assez nombreux pour publier de beaux travaux entomologiques. Il a fait passer sous nos yeux divers cartons contenant des *Elatérides*, dont il doit prochainement terminer la monographie, et il est inutile de vous dire combien il nous a intéressés par tous les détails dans lesquels il est entré relativement à cette famille de Coléoptères. M. Candèze joint l'amabilité à la science. Malheureusement notre temps limité ne nous permettait pas de demeurer avec lui autant que nous l'aurions désiré. Après le déjeuner, qui a servi de clôture à notre visite, il nous a fourni l'occasion, en nous guidant sur les hauteurs, par des chemins connus de lui, de nous rendre plus facilement compte de l'état topographique de la cité.

Nous aurions été heureux de voir aussi à Liège M. Chapuis, le collaborateur de M. Candèze pour le catalogue des larves de Coléoptères ; mais il demeure à une certaine distance. Il entreprend, comme vous le savez sans doute, un long travail sur les insectes destructeurs, connus en général sous le nom de *Bostriches*, qui tracent dans les écorces des arbres des galeries plus ou moins tortueuses, et souvent si préjudiciables aux végétaux.

Liège se trouve dans une situation heureuse sur les bords de la Meuse. Ses habitations s'étendent sur un coteau qui l'abrite au nord-ouest. C'est une ville tout à fait française par les mœurs et par le langage. A quelques lieues de là, en se dirigeant au nord-est, tout change bientôt. A peine arrivions-nous à Herbstal, première station prussienne, qu'à nos oreilles viennent tout à coup résonner des sons inaccoutumés. Les douaniers,

dans leur langage tudesque, demandent à visiter nos malles. M. Perroud a ouvert alors un carton rempli d'insectes exotiques rares et magnifiques, dont il n'avait pas voulu se séparer, de crainte d'accident. Le préposé, à la vue de ces objets, s'est pris à sourire de pitié en murmurant d'un ton de dédain : *maikaefer!* comme on dirait dans notre langue, des *bardoires*, des *hannetons!* Cet incident, et les réflexions qu'il a fait naître, nous ont amusés quelques moments, en cheminant vers Aix-la-Chapelle.

Cette ville appelée par les Romains *Aquisgranum*, et désignée par les Allemands sous la dénomination assez dure de *Aachen*, a joué dans l'histoire un rôle trop connu, pour vous en parler. Charlemagne, et après lui, un grand nombre d'empereurs et autres souverains y ont fait leur résidence. Près de la cité, existent encore le Frankenburg, maison de plaisance du fils de Pepin, et les ruines du Frankenberg, son séjour favori. Dans la cathédrale, on montre dans le cloître de l'église le fauteuil du sacre du Roi; au-dessous de la coupole, la pierre qui recouvrait son tombeau; dans la sacristie un des os de son bras. Là, se trouvent aussi diverses reliques, plus ou moins précieuses, qui, tout les sept ans seulement, sont exposées avec une grande pompe, à la vénération publique.

Mon compagnon et moi allons passer pour des barbares aux yeux des antiquaires et des touristes, en vous avouant que nos dernières et plus courtes visites ont été consacrées à la cathédrale, à l'hôtel-de-ville et à quelques-unes des autres curiosités de la cité. Nos premiers pas ont eu pour but de chercher la demeure de M. Förster, savant et modeste naturaliste, avec lequel j'avais déjà échangé quelques correspondances. Le désir de faire sa connaissance et d'admirer une partie de sa collection, avait été le principal motif de notre arrêt à Aix-la-Chapelle. M. Förster est bien un des entomologistes les plus patients et les plus adroits qui se puissent imaginer. Son cabinet renferme des insectes de presque tous les ordres. Il a une très-belle suite



de Coléoptères et d'Hémiptères d'Europe; mais il s'attache d'une manière spéciale à ces Hyménoptères lilliputiens, connus des savants sous le nom de Chalcidides, et auxquels l'œuf d'un papillon, et même d'un microlépidoptère, suffit pour le développement de leur vie embryonnaire, jusqu'à leur état le plus parfait. Il faut voir les deux mille et tant d'espèces de ces insectes mirmidoniens rassemblés par ce naturaliste, examiner l'ordre admirable dans lequel ils sont rangés, l'habileté avec laquelle chacun d'eux est embroché, pour juger de son mérite et des louanges dont il est digne. Dernièrement une princesse de Prusse vint visiter la ville; après lui avoir montré tout ce qu'elle offre de remarquable, on la conduisit dans la modeste demeure de M. Förster. Il étala devant elle ses infiniment petits, en lui fournissant un verre grossissant, capable de lui permettre d'en connaître plus facilement en détail les formes singulières et les beautés. Emmerveillée d'un spectacle si nouveau pour elle: En vérité, s'écria-t-elle dans son ravissement, je ne sais ici lequel admirer le plus, ou de la puissance infinie de Dieu, ou du mérite du savant qui a su rassembler, disposer avec tant d'art, classer et dénommer ces étonnantes créatures!

Quand on a examiné avec un peu de soin les êtres exigus enfermés dans les cartons de M. Förster, on n'est plus étonné de la passion dont on peut être épris pour leur étude. Combien ces atomes, naguère vivants, et si méprisés du vulgaire, ne méritent-ils pas d'intérêt? Les Oiseaux de paradis envieraient à quelques-uns leurs plumes si finement barbulées, et la somptueuse parure des Colibris pâlerait souvent devant la cuirasse métallique de beaucoup d'autres!

Le savant possesseur de ces insectes a déjà publié sur eux de beaux travaux; mais il lui reste encore une foule de richesses inédites. Quel dommage que les fonctions de professeur, dont il est chargé, lui enlèvent tant de moments dont la science ferait si bien son profit!

Les heures avaient volé trop vite pendant que nous faisons la revue d'une partie des richesses entomologiques de M. Förster ; il nous restait peu de temps à demeurer à Aix-la-Chapelle. Cet aimable naturaliste a bien voulu nous piloter pendant ces instants assez courts ; nous fournir l'occasion de goûter les eaux sulfureuses qui attirent dans la cité, durant la belle saison, une si grande quantité d'étrangers, et nous conduire chez M. Mengelbier, avec lequel j'avais été en relation. Ce dernier, jeté dans la carrière de l'industrie, sait trouver le secret d'enlever à ses occupations ordinaires, au profit de ses plaisirs intellectuels, des moments plus ou moins longs, consacrés à l'étude des Lépidoptères.

Le tac-tac de notre montre semblait nous crier : à la gare, à la gare ! Il était, en effet, temps de nous y rendre : M. Förster a pu facilement deviner, en recevant nos adieux, tout le plaisir que nous avons goûté près de lui.

Le compartiment dans lequel nous sommes entrés, recevait avec nous quelques Allemands, auxquels notre langue était complètement étrangère. Nous avions, au reste, dans les choses dont nos yeux et notre esprit venaient de s'occuper, durant notre court séjour à Aix-la-Chapelle, un sujet de causerie assez intéressant et assez varié, pour n'avoir pas à regretter de ne pouvoir nous entretenir avec les autres voyageurs. Le jour commençait à baisser : à mesure que la nuit est devenue plus obscure, la conversation s'est d'abord ralentie, et chacun de nous s'est mis à rêver de son côté.

Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux.

LAFONTAINE.

Besoin n'est de vous dire les objets dont mon imagination était occupée ; cette folle du logis, comme on l'appelle, mais cette folle, souvent aimable, nous fait oublier parfois de tristes réalités, en nous transportant dans le pays des chimères ; peut

être rêverais-je encore si les portés de nos voitures, brusquement ouvertes, n'avaient laissé retentir à nos oreilles le mot *Cöln*, *Cöln* ⁽¹⁾, répété par une foule de gosiers germaniques...., nous étions à Cologne.

Malgré l'heure tardive, la ville paraissait animée; elle était remplie de militaires arrivés de toutes parts pour les grandes manœuvres du camp. Nous avons été obligés de frapper à la porte de plusieurs hôtels, avant de trouver place dans l'un d'eux. Le maître et les gens de service de celui dans lequel nous avons fini par obtenir un gîte, ne savaient pas un mot de français. Il a donc fallu demander à notre mémoire le moyen de nous exprimer dans un idiome dont le langage nous est peu habituel. Elle nous a, selon toute apparence, permis d'être bien compris; car on nous a servi un bon souper, arrosé d'excellent vin du Rhin. Vers la fin du repas, nous en avons vidé un verre ou deux à la santé des personnes qui nous sont chères, et mon cœur répète encore les mêmes vœux au moment où je dépose la plume pour aller me reposer.

(1) *Cöln*, nom allemand de Cologne.

III.

Stettin , 28 août 1861.

Nous avons fait du chemin depuis ma dernière lettre, comme vous pourrez le voir par le nom du lieu d'où celle-ci est datée.

Cologne, où nous avons couché avant-hier, doit sa fondation aux Ubiens. Ces peuples, situés sur la rive droite du Rhin, traversèrent le fleuve et s'établirent sur le côté opposé, pour échapper aux attaques incessantes des Suèves leurs ennemis. Sous le règne d'Auguste, ils se mirent sous la protection d'Agrippa ; et l'épouse de Claude, Agrippine, vit le jour dans cette ville : de là, les noms de *Oppidum Ubiorum* et de *Colonia Agrippina*, sous lesquels elle était connue des Romains.

Sa position sur le bord d'un grand fleuve lui a donné en tout temps une certaine importance. Les Rois Francs y ont fait leur séjour jusqu'à Charlemagne, qui transporta à Aix-la-Chapelle le siège de son empire. Ses rues tortueuses et souvent peu larges accusent son ancienneté. C'est la patrie de Rubens, le peintre le plus illustre de l'école flamande. Elle renferme divers monuments remarquables, ou plutôt elle en possède un qui fait oublier tous les autres, je veux parler de sa cathédrale, la plus grande merveille de l'art gothique. Il est impossible d'entrer

dans ce temple magnifique, sans éprouver une sorte de saisissement, sans être pénétré d'un sentiment de respect et d'admiration. On voit combien les architectes du moyen-âge, inspirés par leur foi, avaient su, dans la construction des églises, mettre ces créations de leur génie en harmonie avec leur destination. Ces voûtes majestueuses, ces vitraux dont les couleurs ou la disposition tempèrent l'action trop vive de la lumière, tout élève l'âme, tout porte au recueillement. C'est bien là une maison de prière, et le genre d'édifice le plus digne que l'homme puisse élever à la Divinité. Ce monument, fondé vers le milieu du XIII^e siècle par l'archevêque Conrard de Hochstetten, a subi de nombreuses interruptions dans les travaux, et aura peut-être dans ce siècle son complet achèvement, grâce à l'impulsion imprimée par les derniers rois de Prusse, surtout par Frédéric-Guillaume IV.

Nous nous sommes d'assez bonne heure mis en route pour Münster. Le chemin de fer auquel nous avons confié nos destinées, passe sur le magnifique pont substitué à celui de bateaux, qui naguère servait de communication avec la rive allemande.

Une foule de livres ou de récits vous ont redit les beautés de la vallée du Rhin, surtout dans la partie située entre Cologne et Manheim. Il est donc à peu près inutile de vous faire le tableau des lieux que nous avons traversés. Comment d'ailleurs trouver le moyen d'en faire la description, dans un parcours qui ressemble à un voyage à vol d'oiseau. Le pays offre de nombreux pâturages, signes de sa fertilité, entrecoupés par des espaces couverts de bois, qui en varient la physionomie, en lui prêtant de nombreux agréments. Je me bornerai à vous nommer les villes suivantes, près desquelles nous nous sommes successivement arrêtés quelques instants : Dusseldorf, ancienne capitale du grand duché de Berg, dont le nom indique la position sur la Düssel, un des affluents du Rhin : Elberfeld, située dans la vallée

de la Wupper, l'une des villes les plus commerçantes de ces contrées : Dortmund, ancien siège du tribunal redoutable de la sainte Vehme ou des Francs-Juges, dont les sentences terribles étaient si promptement exécutées, institution qui exerça une si grande influence en Europe, surtout durant les xiv^e et xv^e siècles : Hamm, ancienne capitale du comté de la Marche, et enfin Münster, résidence de M. le docteur Suffrian, avec lequel nous nous promettions le plaisir de passer quelques heures. On doit à ce savant consciencieux de beaux travaux sur les insectes. Outre le désir bien naturel de faire la connaissance de cet homme de mérite, et de trouver dans l'examen de sa collection des sujets nouveaux d'instruction, un motif d'intérêt personnel nous avait poussés jusqu'à Münster. Nous avions avec nous divers insectes, des Cryptocéphales exotiques et un assez bon nombre de Chrysomèles d'Europe, dont la détermination spécifique était douteuse dans notre esprit, et nous désirions les soumettre aux lumières de l'habile monographe qui s'est occupé à débrouiller la synonymie parfois si confuse de ces Coléoptères, et à en distinguer les espèces.

A la distance où nous nous trouvions de nos frontières, il fallait se résigner le plus souvent à s'exprimer dans la langue du pays pour être entendu, et à un travail d'esprit pour comprendre les autres. On se prend alors instinctivement à regretter son pays, et l'on sent bientôt la vérité de cette pensée :

Il ne faut pas un an d'absence,
 Pour nous apprendre la puissance
 Que la nature a sur nos cœurs.

GRESSET.

Camoëns en était sans doute animé, lorsqu'après son exil à Goa, il paraphrasa, dans ses poésies lyriques, le psaume si touchant des Hébreux : *Super flumina Babylonis* ; et Ovide relégué parmi les Sarmates, chez lesquels le poursuivait sans cesse le sou-

venir de Rome, devait en être bien vivement pénétré, quand il écrivait ces beaux vers :

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui (1).

Sur le sol étranger, tout compatriote nous semble facilement un ami, et je ne sais quelle sympathie nous attire vers celui qui parle la langue de notre pays. Nous en avons eu un exemple à notre arrivée à Münster. Nous suivions, pour nous rendre chez M. le docteur Suffrian, un chemin de ceinture indiqué comme le plus facile; nous ne pouvions toutefois parvenir à notre but sans de nouveaux renseignements. Dans le point le plus embarrassant, se trouvait devant nous un groupe de jeunes personnes; nous nous hasardons à les interroger dans l'idiome local. L'une de ces demoiselles, venue de Belgique à Münster pour y apprendre l'allemand, nous ayant entendu causer en français, nous dit gracieusement en se retournant : Votre langue qui est aussi la mienne, mais dont les sons ne frappent plus ici mes oreilles, m'a fait un tel plaisir, que je crois voir en vous des compatriotes; je serais très-heureuse de vous être utile; et, comme un ange conducteur, elle a voulu nous servir de guide, et nous a même introduits dans la maison du savant entomologiste. Malheureusement, nous étions arrivés à Münster à une époque inopportune. M. le docteur Suffrian est inspecteur des écoles ou gymnases de la province, et, depuis huit jours, il était en tournée pour l'exercice de ses fonctions.

Notre séjour dans la ville n'avait plus de but; nous nous pro-

(1) Le pays natal a je ne sais quel charme ou quelle douceur qui nous le rappelle sans cesse, et ne nous permet pas de l'oublier.

Amour de nos foyers, quelle est votre puissance!

BERNIS.

posions de la quitter au plus tôt, quand le fils du savant naturaliste, instruit de notre arrivée, est venu nous rendre visite, dans l'hôtel dont notre jeune conductrice nous avait donné l'indication. Nous avons pu, grâce à sa complaisance, examiner à notre aise la belle collection de Coléoptères de M. l'inspecteur. Mais il nous aurait fallu trop de temps pour comparer et confronter les *Chrysomèles* assez nombreuses que j'avais apportées. J'ai préféré les laisser à l'examen ultérieur de ce savant.

Le fils de M. Suffrian a voulu nous faire alors les honneurs de la ville. Nous avons bientôt su les traits les plus marquants de son histoire. De 1533 à 1535 elle fut le principal théâtre des troubles suscités par les anabaptistes. Ils mirent la cité en émoi par leurs prédications, chassèrent le prince évêque, se nommèrent un roi, et gouvernèrent par la violence et la terreur. Leurs excès eurent enfin un terme. L'autorité dépossédée par eux fit assiéger la ville et la reprit. Le roi des sectaires, connu sous le nom de Jean de Leyde, et deux de ses principaux complices subirent la mort dans des tortures affreuses, et leurs corps furent exposés dans des cages de fer suspendues au clocher de l'église Saint-Lambert. On voit encore au Spickerhof un des oratoires des anabaptistes, aujourd'hui transformé en brasserie.

Les archives de la cité rappellent encore une date mémorable pour Münster : le traité de Westphalie, destiné à mettre fin à la guerre de trente ans, y fut conclu et signé le 24 octobre 1648.

Cette ville est située dans une plaine, sur les bords de l'Aa, l'un des affluents de l'Ems. Elle renferme diverses églises remarquables.

Le château, élevé en 1779 par le prince évêque Maximilien-Frédéric, est occupé aujourd'hui : d'un côté, par le gouverneur de la ville : de l'autre, par le général commandant la place. Un escalier grandiose, et dont le plafond est orné de peintures très-soignées, conduit à des salles qui attestent encore leur ancienne splendeur. Sous l'aile de notre conducteur, il nous a été possible

de les visiter. Le concierge, assez complaisant pour nous en ouvrir les portes, est un vétéran de l'armée prussienne, et porte avec orgueil, sur sa poitrine, la médaille accordée aux soldats français ou alliés, qui ont pris part aux grandes guerres de l'empire.

Le château a, du côté de la place, un développement remarquable. Au devant de sa façade opposée s'étend un vaste jardin, terminé par un lac, et entouré d'une ceinture élevée, extérieurement bordée de fossés. La terre enlevée pour creuser ces derniers, a servi à former l'esplanade, et celle-ci a été couverte d'arbres aujourd'hui presque séculaires, qui constituent de magnifiques promenades. Le public est admis jusqu'à la nuit à venir respirer le frais sous ces dômes de verdure et à circuler dans le jardin. Dans un certain espace de celui-ci, les végétaux ont été disposés d'une manière méthodique, pour servir aux démonstrations d'un cours de botanique.

Grâce à notre guide, dont l'obligeance était extrême, une foule d'heures avaient coulé avec rapidité et beaucoup d'agrément. Le soleil s'abaissait vers l'horizon ; il était temps de quitter Münster. M. Suffrian a reçu, à la gare, nos adieux, l'expression de notre gratitude, et pour M. son père celle de nos regrets ; puis nous nous sommes mis en route pour Berlin.

La Fontaine a dit quelque part :

On ne dort pas quand on a tant d'esprit.

Les médecins de l'école de Salerne en avaient sans doute aussi beaucoup, quand ils mettaient au nombre de leurs aphorismes :

Un sommeil de six heures suffit à un jeune homme et à un vieillard (1).

Je ne suis pas aussi avantaagé qu'eux sous ce rapport, je l'avoue

(1) Sex horis dormire sat est juvenique senique.

en toute humilité, pour me contenter de si peu. Mes paupières, collées durant toute la nuit, se sont ouvertes seulement à la station de Magdebourg, lorsque le soleil commençait sa course.

Cette ville, l'une des places les plus fortes de l'Allemagne, domine par sa position toute la partie moyenne de l'Elbe, qui en baigne les murs. Ses annales militaires vous parleraient de sa prise et de son sac par le général Tilly, en 1651, et de la capitulation du général Kleist, qui la livra au maréchal Ney le 8 novembre 1806; mais un autre fait vous la rappellera peut-être avec plus d'intérêt : la machine pneumatique y fut inventée en 1650 par le bourgmestre Othon de Guericke.

A peine avons-nous pu nous rendre légèrement compte de la position topographique de la ville, que la vapeur nous entraînait loin d'elle, à travers des plaines sablonneuses et peu fertiles, entremêlées de bouquets de bois de pins qui en diminuent la monotonie. A une certaine distance de nous se montraient, en dessus de l'horizon, les blanches voiles de divers bâtiments naviguant sur l'Elbe, dont les eaux s'apercevaient à peine. Un voyageur étranger à la géographie de cette partie de l'Europe, aurait pu se croire dans le voisinage de quelque mer. Dans le parcours de Magdebourg à Berlin, deux stations principales ont arrêté nos regards un instant : Brandebourg et Potsdam, ville sur laquelle j'espère revenir un peu plus tard.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

RACINE.

A midi nous étions dans la capitale de la Prusse. Il n'entraît pas dans notre plan de nous y arrêter longtemps de prime abord. Nous avons hâte d'aller faire connaissance avec M. Dohrn, prévenu de notre arrivée prochaine. Quelques heures après notre arrivée à Berlin, nous cheminions donc vers Stettin, où nous entrions avant le déclin du soleil.

M. Dohrn se trouvait alors dans sa maison de campagne. Un

des employés de la raffinerie de sucre, dont notre ami le Naturaliste est directeur, nous a fait visiter cet établissement important, et a bien voulu nous servir de guide et de cicerone jusqu'à la nuit.

Stettin est situé sur la rive gauche de l'Oder, et en majeure partie bâti sur le flanc d'un coteau peu élevé. De ses points culminants, la vue s'étend sur une plaine marécageuse, et domine le cours du fleuve divisé en plusieurs branches, dont les principales sont : la Parnitz, la grande et la petite Redlitz. La nature et l'art des Vauban ont concouru à en former une place forte de premier ordre. La profondeur de l'Oder permet aux plus grands navires d'arriver jusqu'à ses murs, et en font un port d'une activité commerciale considérable. Sans nul doute, si les lois relatives aux fortifications n'apportaient des obstacles à son développement, elle serait bientôt l'une des villes les plus peuplées de la monarchie prussienne.

Quelle invention merveilleuse que celle des chemins de fer ! Il y a deux jours nous étions à Paris, et dans peu d'instants nous allons nous coucher dans la capitale de la Poméranie. Si vous jetez un coup-d'œil sur la carte géographique, vous serez peut-être effrayé de la distance qui nous sépare ; mais l'affection rapproche les cœurs, et le mien, malgré l'éloignement, ne cessera jamais d'être uni au vôtre.



IV.

Stettin 30 août 1861.

On frappait hier matin à la porte de ma chambre ; une voix intérieure semblait m'annoncer M. Dohrn. C'était lui, en effet ; averti par exprès de notre arrivée, son empressement à venir nous rejoindre avait été égal à notre désir de le voir.

Je ne saurais vous dire avec quel plaisir je lui ai serré la main. Nos relations remontent à une époque déjà éloignée ; les lettres nombreuses échangées depuis ce temps entre nous, m'avaient suffisamment fait connaître la nature de son esprit et les qualités de son cœur ; car on se peint sans s'en douter, dans sa correspondance : le style, c'est l'homme, a dit Buffon ; et ces rapports qui n'ont pas éprouvé d'interruption, m'avaient naturellement porté à l'aimer.

Malgré les divers voyages faits à Paris par ce naturaliste, je n'avais jamais eu l'occasion de le rencontrer, et des circonstances accidentelles m'avaient privé d'une visite qu'il voulait me rendre. Nous éprouvions donc un mutuel désir de nous connaître.

M. Dohrn laisse deviner, sur sa figure expressive et pleine de finesse, les qualités principales de son esprit ; il unit à l'énergie capable de faire arriver aux grandes choses, la ténacité nécessaire pour triompher des obstacles. Il n'a pas consacré sa plume

à beaucoup de travaux entomologiques ; la science néanmoins serait ingrate envers lui, si elle ne reconnaissait lui devoir beaucoup. Il est le président et l'âme de la Société entomologique de Stettin, dont son zèle a favorisé le développement et multiplié les relations. Son activité suffit à toutes les charges de sa position ; elle lui permet de ne laisser en retard ni une correspondance, ni un envoi. Doué du génie des langues, il parle, je crois, toutes celles de l'Europe, et répond assez indifféremment par écrit dans celles dont se servent ses correspondants. Il s'exprime en français comme un parisien pur sang, et beaucoup de nos nationaux ne connaissent pas aussi bien toutes les délicatesses de notre langue. Que dirai-je de plus ? il a le goût inné de la poésie et des arts. Il a traduit en vers allemands quatre volumes de drames espagnols (1), et quand il fait entendre sa voix ou promène, comme en se jouant, ses doigts sur les touches de son piano, il a le secret d'émerveiller ses auditeurs. Sa réputation et ses talents en ce genre l'ont fait attirer plus d'une fois au château de Berlin. Feu le roi Frédéric-Guillaume l'avait, à diverses reprises, convié à venir enchanter les soirées de la cour. Le plaisir procuré au monarque avait profité à la science. Séduit par des sons dont la douceur, en frappant ses oreilles, procurait à l'âme des émotions délicieuses, le prince avait voulu se montrer reconnaissant, et il avait accordé, sur sa cassette, à la Société entomologique, placée sous la présidence de notre ami, une somme annuelle assez ronde, pour assurer sa prospérité.

L'habitation de M. Dohrn est située sur l'espèce de cours ou de promenade constituant la partie la plus élevée de la ville ; on jouit, de là, d'un coup-d'œil admirable. Elle a été bâtie avec tout le confortable possible, et se trouve meublée d'une foule de tableaux des meilleurs peintres prussiens.

(1) *Spanisch Dramen*, übersetzt von C. A. Dohrn. Berlin, 1844, 4 vol. in-8°.

Il me faudrait emprunter à l'un de nos poètes les vers suivants, pour vous donner une idée de la vie que nous menons ici, et de la maison dont nous sommes les hôtes.

Rien n'y manque aux délicats ;
 Cuisine en ragoûts féconde,
 Table où tout bon vin abonde
 Et la glacière à deux pas;
 Plume entre bons matelas,
 Doux sommeil entre deux draps,
 Un calme dont rien n'approche,
 Paix, bombance, liberté,
 Liberté sans anicroche;
 L'horloge, à la vérité,
 (Qui voudra nous le reproche)
 Rarement est remonté,
 Mais non pas le tourne-broche.

PIRON.

Un des premiers soins de M. Dohrn, et il pensait en cela nous être très-agréable, a été de faire passer sous nos yeux une partie de ses Coléoptères. Quand on possède des richesses pareilles aux siennes, on doit, je l'avoue, éprouver un certain sentiment de satisfaction à les montrer à des connaisseurs. Ses insectes sont disposés méthodiquement dans des cadres vitrés, enfermés dans des armoires ; ils sont piqués dans de la tourbe desséchée et déprimée, remplissant l'office des planchettes de liège dont nous nous servons.

En examinant cette riche collection, je sentais plus vivement encore combien il est sage, pour la plupart des entomologistes, de se borner à recueillir les insectes de leur pays ou tout au plus ceux de l'Europe. Il faut aujourd'hui se trouver dans des circonstances toutes particulières, ou posséder une fortune

exceptionnelle, pour avoir un nombre respectable de ces petits Coléoptères exotiques, dont l'or seul peut généralement procurer la possession (*).

L'admiration s'épuiserait à la vue des formes parfois si singulières ou si fantastiques de ces animaux; la vue s'émerveillerait à l'aspect de ces couleurs souvent si vives ou d'un éclat métallique si brillant, devant lesquelles pâlirait la parure d'une sultane favorite, ou le luxe des plus opulents princes de l'Asie.

Le moment de se mettre à table arriva trop vite.

On dîne généralement, en Allemagne, à une ou deux heures. Cette coutume, commode peut-être pour les personnes engagées dans l'industrie ou le commerce, semble moins favorable aux travaux de l'intelligence qui réclament une certaine suite; elle coupe la journée, au moment où l'on peut jouir de toute la lumière du soleil.

M. Gillet de Montmore, l'un des membres de la Société entomologique de cette ville, était un des convives. M^{me} Dohrn arrivait de la campagne pour se trouver avec nous; l'épouse de notre ami a toutes les grâces et l'amabilité d'une Française; elle s'exprime dans notre langue avec une pureté merveilleuse. Nous semblions nous trouver avec des compatriotes.

Pendant le repas, auquel ont présidé le plaisir et la gaiété, un

(*) Il serait difficile de signaler toutes les raretés dont s'est enrichie la collection de M. Dohrn: je me bornerai à indiquer les suivantes, remarquées par M. Perroud: *Euchirus Mac-Leayii* HOPE, Indes Orient. — *Goliathus excellens* BERTOLONI, Mozambique. — *Ransania splendens* BERTOLONI, Id. — *Ischnoscelis Dohrni* WESTWOOD, Mexique. — 42 espèces de Paussides. — *Leptomastax hypogæa* PIRAZZOLI, Italie. — *Catadromus tenebrioides* OLIVIER, Moluques. — *Campylocnemis Schreuteri* SCHREBER, Nouv.-Holl. — *Thaumasus gigas* OLIVIER, Costarica. — *Torneutes pallidipennis* REICH, Monte-Video. — *Dinomorphus pimelioides* PERTY, Bahia. — *Carabus Schrenkii* MÖTSCHELKY?, Amur. — *Sternodes Karolini* FISCHER, Turcomanie. — *Calisthenes elegans* KIRSCH, Songarie.

chanteur s'était chargé de nous régaler de temps en temps des sons de sa voix ; mais je vous le donnerais en mille, que vous ne devineriez pas le genre de musicien dont nous entendions la chanson.

Dans divers salons de l'Allemagne, on place, comme objet de distraction ou d'agrément, des *aquarium* ou caisses formées de feuilles de verre assez solidement unies pour contenir de l'eau. Dans ces réservoirs, on dispose des rochers garnis de plantes aquatiques (1), destinés à conserver au liquide sa pureté, et on les peuple de quelques-uns des animaux de nos mares ou de nos étangs, tels que Mollusques, Tritons, etc.

Or, c'était une petite espèce de Crapaud qui tirait de son gosier les notes dont nos oreilles étaient frappées.

Les divers Batraciens, placés dans ces *aquarium*, deviennent bientôt assez familiers pour venir prendre délicatement aux doigts, avec leur bouche, une mouche ou tout autre insecte offert à leur appétit gourmand.

Après le dîner, une calèche nous attendait pour une promenade. Nous avons été conduits à Frauendorf, sur l'un des coteaux faisant suite à ceux de la ville. Divers équipages nous y avaient précédés. Au pied du monticule, sur les bords de l'Oder, sont fixées des tables, où viennent incessamment s'asseoir, dans la belle saison, une foule de personnes de la ville, amenées par un service régulier de bateaux à vapeur, consacrés à cette station et à une autre un peu plus éloignée. Sur le lieu plus élevé sur lequel nous nous trouvions, existe un café fréquenté ordinairement par la société la plus choisie. De l'esplanade, située au devant de l'établissement, on jouit du côté de l'est d'un coup-d'œil varié. On domine le fleuve et les plaines tourbeuses ou marécageuses dans lesquelles coulent ses diverses branches ; on peut suivre celles-ci

(1) Des *Limnochoris Humboldtii*. — Des *Ceratophyllum*, etc.

jusqu'au lac de Damm, d'où elles sortent en un seul cours d'eau. Dans le lointain, des forêts de l'Etat encadrent le tableau d'une manière interrompue, et, dans les points intermédiaires, la vue se perd dans les limites incertaines de l'horizon.

Tout a contribué aux plaisirs de cette promenade. La journée était superbe, et M. Dorlin, par ses récits instructifs ou amusants, nous a montré combien il possédait le secret d'intéresser ses auditeurs.

Après le souper, les causeries et les charmes d'une musique délicieuse ont rempli le temps jusqu'à l'heure du repos.

Ce matin nous quittons la ville pour aller à deux lieues de là, à Hockendorf, visiter la campagne de notre hôte. Pour y arriver, on traverse l'Oder, ses trois branches, et le village de Damm. De l'habitation, située sur une très-faible éminence, on découvre les coteaux sur lesquels est bâtie une partie de la cité de Stettin. Autour de la maison s'étend un jardin paysager, où l'art s'est uni à la nature pour en augmenter les agréments; on se sent facilement disposé à s'égarer dans ses labyrinthes. Sur les limites de la propriété, une forêt de l'Etat semble placée tout exprès pour procurer aux heureux habitants de cette villa les plaisirs de la promenade. Sous la conduite de notre guide, nous nous sommes aventurés assez loin sous ces voûtes ombreuses. Ce bois, de deux ou trois lieues d'étendue, se compose principalement de hêtres, essence recherchée ici pour le chauffage des appartements. Au milieu de ces arbres, d'âges différents, suivant l'ordre des coupes, se trouvent disséminés les plants d'autres végétaux, principalement des pins et des chênes.

Des pores fréquentent la forêt pour s'y nourrir des fâines éparses sur le sol. Elle est habitée par des chevreuils et divers autres animaux sauvages. Maître renard semble s'y complaire, à en juger par les terriers près desquels nous avons passé. Nous en rapportons, comme souvenirs, divers insectes que leur mauvaise chance a fait tomber sous nos doigts.

Le plaisir d'être ensemble, la variété des sites de ce terrain onduleux, et nos recherches entomologiques, nous avaient entraînés à une assez grande distance du point de départ ; il aurait fallu un temps considérable pour revenir ; mais tout avait été prévu ; le cocher avait reçu le mot d'ordre, et dans un point indiqué, la voiture se trouvait sur la lisière de la forêt pour nous ramener à la maison, où le dîner nous attendait.

La promenade dans le jardin, des jeux divers et la musique ont rempli très-agréablement les heures de l'après-midi. Vers le soir, sont arrivés M. et M^{me} Vandt, c'est-à-dire le gendre et la fille de notre hôte, jeunes époux avec lesquels nous devons faire une plus ample connaissance. Puis, après le souper, la voiture nous a ramenés à la ville.

Je complète en ce moment le bonheur de la journée par la jouissance la plus douce, celle de causer avec vous :

L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.

GRÉSSET.



V.

Stettin, 2 septembre 1861.

Sommes-nous dans les délices de Capoue, ou dans le pays enchanté des Sirènes? On le dirait, à voir la prolongation de notre séjour dans cette ville. Mais que voulez-vous? l'amitié veut avoir une part de nos moments; la science ou le plaisir réclament l'autre,

Et, pareil à l'oiseau léger,
Le temps, dans son vol, va si vite,
Que l'on ne peut pas y songer
Ni s'apercevoir de sa fuite (*).

Il y a ici tant à voir et à admirer, qu'on ne se lasse pas à suivre en détail les cadres de la remarquable collection de notre ami. J'aurais encore une foule de raretés à vous signaler; mais le catalogue en serait trop long.

Dans l'après-midi de samedi, le vent soufflait avec assez de

(*) *Labitur occultè, fallitque volatilis ætas.*

OVIDE,

violence. Une promenade en calèche découverte eût été peu agréable ; nous avons pédestrement dirigé nos pas vers un petit bois situé en dehors des remparts, et dont le feuillage touffu nous mettait à l'abri des grandes agitations de l'air. Assis à la cime du coteau dont la pente est assez abrupte dans ce point, nous laissions la digestion se faire doucement, en écoutant les anecdotes ou historiottes plus ou moins drôlatiques, si agréablement racontées par M. Dohrn. Nous avons aussi pu, de là, nous rendre compte des principaux moyens de défense de la ville. Sur la rive droite de l'Oder, sont des plaines marécageuses, impénétrables pour l'artillerie, et dans lesquelles cavaliers et piétons n'oseraient s'aventurer ; sur la rive gauche du fleuve, des fossés, des murs d'enceinte, des forts, des casemates, des bastions, des courtines et autres travaux d'art inventés par la science des fortifications, pour tenir l'ennemi à une distance respectueuse.

En dedans des remparts, sur le bord oriental du plateau qui couronne le sommet du coteau couvert par les maisons de la ville, s'étend la promenade sur laquelle est sise la maison de M. Dohrn. Cette sorte de cours est orné d'une belle statue de Frédéric-le-Grand et de celle de Frédéric III. Il est borné au nord par le Théâtre. Un peu plus loin, s'élève le château, dans la cour duquel se cache la chapelle catholique.

Cette promenade autrefois était couverte de tilleuls séculaires, dont les rameaux touffus formaient des ombrages agréables et protecteurs, recherchés par la population. Dans la campagne de 1806, quand les succès inouïs de nos soldats répandaient dans le pays la terreur de nos armes, le général Lassalle se présenta avec sa troupe devant la place de Stettin. Le baron Romberg, chargé de la défendre, fit aussitôt couper tous ces arbres, et le lendemain, 29 octobre....., il capitula.

Le soir, M. Dohrn s'est surpassé dans l'art d'enchanter nos oreilles. Il nous a redit des chansons dans toutes les langues de l'Europe. Vous qui êtes si sensible aux charmes de la musique,

combien j'aurais désiré vous sentir près de nous, pour vous voir partager nos plaisirs !

Hier matin, j'ai fait une découverte chez notre ami, ou plutôt on m'a montré, dans une autre pièce de la maison, une riche collection d'Hémiptères formée par M. Antoine Dohrn, l'un des fils de notre hôte, et en ce moment officier de cavalerie dans l'armée prussienne. Ce naturaliste a déjà publié des observations intéressantes ou des descriptions d'espèces nouvelles d'Orthoptères et de Cimicides, et un catalogue général de ces derniers, dans lequel figurent diverses coupes génériques créées par lui. Il a su se placer ainsi au rang des hémiptérologistes distingués de l'Europe.

Je n'ai pas eu le loisir de donner hier à cette collection toute l'attention désirable. La voiture nous attendait pour nous reconduire dans la campagne de notre ami. Chemin faisant, nous avons commis une sorte de meurtre involontaire. Un pauvre écureuil, en voulant imprudemment traverser la route, au moment de notre passage, a été écrasé sous les roues de notre char trop rapide.

La campagne, surtout pour celui qui est condamné à habiter la ville, offre un charme plus difficile à exprimer qu'à sentir. L'âme semble s'y épanouir plus à l'aise, et les sens y trouvent un délassement et des jouissances dont rien n'égale la douceur. On sent la vérité de ces vers de Delille :

Où, si la paix des champs et leurs heureux loisirs
N'étaient pas le plus pur, le plus doux des plaisirs,
D'où viendrait sur nos cœurs leur secrète influence ?

A notre arrivée, nous avons retrouvé M. le professeur Wandt, sa charmante épouse et ses jeunes enfants. Un peu plus tard, un professeur du gymnase de Stettin, retiré dans le village de Hockendorf pendant les vacances, M. Stahr et sa fille Marie,

aimable et gracieuse personne d'une vingtaine de printemps, sont venus agrandir le cercle de notre petite réunion.

Septembre semblait avoir, exprès pour nous, fait éclore une de ses plus pures et plus douces journées. Inutile de vous dire que nous l'avons merveilleusement utilisée, à la grande satisfaction de nos plaisirs. Promenade dans la forêt nationale, pendant laquelle nous avons trouvé l'occasion de mettre dans nos flacons divers insectes poméraniens, jeux et divertissements variés, musique et jusqu'aux douceurs créées par l'art de Vatel, tout a été épuisé pour charmer les heures. Il était assez tard quand nous rentrions à Stettin.

Ce matin, il m'a été donné d'examiner avec plus de soin la nombreuse collection d'Hémiptères de M. Antoine. J'y ai trouvé, avec une foule de richesses exotiques inconnues pour mes yeux, les indications de diverses coupes nouvelles, que l'auteur se propose sans doute de faire bientôt connaître.

Dans l'après-midi, au sortir de table, nous nous sommes embarqués sur le petit bateau à vapeur *Albert*, pour aller visiter Gottslow, lieu de rendez-vous pour les gens de la ville, situé sur les bords de l'Oder, un peu plus loin que Frauendorf. Là se trouvent aussi, placées sur les rives du fleuve, des tables où viennent s'asseoir, dans la belle saison, les citadins désireux de respirer l'air des champs, et de jouir d'une liberté plus complète.

A la cime du coteau, dont les pieds s'abaissent assez près de l'Oder, sont établis des bancs, d'où l'on jouit de la vue la plus étendue. Nous avons pu revoir Hockendorf, abrité du côté de l'est par les forêts de l'Etat, qui couvrent les mamelons situés derrière le village. Un peu plus au nord, le regard se perdait dans le lointain obscur des plaines qui se prolongent jusque dans la Pologne.

Nous étions à contempler ce panorama, quand un monsieur faisant partie d'un groupe de personnes assises près de nous, se

prit à raconter l'anecdote suivante, capable peut-être de vous amuser. Elle pourrait faire ajouter un chapitre aux inconvénients de la grandeur.

Sa Majesté feu le roi Frédéric-Guillaume vint une fois visiter Stettin. C'était, je crois, en 1842. La ville prit ses habits de fête, et s'ingénia sur les moyens de le recevoir dignement et de lui rendre agréable son séjour dans ses murs. Un des articles du programme de ce temps de réjouissance, annonçait une visite de Sa Majesté à Gottslow. Malheureusement, la veille de la promenade indiquée, une forte pluie était tombée, et avait rendu les chemins boueux et glissants. Au moment même du départ, les nuages étaient encore menaçants. On proposa au monarque de contremander la partie : non, répondit-il avec bonté; une foule de personnes ont pris leurs dispositions pour se trouver sur les lieux, il ne faut pas les priver de ce plaisir. Le pasteur de la paroisse, lui aussi, avait fait ses préparatifs; il trouvait une occasion trop belle de haranguer le Roi pour la laisser échapper. Tout autre, vu les circonstances aggravantes du mauvais temps, se serait peut-être borné à dire, comme le fit un homme d'esprit et de bon sens à notre Henri IV : Sire, j'ose vous offrir nos fruits, nos vins et nos cœurs; c'est tout ce que nous avons de meilleur. Mais notre brave homme estimait sans doute à une plus haute valeur que tout cela les fleurs de rhétorique, et au moment où le prince arrivait près du point culminant, il sort de derrière un bouquet de bois taillis, et se présente un papier à la main : Sire, dans ce temple de la nature.... Monsieur le pasteur, lui dit Frédéric-Guillaume, pour lui éviter les frais d'une harangue si inopportune, je suis charmé de vous rencontrer ici; il y a longtemps que je vous connais. L'orateur, qui peut-être avait sué sang et eau pour tirer de son cerveau son chef-d'œuvre, craignant de voir avorter le fruit de ses peines, reprit aussitôt : Dans ce temple de la nature.... Vous rappelez-vous, ajouta Frédéric-Guillaume, en souriant, avec quel plaisir

nous avons pris un jour chez vous un déjeuner fort appétissant ? Mais le harangueur obstiné l'interrompant de nouveau : Dans ce temple de la nature.... Le roi comprit alors qu'il fallait, bon gré, mal gré, boire le calice jusqu'à la lie ; il croisa avec résignation ses mains sur son gaster, et subit avec patience, jusqu'au dernier oméga, l'espèce de martyr auquel son rang le condamnait.

En arrière du banc sur lequel nous étions assis, du côté de l'ouest, le sommet du coteau est accidenté, c'est-à-dire présente des mamelons séparés par des ravins et couverts d'arbres. Au milieu de ce bois, se cache un café-restaurant. Nous ne pouvions passer près de cet établissement sans nous y arrêter quelques instants, ne fût-ce que pour y goûter le kattschaller, espèce de boisson inconnue dans notre ville, composée de bière, de raisins de Corinthe, de pain, de citron et de sucre.

Ce point si rapproché de Stettin, et dans lequel on peut se rendre avec tant de facilité, offre aux citadins des ombrages et un lieu de repos fort agréables. Il serait fâcheux pour eux de voir ce bois défriché. Pour prévenir cet acte destructeur, l'administration de la cité avait désiré en faire l'acquisition ; mais les propriétaires ont montré des prétentions trop élevées pour permettre jusqu'à ce jour de donner suite à ce projet.

De Gottslow, nous avons été pédestrement rejoindre les bords de l'Oder, à la station de Fraucndorf ; la nuit commençait à assombrir les champs et à parsemer d'étoiles les plis de son manteau. Le dernier bateau à vapeur consacré au service du lieu était parti.

Heureusement une nacelle à rames a pu nous recevoir, et nous ramener à la ville. Cette navigation nocturne, sur le fleuve le plus lent et le plus tranquille du monde, et enchantée d'ailleurs par d'aimables causeries, a ajouté des charmes de plus aux agréments de notre promenade ; elle nous a fait regretter sa brièveté.

Avant de nous éloigner de Stettin, qu'il est enfin temps de

quitter, le désir de voir nous a inspiré l'idée de descendre l'Oder jusqu'à son embouchure. Nous sommes trop près de la Baltique pour n'en pas visiter les bords. L'imagination les embellit peut-être dans mon esprit ; mais en faut-il davantage pour enflammer mes désirs ?

D'ailleurs comme le dit Lafontaine :

Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : j'étais là, telle chose m'advint,
Vous y croirez être vous-même.

Demain nous irons donc à Swinemünde, et peut-être un peu plus loin. Ne vous effrayez pas toutefois ; nous ne pousserons pas jusqu'à ces rochers du nord de la Laponie, sur lequel notre poète Régnard a gravé, en 1681, quatre vers latins ⁽¹⁾, dont on a donné la traduction suivante :

Nés Français, éprouvés par cent périls divers,
Du Gange et du Zaïr nous avons vu les sources,
Parcouru l'Europe et les mers ;
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

Soyez donc sans inquiétude ; nous n'avons pas, comme l'aiguille aimantée une attraction invincible pour le pôle ; nos affections ont leur courant principal vers la France, et nous ne tarderons pas à commencer à en prendre le chemin.

(1) Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acta terraque marique,
Illic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

VI.

Stettin, 3 septembre 1861.

Si vous aviez assisté ce matin à notre départ pour Swinemünde, vous vous seriez peut-être rappelé les vers adressés par Horace au vaisseau qui portait son ami Virgile, allant visiter la Grèce :

Que la belle Cypris, que les frères d'Ilène,
Ces astres lumineux, que le père des Vents,
Excepté l'Iapix, enchaînant ses enfants,
Te guident, cher vaisseau, sur la liquide plaine (1).

HORACE, trad. du général DELORT.

Dans tous les cas, le ciel a deviné les vœux que vous auriez formés, et il les a exaucés ; notre voyage a été très-heureux.

Au moment où le soleil se levait dans un ciel sans nuages, le vaisseau à vapeur la *Princesse-Victoria* nous recevait à son bord, et quelque temps après, sa proue fendait les eaux paresseuses de l'Oder.

(1) Sic te diva potens Cypris,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorum regat pater,
Obstrictis aliis præter Iapiga,
Navis,

Frauentorf et Gottslow, dont je vous parlais hier, recevaient nos saluts; au moment où nous passions devant leurs établissements. A peu de distance de là, des dragues travaillaient à élargir le lit du fleuve, aux dépens des prairies qui l'enserrent.

Ce long cours d'eau, issu des montagnes de la Moravie, et dont la rapidité est remarquable dans les champs de la Silésie, surtout dans ceux rapprochés de sa source, se traîne ici avec une lenteur extrême; on ne lui voit point de courant sensible. Ses bords sont presque au niveau de sa surface; des pluies d'une importance médiocre lui permettent de les inonder.

Les plaines au milieu desquelles il coule et souvent se dilate, divisées sur plusieurs points par ses branches, offrent une vaste étendue, mais peu de diversité. Dans les endroits trop larges de son lit, des bouées, placées de distance en distance, empêchent aux navires de s'égarer sur cette nappe liquide.

Sur notre route, des Mouettes nombreuses, réunies par groupes, nous poursuivaient de leurs cris, ou fuyaient à notre approche, et allaient s'abattre un peu plus loin, en effleurant la surface de l'Oder.

Le vent s'était élevé depuis notre départ. A mesure que nous avançons, il fraîchissait de plus en plus. Quand nous arrivions dans le Haff, espèce de baie ou plutôt de lac dont l'œil ne peut mesurer l'étendue, il agitait les flots, au point de leur faire produire les mouvements désordonnés d'une petite tempête. Au sortir de ce réservoir, il se déverse dans la Baltique par trois branches : la Peene, à l'ouest; la Dievenow, à l'est; la Swine, au milieu. Ces branches enclosent les deux grandes îles marécageuses de Usedom et de Wollin, au sein desquelles se cache, dit-on, le *Carabus regalis*, l'un des plus beaux insectes de la Poméranie.

Notre vaisseau suivait le bras intermédiaire du fleuve, et vers midi, nous arrivions à Swinemünde, dont le nom indique la position à l'embouchure de la Swine. Peu de temps après notre

débarquement, la *Princesse-Victoria* quittait le port, pour aller fendre les flots amers; elle se rendait à Putbus, dans l'île de Rügen, en desservant auparavant Greifsewald.

Swinemünde est à un quart d'heure de la Baltique. Placée comme elle l'est,

Sur les humides bords des royaumes du vent,

LAFONTAINE.

ses habitations sont généralement basses, pour résister aux grandes agitations de l'air. Entre elle et la mer s'élève un petit bois; il constitue une sorte de paravent protecteur, pour la défendre contre l'action du souffle du nord. Quand celui-ci arrive du pôle, sans rencontrer sur sa route d'obstacles sérieux capables de s'opposer à ses fureurs, il règne avec violence sur ces contrées. Toutefois, l'évaporation des eaux, en chargeant l'atmosphère de vapeurs, doit peut-être tempérer la froidure du pays, mais le couvrir souvent de brouillards.

Les relations maritimes de Swinemünde et de Stettin avec la France, permettent aux Poméraniens d'importer de notre bassin de la Gironde, des vins qui reviennent, sur les lieux, à des prix jusqu'à certain point modérés. Bien entendu, ce ne sont ni des Château-Lafitte, ni des Château-Margaux. Les flacons ont beau être décorés de l'étiquette alléchante : *Bordeaux première qualité*, on les sent originaires du pays de M. de Crac, et l'on peut sans peine leur appliquer le proverbe : a beau mentir qui vient de loin. Il ne faut pas, en effet, avoir le palais bien habile à déguster, pour reconnaître en eux des bas crus du Bordelais, unis à des produits communs du Languedoc. N'importe, à déjeuner, nous avons fait, en bons compatriotes, un accueil cordial au girardin qui nous était servi.

Il nous tardait de nous rendre sur la plage. A moins d'être insensible aux merveilles de la nature, il est impossible de voir

la mer sans une émotion et un plaisir indicibles. Sa surface si mobile offre un spectacle dont on ne saurait se lasser. Parfois unie comme une glace, le souffle de la tempête suffit pour élever les eaux en montagnes humides, et les pousser sur le rivage en vagues écumantes.

Toute mer a pour moi un charme particulier ; elle me rappelle les bords que vous habitez. Si les champs poméranien^s n'ont pas l'air aussi attiédi et aussi parfumé que ceux de la Provence, la Baltique a pour mes yeux l'attrait de la nouveauté, et divers motifs pour captiver mon esprit. Elle baigne les murs de trois grandes capitales, et ma pensée se portait instinctivement vers ces différents points. Que ne pouvais-je emprunter les ailes de la frégate ou de l'hirondelle, pour aller à Copenhague passer quelques heures auprès de mon docte ami le docteur Schiodte ; pour faire, dans la même ville, la connaissance de M. Westerman, dont les communications bienveillantes m'ont procuré, dans le temps, des Coccinellides exotiques si rares et en si parfait état. Je passerais le détroit pour aller, à Lund, donner des regrets à la mémoire de mon excellent correspondant feu le docteur Dahlbom, enlevé naguère à la science et à ses amis. J'aimerais à revoir les lieux dans lesquels ont vécu Linné, de Geer, Paykull, Gyllenhal et Schönherr, l'honneur éternel de leur pays. La reconnaissance me ferait visiter, à Stockholm, la tombe de feu le Roi, qui m'avait honoré de ses faveurs. Le plaisir m'y enchaînerait quelques jours près de mon ami Charles Bohéman, ou me retiendrait près de M. Stål. En quittant la Suède, je passerais dans la Finlande, patrie de MM. Sahlberg, Mäklin et Nordmann, et de ce tant regrettable comte Mannerheim, dont la correspondance était si affectueuse et si pleine d'intérêt scientifique ! Je volerais à Saint-Petersbourg me délasser au sein de l'aimable famille Manderstjerna ; y causer avec M. le colonel de Motschulsky, et pleurer sur la tombe de notre compatriote Ménières. Pourrais-je enfin quitter la Russie sans aller à Dorpat,

donner quelques moments à M. le baron de Chaudoir, l'aimable et savant monographe des Carabiques? sans passer à Moscou serrer la main à MM. Renard, Massloff et Annenkoff, et sans pousser même jusqu'à Kasan, pour y renouveler connaissance avec M. le professeur Kittari?

Mais j'ai été réduit à former des vœux. Si nous étions encore au temps des gnomes et des farfadets, j'aurais prié quelques-uns de ces esprits aériens d'aller les murmurer aux oreilles des personnes intéressées à les connaître.

Un assez grand nombre d'étrangers jouissaient encore, dans ces lieux, des plaisirs de la dernière saison des bains. La plage semble très-convenable pour cet usage. Elle était couverte d'un sable blanc et très-fin, dont les ondulations rappelaient celles des flots qui l'avaient poussé sur le rivage. Divers insectes couraient sur ce terrain mobile (1). Nous en rapportons, entre autres, des *Cicindela maritima*, qui seraient bien étonnées, si elles conservaient la vie, de se voir transportées dans les champs arrosés par la Saône.

Nous avions malheureusement peu de temps à rester sur la plage. Bientôt, s'est offert à nos yeux le vaisseau parti de Putbus, sur lequel nous devons regagner Stettin. Il fallait retourner à Swinemünde pour le saisir au passage. A son bord, se trouvait un jeune Français, revenant de Rügen. Comme lui, nous avions eu le désir de visiter cette île, si bizarrement découpée par ses baies, ses promontoires et ses langues de terre; mais il fallait consacrer deux ou trois jours à ce voyage; cette considération avait fait avorter notre projet. Les détails donnés par ce touriste nous ont laissé le regret de ne l'avoir pas réalisé.

Rügen, située au nord de l'Allemagne, est séparée, par un

(1) Le *Phytosus balticus* a été découvert sur ces mêmes bords par M. Kraatz; il a été trouvé dernièrement par M. Fauvel, près des dunes de Merville (Calvados). Il paraît ainsi être exclusivement maritime.

détroit, de Stralsund (1). Sa température, généralement rude au printemps, époque de la fonte des glaces du nord, et variable en été, se montre en septembre presque constamment belle.

Elle a pour capitale Bergen, assise presque au centre, sur la montagne du Rugard, d'où la vue peut embrasser la plus grande partie de l'île. Putbus, ville toute moderne, est dans une position délicieuse, près de Lauterbach, son port de débarquement; elle attire, dans la saison des bains, une quantité considérable d'étrangers. Près de là, dans un parc magnifique, s'élève le château, construit en style italien, et remarquable par sa bibliothèque, ses statues et ses curiosités de tous genres.

La partie septentrionale de l'île attire surtout les pas des voyageurs. Elle est fertile en souvenirs ou féconde en émotions. A l'angle nord-est, dans la presque île Jasmund, se dresse le Stubbenkammer, rocher crayeux, presque perpendiculairement élevé de 440 pieds au dessus du niveau de la mer, mais bizarrement découpé par les érosions du temps. On lui donne aussi le nom de *siège du roi*, depuis l'ascension de son sommet par Charles XII. Quand le soleil darde ses rayons dorés sur ses flancs d'une blancheur éblouissante, on jouit d'un coup-d'œil peut-être unique au monde.

En se dirigeant vers l'est, on arrive au Lac-Noir, situé au milieu d'un antique bois consacré à la déesse Hertha, la Cybèle des Rugiens (2).

(1) Patrie de Schneider, éditeur du premier catalogue d'insectes et du *Plus nouveau magasin d'Entomologie*, et de Kugelann, l'auteur du Catalogue descriptif des Coléoptères de la Prusse.

(2) Voici le passage de Tacite relatif à cette divinité :

« Dans une île de l'Océan est un bois consacré, et, dans ce bois, un char couvert, dédié à la déesse. Le prêtre seul a le droit d'y toucher; il connaît le moment où la déesse est présente dans ce sanctuaire; elle part traînée par des génisses, et il la suit avec une profonde vénération. Ce sont alors des jours d'allégresse; c'est une fête pour tous les lieux qu'elle daigne visiter et honorer de sa présence. Les guerres sont suspendues; on ne prend

A la pointe nord-ouest de Rügen, s'avance le promontoire Arcona, souvent mentionné dans les poésies scandinaves ; et un peu plus au sud, le village de Altenkirchen, dont l'église antique montre encore, sculptée dans la muraille, la statue de Swetowid, le Janus aux quatre visages, et le dieu Mars des Vandales.

Ces divers détails fournis ou répétés par notre compatriote, ont charmé une partie du temps employé à revenir à Stettin, où nous sommes arrivés d'assez bonne heure. M. Dorhn nous attendait. Nous avions encore tant de choses à nous dire, avant de nous faire nos adieux, que les moments prédécesseurs du souper, et ceux du repas lui-même, ont été bien employés. Au dessert, il a fallu vider, en l'honneur de nos amis, un flacon d'excellent Aï, et nous nous y sommes prêtés de très-bonne grâce. Tous les sages de l'antiquité nous auraient, sans doute, approuvés ; car, suivant Horace,

La vertu du vieux Caton
 Chez les Romains tant prônée,
 Était souvent, ce dit-on,
 De Falerne enluminée (1).

J.-B. ROUSSEAU.

« point les armes ; tout fer est soigneusement enfermé. Ce temps est le seul
 « où ces barbares connaissent, le seul où ils aiment la paix et le repos ; il dure
 « jusqu'à ce que la déesse étant rassasiée du commerce des mortels, le même
 « prêtre la rende à son temple. Alors, le char et les voiles qui le couvrent, et,
 « si on les en croit, la divinité elle-même, sont baignés dans un lac solitaire.
 « Des esclaves s'acquittent de cet office, et aussitôt après, le lac les engloutit.
 « De là, une religieuse terreur et une sainte ignorance sur cet objet mysté-
 « rieux, qu'on ne peut voir sans périr. »


TACITE. *Mœurs des Germains*, chap. XI, trad. de BERNOUF.

M^{lle} Du Puget a donné la traduction d'une pièce, du poète suédois Tégner, intitulée : *les enfants de Herta*.

(1) Narratur et prisci Catonis
 Sæpe mero caluisse virtus.

HORACE.

Après les jouissances du goût sont venues celles de l'ouïe : la soirée s'est terminée par les délices d'une musique enchanteresse. Ulysse se serait bouché les oreilles, pour n'être pas enchaîné par le plaisir dans les lieux où nous nous trouvons. Moins accessibles à la séduction que ce roi d'Ithaque, nous venons d'arrêter notre départ. Demain matin nous quitterons Stettin ; mais le souvenir nous y ramènera souvent, en nous rappelant les jours heureux que nous y avons passés.



VII.

Berlin, 4 septembre 1861.

Nous commençons à imiter l'exemple des oiseaux des contrées boréales à l'approche des froids, c'est-à-dire à nous diriger vers le sud.

Ce matin, à sept heures, Stettin recevait nos derniers saluts, et nous prenions la route de Berlin. Les plaines de la Poméranie offrent, comme je vous l'ai dit, peu de diversité ; mais les souvenirs agréables dont la source se rattache aux plaisirs trouvés dans la capitale de cette province, offraient à notre conversation assez d'aliments, pour nous tromper sur la longueur du chemin.

La voie ferrée traverse, près de Neustadt-Eberswalde, le canal de Finow, servant à unir ⁽¹⁾ le Havel à la Fühne, l'un des affluents de l'Oder.

Il entrait dans nos projets de nous arrêter à Neustadt-Eberswalde, pour y offrir nos hommages à M. Ratzeburg, auteur de très-beaux travaux sur les insectes des forêts : l'un de nous avait

(1) Ce canal reçoit les eaux du Havel à Liebenwalde, dans la Régence de Potsdam.

d'ailleurs à le remercier de la communication bienveillante d'une collection de ces Coléoptères destructeurs. Malheureusement la ville est à quelque distance du chemin de fer ; notre conversation un peu animée au moment où nous arrivions à la station correspondante, nous a empêchés de la remarquer, et la locomotive nous entraînait à toute vapeur, quand nous nous sommes aperçus de notre oubli.

A onze heures, nous entrions à Berlin. Notre premier soin, après nous être casés, a été de courir à la poste, où j'attendais et où j'ai trouvé en effet des lettres de diverses personnes et particulièrement de votre mère et de vous. Il me tardait de savoir comment s'était accompli votre voyage dans les Alpes, entrepris avec les deux jeunes gens confiés à vos soins. Grâce à votre récit, j'ai pu suivre vos traces par la pensée et m'identifier avec les sensations diverses dont vous avez été impressionné. Après votre visite, à Lyon, réduite à une sorte de touché-barre, et notre dîner d'adieu, vous auriez désiré, en vous dirigeant vers la Suisse, vous arrêter à Meximieux chez l'une de vos cousines, dont l'époux y remplit avec distinction la première fonction locale; faire un écart à Belley, pour y passer au moins quelques heures, dans l'aimable famille de M. Frédéric Mulsant, dont les talents, comme substitut, sont les présages d'un avenir heureux et facile. J'ai partagé et vos regrets de n'avoir pu visiter ces bons parents, et votre plaisir d'avoir rejoint à Genève notre parfait ami, M. Arias Teijeiro. Un si aimable compagnon a dû prêter des agréments tout particuliers à votre ascension à Chamonix. Avec lui, vous avez pu admirer face à face la magnificence de ce Mont-Blanc, dont votre ami, M. l'abbé Neyrat, ce voyageur intrépide du Sinaï, a osé gravir la cime. J'ai compris vos émotions à la vue de ce géant des Alpes, devant qui s'humilient les fronts les plus orgueilleux des montagnes voisines.

Que n'étais-je alors avec vous, pour explorer la faune des champs d'alentour ! J'aurais voulu vous guider sur la mer de

glace, et vous conduire au *jardin*, oasis couvert de verdure, au milieu de ces déserts de neige congelée.

Mais les plaisirs les plus doux sont souvent mêlés de quelques peines; il a fallu vous séparer de M. Arias, obligé de revenir sur ses pas, tandis que vous preniez le chemin du Saint-Bernard. En vous sentant vous engager dans cette route, un certain émoi m'a saisi. J'ai tremblé pour votre petite caravane, en me rappelant les vers suivants de Chênédollé :

La neige, au loin accumulée,
A torrents épais tombe du haut des airs;
Et sans relâche amoncelée,
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

.

Le voyageur transi n'ose plus faire un pas,
Mourant et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice il attend le trépas.

.

Soudain, ô surprise, ô merveille !
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit;
Le bruit augmente à son oreille;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend :
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus :
La mort laisse échapper sa proie,
Et la charité compte un miracle de plus.

Heureusement vous avez été favorisé d'un temps magnifique ; un soleil splendide a éclairé votre route, et vous avez connu les soins hospitaliers et la charité angélique des bons religieux, sans avoir été pour eux une cause d'inquiétude.

J'ai remercié de loin l'obligeant recteur de Martigny du service qu'il a bien voulu vous rendre. J'ai surtout partagé votre joie à votre arrivée chez votre autre cousin M. Fleury Mulsant, qui remplit si dignement à Thonon les fonctions de procureur-impérial. Quelles douceurs n'avez-vous pas trouvées dans cette bonne famille ? Quels charmes surtout dans la conversation de madame, cette délicieuse petite-nièce de M. de Villèle, qui joint à l'exquise distinction des manières, aux dons les plus agréables de l'esprit, aux qualités les plus douces du cœur, aux vertus les plus solides et les plus aimables, tout ce que la nature peut offrir de gracieux dans la plus ravissante figure de femme.

Vous avez revu la Grande-Chartreuse, avec ses rocs sauvages, ses forêts silencieuses, ses prairies naguères si fleuries, et vos flacons se sont enrichis de divers insectes, souvenirs de ces solitudes alpestres.

Enfin, vous avez pu, sans le moindre accident, regagner la rade de Toulon, et rendre à leurs parents, pleins de joie et de reconnaissance, les enfants placés sous votre tutelle.

Mais trop préoccupé de vous en ce moment, j'oubliais que nous sommes à Berlin : je reprends donc la suite de l'emploi de notre temps.

L'esprit rasséréné et le cœur satisfait par les diverses lettres reçues de France, nous avons un peu parcouru la cité. Les rues en sont larges et généralement droites. Les trottoirs élevés au-dessus de la voie charretière, en sont séparés par une rigole à côtés droits, convergeant inférieurement, d'un aspect peu agréable à la vue, et susceptible par sa profondeur d'occasionner quelque accident ; ils sont pavés, et garnis seulement dans leur milieu d'un rang de dalles. L'emploi du bitume, si agréable

pour les piétons, commence à peine à s'introduire ici. Les maisons sont construites en briques, mais revêtues d'un ciment qui leur donne presque l'aspect de la pierre de taille. La ville renferme d'assez belles places ; une sorte de cours (1), planté de plusieurs rangées d'arbres, l'un des quartiers les plus agréables. Des statues et des monuments en assez grand nombre contribuent à l'embellir, et lui donnent le cachet particulier aux grandes capitales. Il était trop tard pour visiter le Muséum d'histoire naturelle ; mais nous avons pris les indications nécessaires pour lui consacrer demain tout le temps possible.

Nous nous sommes occupés de quelques démarches dans l'intérêt de notre Bibliothèque publique de Lyon. Il s'agissait de réclamer la continuation de la superbe édition des œuvres de Frédéric-le-Grand, accordée, par le gouvernement prussien, à notre établissement lyonnais, en échange de la magnifique *Monographie de la Table de Claude*, due aux soins de M. Monfalcon. Dans ce but, nous nous sommes rendus chez M. le professeur Preuss, historiographe de Brandebourg, savant plein d'obligeance, et chez M. le baron d'Olfers, directeur général des musées, malheureusement absent pour quelque temps.

Nous étions, à l'avance, préparés à un regret : celui de ne pas rencontrer à Berlin notre ami, M. le professeur Schaum ; il mettait à profit l'époque des vacances, pour parcourir, avec sa jeune épouse, les contrées les plus pittoresques de la Suisse. Mes sentiments affectueux le suivront néanmoins partout. Il m'a servi de guide à Londres et à Liverpool, en 1847, et a contribué aux agréments de mon premier voyage dans ce pays ; et depuis cette époque, sa complaisance et son amitié ne m'ont jamais fait défaut.

Nous avons été plus heureux avec M. Kraatz, l'un des collaborateurs de M. le docteur Schaum pour l'*Histoire naturelle des*

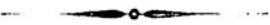
(1) Unter den Linden (sous les tilleuls).

Coléoptères d'Allemagne. Ce savant entomologiste nous avait rendu visite à Lyon; nous avions le désir bien naturel de ne pas être en reste de courtoisie : le plaisir de nous revoir a paru réciproque. Il nous a gracieusement offert d'éclairer nos pas dans le labyrinthe des rues de la capitale de la Prusse. Avec lui, nous sommes entrés chez divers marchands de livres de hasard, dont plusieurs possèdent un fonds remarquable. En France, un grand nombre de nos bouquinistes sont très-incomplètement au courant du contenu de leurs magasins; en Allemagne, presque tous peuvent offrir à l'amateur un catalogue de leurs ouvrages disposé par ordre méthodique. On a de la sorte peu de temps à perdre, pour savoir s'ils possèdent les volumes dont on désire faire l'acquisition.

La nuit commençait à tomber. Notre guide complaisant a voulu nous faire connaître l'un des lieux de divertissement de la ville. Au delà du cours des Tilleuls et de la porte de Brandebourg située à l'une de ses extrémités, s'étend un champ très-vaste, en majeure partie planté d'arbres, constituant une agréable promenade, et enclosant une place consacrée aux exercices militaires. Devant la face la plus éloignée de celle-ci, s'élève l'établissement Kroll, sorte de jardin-restaurant, lieu de rendez-vous de la bonne compagnie, où le goût, la vue et l'ouïe peuvent trouver à se satisfaire. Ainsi, sous les ombrages, rafraîchissements de toutes sortes, illumination splendide, musique délicieuse. Dans les bâtiments (1), cinq mille personnes au moins peuvent trouver place dans les diverses salles. L'une d'elles, longue d'environ cent pieds sur près de quarante de hauteur, est disposée pour des représentations théâtrales. Une troupe de Königsberg y jouait en ce moment un opéra. Nous avons assisté à une partie de la

(1) Ce monument, incendié il y a un certain nombre d'années, a été reconstruit par Titz, en 1854.

pièce. Cette langue allemande, que nous entendions pour la première fois résonner sur la scène, produisait à nos oreilles une mélodie inaccoutumée qui ne manquait pas d'un certain charme. La nuit était splendidement étoilée ; mais les feux des mondes lointains s'effaçaient devant l'illumination féerique du jardin. La beauté de ce coup-d'œil et l'air attiédi invitaient à la promenade. Nous en avons profité pour mieux jouir du plaisir d'être ensemble, et causer avec plus de liberté. Nous sommes rentrés à la ville sous l'empire de ces agréables impressions ; mais de tous les plaisirs goûtés dans cette journée, le plus doux, sans contredit pour moi, est celui de vous les raconter.



VIII.

Berlin, 7 septembre 1864.

Nous habitons depuis quatre jours Berlin, et déjà nous voilà complètement familiarisés avec la vie allemande; si nous pouvions plus facilement nous exprimer dans la langue du pays, on nous prendrait aisément pour de véritables Brandebourgeois.

Nous sommes loin, comme vous le soupçonnez sans doute, d'imiter le bon Lafontaine pour l'emploi du temps. Ce poète insouciant

En fit deux parts, dont il souloit passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Nous tâchons, au contraire, d'utiliser toutes les heures, suivant le précepte de Denis Caton :

Rem, tibi quam nosces aptam, dimittere noli : .
Fronte capillata est, sed post occasio calva (1).

(Lib. II, Sent. 27.)

Le muséum d'histoire naturelle absorbe, comme de droit, la majeure partie de nos instants; nous lui sommes fidèles jusqu'à

(1) Ne laissez point échapper ce que vous savez vous être convenable; l'occasion n'a qu'un toupet de cheveux sur le front, elle est chauve sur le derrière de la tête.

la clôture des séances. Les salles sont en partie en réparation, dans ce moment; heureusement la section entomologique est libre. Cet établissement occupe une partie du vaste et beau palais de l'Université⁽¹⁾, placé lui-même dans une position centrale et agréable, au commencement des Linden, vis-à-vis l'opéra et la statue de Frédéric-le-Grand.

Nous avons fait, avant-hier jeudi, notre première visite au laboratoire et aux salles consacrées aux insectes. Ces pièces sont situées à l'aile droite du monument. Comment vous dire les pensées et les sentiments divers dont j'étais agité en gravissant l'escalier de granit à l'aide duquel on y arrive? Des regrets bien naturels se mêlaient aux espérances de plaisir dont nous nous bercions à l'avance. Les docteurs Erichson et Klug, nos anciens correspondants, ces savants illustres dont les noms resteront toujours inscrits dans les fastes de la science, ont été depuis plusieurs années moissonnés par la mort! et nous aurions éprouvé une satisfaction si vive de les connaître autrement que par leurs glorieux écrits!

Autre regret : M. le docteur Gerstäcker, directeur de la section entomologique, était en voyage. Ses deux adjoints, MM. Hopffer et Stein, conservateurs de l'établissement, nous ont reçus avec cette courtoisie, et j'allais dire avec cette sympathie affectueuse qu'inspire généralement la confraternité de la science. Et, bientôt après, avec leur bienveillance ordinaire, ils ont mis à la disposition de notre curiosité les trésors confiés à leurs soins.

Les insectes sont disposés méthodiquement dans des cadres

(1) Ce palais, autrefois celui du prince Henri, frère de Frédéric II, a été bâti par Boumann, et achevé en 1764. L'université de Berlin, la plus importante de toutes celles de l'Allemagne, a été fondée par Frédéric III. On lit sur le fronton du monument :

Fridericus Guilelmus III Rex universitati litterariae. 1809.

vitrés, enfermés dans des armoires. Il suffit de jeter les yeux sur quelques-uns de ces cadres, pour se faire une idée de la richesse du Muséum. Les espèces les plus rares y fourmillent et s'y trouvent représentées par un nombre respectable d'individus. Il ne faut pas être bien connaisseur pour se sentir émerveillé.

M. Perroud s'est pris à examiner la série des espèces de Coléoptères appartenant aux familles objets de ses prédilections plus particulières. Quant à moi, je me suis attaché aux Coccinellides, dont l'étude m'a occupé durant plusieurs années; et depuis trois jours je consacre toutes les heures des séances à décrire les espèces qui me sont restées inconnues. Plusieurs offrent une singularité ou bizarrerie de dessin, et surtout une vivacité de couleurs, à charmer les yeux. Notre compatriote M. Ponsard avait-il en vue de semblables espèces, quand il fait tenir à une fée le langage suivant ?

Du papillon coupant les ailes,
Je m'en suis fait un éventail ;
Aux cuirasses des Coccinelles
Je dois mon collier de corail.

Sans leur devoir un ornement semblable, diverses personnes amies trouveront un souvenir de ma part dans les dénominations données à plusieurs de ces gracieux insectes, dont je compte bientôt enregistrer la découverte dans les annales de la science.

Avant-hier, au sortir du Muséum, M. Kraatz nous attendait pour nous montrer sa belle collection de Coléoptères. Malgré l'idée avantageuse que nous nous en étions faite, sa richesse a surpassé notre attente (1). Plusieurs familles ou tribus y présen-

(1) Sans parler de la famille des Brevipennes ou Brachélytres, dont il possède presque toutes les espèces d'Europe, et dont il a de si magnifiques représentants exotiques, entre autres près de quatre cents espèces des Indes-Orientales,

tent des séries si nombreuses d'individus (1), et des modifications si insensibles dans les formes ou caractères spécifiques, qu'on serait tenté, à un premier examen, de rattacher souvent diverses espèces à une seule. Séduit par ces illusions, le savant possesseur de ces objets, en adoptant parfois de pareilles opinions, nous a paru donner à certaines espèces des limites trop étendues, et s'écarter sur ce point des vues de la nature. Ce n'est pas au reste un jugement en dernier ressort que j'entends prononcer : la délimitation des espèces offre souvent assez d'incertitudes ou de difficultés pour être l'objet de nombreuses controverses.

Dans cet examen, les heures avaient fui avec trop de rapidité. La lumière commençait à faire place aux ténèbres. La Société entomologique de Berlin avait une séance ce jour là. Le moment de l'ouverture approchait, et M. Kraatz, président de cette compagnie, devait naturellement s'y rendre. Il nous a fait l'honneur de nous y introduire, et de nous procurer le plaisir de faire la connaissance des membres présents à cette réunion (2). Entre autres lectures, on a donné communication d'une lettre de notre ami M. de Kiesenwetter, contenant une relation abrégée de son voyage au Mont-Rose, et l'indication de diverses espèces

les genres *Catops*, *Colon*, *Anisotoma*, etc., y sont à peu près au complet pour la faune d'Europe ; et parmi les genres dont les espèces sont généralement rares, je me bornerai à citer les suivants : *Apristes*, *Cardiomeria*, *Agelaea* (Carabiques). — *Centrotoma*, *Faronus*, *Amaurops*, *Panaphantus* (Psélaphides). — *Adoretus* (Lamellicornes). — *Arrophus* (Rhipicérides). — *Brachycrepis* (Elatérides). — *Calometopus* (Iphthinides). — *Zilora*, *Phryganophilus* (Mélândrydes). — *Amonphus*, *Elytrodon*, *Euryommatus* (Portebecs). — *Nothorhina* (Longicornes). — *Orestia* (Allisides).

(1) Particulièrement les Carabiques ou carnassiers terrestres, les Lucanides, les Chrysomélines, etc.

(2) MM. le docteur de Baernsprung, A. Calix, C. Fischer, Fuchs, P. Habelmann, A. Helfrich, T. Keitel, W. Klacger, docteur Fr. Stein, Tiefenbach, W. Wagenscheiber, Wahnschaffe.

nouvelles ou intéressantes, découvertes par lui dans cette exploration.

A l'issue de la séance, M. le docteur de Baernsprung, qui se livre spécialement à l'étude des Hémiptères, a eu la bonté de nous engager à lui faire une visite, et hier, après notre travail au Muséum et un dîner cordial avec M. Hopffer, M. Tiefenbach est venu me chercher et me conduire chez M. le docteur. Ce savant a publié récemment un Catalogue systématique des Hémiptères d'Europe (1); et à voir la richesse, l'ordre et la belle tenue de sa collection, il est facile de juger combien il était capable d'entreprendre un semblable travail. En examinant ses insectes, j'ai cru découvrir, dans les premiers groupes, une espèce inédite qu'il a bien voulu me permettre de décrire, et que je lui ai dédiée. Puisse ce témoignage d'estime lui rappeler le plaisir que j'ai eu à le connaître et à consulter avec fruit les trésors de son cabinet scientifique!

Au sortir de chez M. le docteur, M. Tiefenbach m'a emmené chez lui, et m'a forcé à emporter en Coléoptères et en Hémiptères une foule d'insectes, comme souvenirs de ma visite.

Aujourd'hui, après la fermeture des salles du Muséum, M. Kraatz et M^{me} sa mère, près de laquelle il a le bonheur de vivre, nous attendaient à dîner. Tous les deux parlent le français avec facilité, et cette circonstance, très-importante pour nous, ajoutait au plaisir de la réunion. La maîtresse de maison joint la bonté à la grâce; son cordon bleu avait déployé pour nous toutes les ressources de son savoir; l'excellent vin dont la table était garnie nous rappelait les bords du Rhin et notre pays de France. Laissons dire les hydropotes et les

(1) Hemiptera heteroptera Europæ systematicè disposita. (Berliner entomol. Zeitschrift, 4^e année, 1860). (Il y en a eu des tirés à part.)

amateurs exclusifs de la bière, le jus de la vigne ne gâte jamais un repas :

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Ce nectar est divin, il n'est rien qui l'égale.

L'enjouement et la gaieté se sont chargés de rendre les fonctions digestives plus faciles. On n'a pas manqué de rappeler le souvenir de nos amis : MM. Rey, Godart, Guillebeau, Léon Dufour, Perris, Wachanru, et quelques autres ont tour à tour été sur le tapis.

Pour complément du dessert et du café, nous avons de nouveau passé en revue la collection de M. Kraatz ; et le crépuscule nous trouvait encore dans cet examen instructif et plein d'intérêt ; il allait nous forcer à y mettre fin, lorsque nous est arrivé notre ami M. Sallé, de Paris ; à peine installé dans son hôtel, il nous avait, je ne sais comment, flairés et dénichés, et s'était empressé de venir nous rejoindre à son débotté.

M. Kraatz, pour couronner la journée, nous a conduits dans l'un de ces jardins-restaurants, où le spectacle et les divertissements de toutes sortes semblent se réunir, pour faire oublier aux Berlinoises les fatigues des heures de travail et la fuite du temps. Mais de tous les plaisirs qui nous étaient offerts, aucun ne valait celui de nous trouver réunis.

Quand vous recevrez ces lignes, nous ne serons peut-être plus à Berlin, mais mon cœur sera toujours avec vous.



IX.

Berlin, 8 septembre 1861.

Un épicurien qui nous aurait vus ces jours-ci au Muséum, utilisant avec tant de soin tous les moments, se serait sans doute dit en lui-même :

Pour éterniser sa mémoire,
On perd les instants les plus doux :
Pourquoi chercher si loin la gloire ?
Le plaisir est si près de nous !

BERNIS.

Ces messieurs, il est vrai, n'ont jamais connu les charmes d'une occupation favorite, et tout labeur leur semble le boulet à traîner par un forçat ; et cependant,

Le travail à qui l'aime offre mille douceurs ;
Le temps vole avec lui d'une aile plus agile..

Malgré notre désir de ne pas perdre inutilement les heures, le dimanche venait naturellement nous donner un jour de relâche. Nous en avons profité pour visiter les environs de Berlin. Notre projet était arrêté dès la veille. Un peu avant dix heures du matin, nous étions allés rejoindre notre ami M. Sallé, et avec lui nous entrions dans l'un des wagons roulant vers Potsdam. Dans le même compartiment se trouvaient avec nous le général russe

Yacowleff et son fils. Cette heureuse rencontre nous a fourni l'occasion d'avoir de longs renseignements sur l'aimable famille Manderstjerna. Le père, gouverneur de la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul à Saint-Petersbourg, se trouve en ce moment en Allemagne, où il est venu demander, à des eaux bien-faisantes, un adoucissement à des douleurs dues à de glorieuses blessures. M^{lle} Elisa, cet ange de dévouement et de bonté, que nous avons vûe plusieurs fois à Lyon, l'accompagne pour lui prêter ses soins et charmer ses instants. Son fils, le colonel, marié l'autre année à une des plus aimables personnes de l'empire des czars, semble oublier un peu, dans les douceurs de la lune de miel, l'entomologie pour laquelle il montrait naguère un culte si ardent. La conversation roulait encore sur quelques autres de nos amis de la patrie du général, quand nous arrivions à notre but.

Potsdam, ville assez importante sur le Havel, l'un des affluents de l'Elbe, est traversée par un canal. Ses rues sont en général larges, mais assez solitaires. Fondée par le grand Electeur, cette cité doit ses principaux embellissements à Frédéric II. Elle renferme un bon nombre de monuments. Je me bornerai à citer l'Hôtel-de-Ville, imitation de celui d'Amsterdam ; l'église Saint-Nicolas, dont le dôme rappelle celui de Sainte-Geneviève de Paris ; et surtout le palais du Roi, près duquel s'élève un obélisque.

En face du palais, s'étend la Place d'Armes. Le long de la rivière se déploient de vastes et beaux jardins : celui de plaisance (*Lustgarten*), près duquel passe le chemin de fer venant de Magdebourg, renferme un grand bassin orné d'un groupe colossal de Neptune et de Thétis, qu'on aperçoit de la voie ferrée. Près de là, sont disposés les bustes en bronze de Bulow, de Blücker et de divers autres généraux ou personnages célèbres, dus au talent du célèbre Rauch.

Nous étions à examiner le Palais-Royal, si souvent habité par

Frédéric-le-Grand, quand un Allemand, qui depuis quelques moments marchait à nos côtés, s'approche de nous, et comme un cicérone obligeant, se prend à nous tenir, en assez bon français, le discours suivant, que ma mémoire peut me permettre de vous reproduire à peu près mot à mot :

Ce monument doit vous rappeler, sans doute, le séjour qu'y fit, dans le milieu du siècle dernier, votre célèbre compatriote, le philosophe de Ferney, ce Voltaire, trop vanté pour son esprit brillant, dont il fit souvent un si déplorable usage ; cet écrivain envieux et jaloux de toute gloire rivale, qui cachait, sous une facilité merveilleuse, un caractère si peu estimable.

Le grand Frédéric, charmé de ses talents, désirait l'avoir près de lui. Pour l'attirer, il lui offrit la place de chambellan, la grand' croix de l'ordre du Mérite, et une pension de vingt mille livres. Voltaire, comme on sait, se fit longtemps tirer l'oreille, avant de se rendre aux désirs du monarque. En vain, celui-ci lui écrivait-il en 1749 : « Je vous compte ici au commencement de juillet, » — et, une autre fois : « Mandez-moi le chemin que vous tiendrez, et dans quel temps vous serez sur la frontière, afin que vous y trouviez des chevaux. Je sais bien que Pégase vous porte ; mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité. » — Et plus tard :

J'espérais qu'au premier signal
 Les grâces et votre génie
 Viendraient sans cérémonial
 Réveiller ma muse assoupie...

Voltaire, par un esprit de calcul, objectait les dépenses d'un semblable déplacement. Frédéric, pour lever toute difficulté, lui fit compter 16,000 livres, et lui fournit ses chevaux et ses voitures jusqu'à Berlin.

L'écrivain si ardemment désiré pendant quatorze ans, arriva enfin ici en juillet 1750. Il occupa dans ce palais, au rez-de-

chaussée, un des plus beaux appartements, près de celui du Roi; il avait une table particulière, et des équipages à sa disposition. Il s'était en outre fait assurer, pour chaque jour, tant en sucre, café, thé, chocolat, bougies et autres objets, dont les livraisons devinrent souvent le sujet de difficultés, et mirent à jour cette lésinerie mesquine, qui faisait dire à sa nièce M^{me} Denis : « l'ava-
« rice vous poignarde... vous êtes le dernier des hommes par
« le cœur. » Aussi, Frédéric écrivait-il plus tard de lui :

Ce bel esprit toujours adrait,
N'oublia pas son intérêt,
En passant même à l'autre vie ;
Lorsqu'il vit le sombre Achéron,
Il chicana le prix du passage de l'onde...

Le Roi mettait à profit la présence de Voltaire à Potsdam, pour lui soumettre ses ouvrages, comme à son maître en littérature. Le général Manstein ayant un jour prié l'auteur de la *Henriade* de corriger ses Mémoires : « Une autre fois, mon ami, lui
« répondit-il ; voilà le Roi qui m'envoie son linge sale à blan-
« chir, il faut que le vôtre attende. » Ces paroles blessantes, le ton de familiarité qu'il avait pris, ne tardèrent pas à refroidir l'affection de Frédéric. Voltaire se brouilla avec la plupart de ceux avec lesquels il était en rapport, surtout avec Maupertuis, président de l'Académie, et écrivit contre lui son *Akakia* ⁽¹⁾, satire qui fut brûlée par la main du bourreau. On l'accuse même d'avoir composé des épigrammes et autres pièces contre son bienfaiteur ⁽²⁾. Aussi ce dernier, après l'avoir fait arrêter à

(1) Il l'avait publiée à Berlin par un subterfuge, à l'aide d'un privilège accordé pour un autre ouvrage. Le Roi lui en ayant témoigné son mécontentement, il promit de l'anéantir ; et, au lieu de tenir parole, il l'envoya aussitôt en Hollande pour la faire imprimer à un grand nombre d'exemplaires.

(2) On a ignoré jusqu'ici, dit M. Michaud, dans la *Biographie universelle*, une des principales causes de la disgrâce de Voltaire, et de l'examen de ses

Francfort, pour faire saisir un volume de poésies qu'il lui avait confié, et principalement les écrits hostiles à sa personne, disait-il quelque temps après :

Voltaire, des neuf sœurs l'indigne favori,
Est enfin démasqué, détesté dans Paris.
On le brûle à Berlin, on le maudit à Rome ;
Si, pour être honoré du titre de grand homme,
Il suffit d'être fourbe et trompeur effronté,
Avec la Brinvilliers son nom sera cité.

Quel revirement ! après l'avoir vu de près, Frédéric comparait son ancien ami à la marquise de Brinvilliers, à cette célèbre empoisonneuse, dont le corps fut brûlé à Paris, en 1676, après avoir été décapité.

A ces mots, notre cicérone ajouta : Je ne voudrais pas, messieurs, abuser plus longtemps de vos moments ; vous êtes venus ici pour voir et admirer, et non pour entendre des histoires que vous connaissez sans doute mieux que moi. Et, ce disant, il s'éloigne aussitôt, sans nous laisser le temps de lui adresser une question.

Après cet épisode, nous cheminions vers *Sans-Souci*, lorsqu'en

papiers à Francfort. L'auteur de la *Henriade* avait dédié en manuscrit à la margrave de Bayreuth le poème de la *Loi naturelle*, où se trouvaient, contre Frédéric, des vers tels que les suivants :

Assemblage éclatant de qualités contraires,
Ecrasant les mortels et les nommant ses frères,
Misanthrope et farouche avec un air humain,
Souvent impétueux et quelquefois trop fin,
Modeste avec orgueil, colère avec faiblesse.
Pétri de passions et cherchant la sagesse,
Dangereux politique et dangereux auteur,
Mon patron, mon disciple, et mon persécuteur.

passant près des casernes situées non loin du palais, l'horloge du clocher de l'église de la garnison régala nos oreilles d'un carillon harmonieux. Elle le fait entendre, avons-nous appris, toutes les demi-heures. Dans les caveaux de cette église, reposent les restes du grand Frédéric. Napoléon I^{er}, en 1806, vint les visiter avec son état-major. Il est difficile de descendre dans ce froid souterrain, sans méditer sur le néant des grandeurs humaines.

Le parc de *Sans-Souci* est à peine à un quart de lieue de Potsdam. Sur la route se montrent d'élégantes villas, dont l'une des plus gracieuses appartient à la princesse de Leignitz.

Je voudrais essayer de vous donner une légère idée de cette résidence favorite de Frédéric II, sans entrer dans trop de détails. Au bout de l'allée principale qui conduit au château, se trouve un vaste bassin, du milieu duquel s'élève, à plus de cent pieds de hauteur, un jet d'eau, dont le réservoir situé à demi-lieue de là, au Ruinenberg (1), est alimenté à l'aide de machines à vapeur. De ce bassin, entouré d'une foule de statues et de quatre colonnes en marbre, l'eau se rend souterrainement dans diverses autres pièces.

Derrière le bassin, neuf terrasses élevées en amphithéâtre conduisent à la plate-forme sur laquelle a été bâti le palais. On montre encore devant le berceau de droite (2), l'endroit indiqué par Frédéric, quand il s'écria : *quand je serai là, je serai sans souci*. Aussi, Voltaire, dans une de ses lettres, en l'invitant à cesser la guerre, lui écrivait-il : Tout sera bien, quand vous serez à Sans-Souci, et que vous direz :

Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,

Nous pourrons vivre à l'aise et prendre du bon temps.

BOILEAU.

(1) Le Ruinenberg est situé à la cime d'un coteau, derrière le château de Sans-Souci, et environ à une demi-lieue de celui-ci.

(2) A la droite du visiteur et vers la partie gauche du château.

Au milieu de la pelouse désignée par le Roi, se trouvent les tombeaux de son cheval de bataille et de ses chiens favoris.

Le château n'a qu'un étage ; il est resté près d'un demi-siècle dans l'état où il se trouvait à la mort de Frédéric (1). Il offre encore de nombreux souvenirs de ce prince, entre autres le fauteuil dans lequel il a exhalé son dernier soupir.

Près du palais, sur la gauche, s'élève le moulin-à-vent devenu historique par la résistance de son propriétaire à le vendre sur la demande du Roi (2). Il est aujourd'hui inactif ; mais il appartient encore aux descendants de ce meunier ; il est conservé comme un témoignage du respect du monarque pour les lois.

Des allées paysagères conduisent à une orangerie grandiose et au jardin du Paradis (*Paradisen Garten*), au milieu duquel s'élève une galerie mi-ouverte décorée de fresques remarquables.

Un peu plus bas, une longue et magnifique avenue aboutit au

(1) Il fut bâti de 1745 à 1747.

(2) Tout le monde connaît la réponse de ce meunier : Mon moulin est à moi, comme la Prusse est au roi, et nous avons des juges à Berlin.

Andrieux a mis cette anecdote en vers ; voici les principaux passages de la pièce :

Des bâtiments royaux l'intendant ordinaire

Fit venir le meunier, et d'un ton important :

« Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on te donne ?

« — Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.

« Il vous faut est fort bon ; mon moulin est à moi,

« Tout aussi bien au moins que la Prusse est au Roi. »

.

Frédéric un moment par l'humeur emporté :

« Pardieu, de ton moulin c'est bien être entêté !

« Je suis bon de vouloir l'engager à le vendre ?

« Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?

« Je suis le maître. — Vous ? de prendre mon moulin ?

« Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »

nouveau palais, le Versailles de la Prusse, bâtiment très-vaste, entouré ou orné de plus de quatre cents statues. Dans le parc, ont été disséminés divers kiosques ou bâtiments d'agrément, tels sont : le *Pavillon japonais*, orné de peintures de singes, d'une grande perfection ; le *Temple des antiques*, renfermant l'un des chefs-d'œuvre de Rauch, la statue en marbre de la reine Louise ; le *Temple de l'amitié*, etc.

En passant dans la partie consacrée au gibier, des troupes de faisans, effrayés de notre présence, s'enfuyaient à notre approche, et allaient, en effleurant le sol, se cacher dans les massifs voisins.

Comment vous dire tout le plaisir éprouvé dans cette journée ? Les souvenirs qui se rattachent à ces lieux, la beauté du parc, le goût déployé dans sa distribution, les accidents ou les mouvements de terrain auxquels sont dues les variétés des sites, la magnificence des ombrages, la fraîcheur des eaux, les monuments divers espacés dans les dédales, tout a contribué à nous donner des émotions ou des jouissances délicieuses.

Parmi les statues, celle d'un Amour voilé, placé aux pieds d'une Chimère, a surtout attiré notre attention. A quelques pas de ce groupe de marbre l'illusion est complète, et l'on dirait qu'une main capricieuse s'est amusée à jeter une gaze sur la charmante figure de ce petit dieu.

En rentrant à Berlin, aux approches de la nuit, j'étais encore sous le charme des impressions dont nous avons été frappés. Les allées sinueuses et ombragées des jardins de Sans-Souci, me rappelaient celles moins grandioses, mais plus chères à mes yeux, de notre Beaugrand. Là, du moins, j'espère vous sentir bientôt à mes côtés, et trouver au sein de la famille des plaisirs plus doux encore, et y goûter ce bonheur d'être ensemble dont rien ne saurait égaler le prix.

X.

Berlin, 40 septembre 1861.

Nous avons repris hier nos habitudes des jours précédents, c'est-à-dire nos assiduités au Muséum. Plus on examine en détail les richesses de cet établissement, plus on est émerveillé de son opulence. Malgré les complaisances pour nous si bienveillantes de ses deux conservateurs, MM. Hopffer et Stein, il me faudra quitter Berlin sans avoir pris des notes suffisantes sur toutes les Coccinelles (*) inédites qui se trouvent ici.

Nos séances au palais de l'Université, trop courtes selon nos désirs, nous laissent amplement le temps de faire visite à divers savants ou naturalistes, et de prendre une connaissance moins superficielle de ce pays.

La province de Brandebourg à laquelle appartient la capitale de la Prusse, est une contrée presque plate, couverte de lacs et de marais, et dotée d'un système de canaux dont le commerce intérieur retire de nombreux avantages. La température est généralement douce et humide, mais très-variable. Sans abri contre les grandes agitations de l'air, surtout du côté du nord et de l'est, le thermomètre descend parfois, en hiver, jusqu'à 12 ou 20 degrés

(*) Insectes connus de tout le monde sous le nom de *bêtes du bon Dieu*.

au-dessous de zéro, et ne s'élève pas à plus de 25 ou 26 degrés, en été.

Le sol, généralement sablonneux, est assez favorable à la végétation de certaines essences de bois, et médiocrement à la production des diverses cultures, surtout dans les parties septentrionales. C'est pourtant dans cette province qu'on a, pour la première fois en Europe, mis à profit les indications de Marcraft relativement à l'extraction du sucre contenu dans la racine de la betterave, et cette plante est encore cultivée sur une assez grande échelle pour alimenter les fabriques de sucre indigène, qui forment en Prusse une branche importante d'industrie.

Berlin, la ville la plus considérable du royaume de Prusse, paraît avoir été fondée vers le milieu du XII^e siècle. Elle est traversée par la Sprée, dont les eaux lentes et souillées vont se jeter à peu de distance de là dans le Havel. Elle est entourée par un beau canal bordé de boulevards; il la délivre des embarras de la navigation intérieure. Sans offrir en général dans ses édifices ce goût épuré et cette élégance qui contribuent à faire de Paris la reine des capitales, elle passe pour l'une des cités les mieux bâties de l'Allemagne. Elle renferme une foule de monuments et de statues. Une nation s'illustre elle-même en honorant la mémoire de ses grands hommes. Ces bronzes ou ces marbres chargés de reproduire aux yeux des générations présentes et futures les traits de ses guerriers, de ses hommes d'État ou de ses écrivains de génie, semblent faire rayonner sa gloire. Dans le but d'entretenir parmi la population le goût militaire auquel ce pays a dû l'extension de ses limites, on a orné le pont du château de huit groupes en marbre, représentant toutes les phases de la vie d'un Héros; depuis le moment où la Gloire convie le jeune homme à la suivre, jusqu'à celui où elle le couronne, et même jusqu'à celui où, expirant pour sa patrie, il est conduit par une divinité dans le séjour des immortels.

Ce pont, comme l'indique son nom, aboutit au palais du roi

(*Schloss*), vaste et bel édifice de quatre étages, que le public est admis à traverser, dans une cour peu digne de ce monument. Vis-à-vis le château royal, du côté du nord, s'étend un jardin de plaisance (*Lustgarten*). Entre ce dernier et la porte de Brandebourg, située à l'extrémité du cours ou de la rue ombragée appelée *Sous les tilleuls* (*Unter den Linden*), ou dans quelques-unes des rues voisines, se trouvent les quartiers les plus beaux, les plus aristocratiques de la ville, et les monuments les plus remarquables. Je me bornerai à vous en citer quelques-uns :

L'église catholique de Ste-Hedwige; édifice circulaire, dont le dôme rappelle celui de Marie-Rotonde de Rome. Pendant l'un des offices auquel nous avons assisté, des voix ravissantes y chantaient des cantiques harmonieux.

Le vieux Musée, dont l'escalier grandiose est flanqué de chaque côté d'un socle élevé, chargé d'un groupe colossal en bronze : l'un, chef d'œuvre de Kiss, représente une amazone luttant contre un tigre : l'autre, dû à Rauch, offre l'image d'un cavalier combattant un lion.

Le musée égyptien, riche en inscriptions ou antiquités de ce pays.

Le musée ethnographique, curieux assemblage des vêtements, des armes et de tous les instruments propres à offrir le tableau de la vie des peuples lointains.

Le cabinet historique ; celui des gravures, etc.

Je ne puis naturellement pas oublier les Bibliothèques. La ville en possède un assez grand nombre : la plus importante, celle qui a le titre de royale, est, dit-on, riche de plus de six cent mille volumes. M. le docteur Jules Schrader, l'un des conservateurs, nous en a fait les honneurs avec la plus aimable courtoisie.

Dans la rue des Linden, se trouve le palais de l'Académie, dont l'horloge sert de régulateur pour la ville. Cette célèbre compagnie date de 1700, et compte encore, comme dans le siècle dernier, un certain nombre de membres bien propres à lui conserver son ancienne splendeur.

Nous avons fait une tentative pour présenter nos hommages à son savant secrétaire, M. Ehrenberg ; malheureusement pour nous, il mettait à profit, comme beaucoup d'autres, l'époque des vacances, pour voyager et se délasser des travaux de l'année.

La porte de Brandebourg, située à l'extrémité des Linden, est une imitation du Propylée d'Athènes. Nous l'avons franchie hier en calèche avec MM. Sallé et Kraatz, pour visiter le parc aux animaux. Quand on a vus les curiosités merveilleuses et aujourd'hui malheureusement dispersées du jardin zoologique de feu le comte Derby, au château Knowsley, celles du parc de Berlin ne peuvent plus offrir qu'un intérêt secondaire. Cependant l'art avec lequel le terrain a été distribué ; les maisons de campagne parsemées sur la route ; les dédales ombragés dans lesquels des mammifères, des oiseaux et des reptiles vivants sont groupés pour attirer l'attention des visiteurs, en font un des principaux ornements de la capitale. Il s'y trouve d'ailleurs un certain nombre d'animaux plus ou moins curieux, servant à montrer avec quelle admirable singularité la puissance créatrice a su varier les types des êtres. Ainsi, nous y avons revu avec plaisir, parmi les oiseaux, le nandou, le casoar et l'émou ; parmi les mammifères, l'ours gris, le phalangiste et le porc-épic à longue queue (1).

En entrant dans cette sorte de jardin, on chemine bientôt entre deux rangées de perroquets enchaînés sur des perchoirs, et remarquables par la diversité de leur robe ; ils ne manquent jamais de saluer le voyageur de leur voix criarde et désagréable.

Tous les hôtes de ces lieux sont placés dans des conditions en harmonie avec leurs habitudes. Les oiseaux nageurs se jouent dans des pièces d'eau disposées pour leurs usages. Les caïmans paraissent croire n'avoir pas quitté les rivières mexicaines d'où ils ont été apportés. La loutre s'y cache dans des retraites voisi-

(1) *Syntheres prehensilis* Fu. Ccv.

nes d'un réservoir empoisonné. Le blaireau y a retrouvé les terriers dans lesquels il se soustrait au jour. Les autres animaux terrestres, ou d'une vie en partie aérienne, ont des préaux, des cages ou des logis convenables. Chaque station, comprenant un certain nombre d'espèces, porte, comme nos habitations urbaines, un numéro d'ordre ; et un signe indicateur, chargé d'empêcher au visiteur de faire fausse route, sert à lui enseigner la voie à prendre pour arriver à la station suivante. En allant ainsi de l'un de ces points d'arrêt à l'autre, on revient sans s'en douter à la porte d'entrée. Notre calèche nous y attendait et nous a ramenés à la ville, où d'autres plaisirs ont charmé les heures de la soirée.

Malgré les motifs scientifiques capables de nous retenir encore dans cette ville, nous allons dans quelques moments, vers la tombée de la nuit, prendre le chemin de Dresde.

Au moment où je termine ces lignes, notre ami M. Sallé vient nous faire ses adieux. Cet aimable naturaliste voyageur, qui a parcouru pendant si longtemps, et avec tant d'intérêt pour la science, les riches contrées des deux Amériques, n'y a pas vu s'affaiblir son amour pour la France ;

L'âme toujours reste enchaînée
Aux lieux où nous vîmes le jour.

Il part demain pour Paris par la voie la plus courte. Nous voudrions pouvoir le suivre, si notre plan de voyage ne nous obligeait à faire encore plusieurs détours avant de regagner notre pays,

Mais quels que soient jamais les cieux,
Sous lesquels durant ce voyage
Nous poussent nos pas curieux,
Votre souvenir, votre image,
Me suivront toujours en tous lieux.

XI.

Dresde, le 11 septembre 1861.

En vérité, l'homme aujourd'hui, grâce à son génie, semble pouvoir franchir les distances avec la rapidité des oiseaux !

C'est bien le siècle des prodiges !

Il est là, fascinant nos yeux par ses prestiges.

Il est là, marchant devant nous...

Place, place pour lui dans l'histoire des âges !

Siècles futurs, soyez jaloux !

BENOÎT.

Hier, à sept heures du soir, nous étions dans la capitale de la Prusse, et avant minuit nous couchions dans celle de la Saxe !

La ville de Dresde où nous nous trouvons aujourd'hui est traversée par l'Elbe, qui la divise en deux parties : la nouvelle ville sur la droite, et l'ancienne sur la gauche (1). Pour arriver à cette dernière, en venant de Berlin, on traverse le fleuve sur un pont grandiose, de plus de 1500 pieds, continué par un viaduc au moins aussi long. En remontant ce cours d'eau, vers le milieu

(1) La première comprend les quartiers de Neustadt et de Antonstadt ; la seconde, ceux de Altstadt et de Friederichstadt.

de la cité, près de la superbe église catholique et du palais du Roi, se trouve le vieux pont, dont le maréchal Davoust fit sauter deux piliers, dans la guerre de 1813.

Le désir de connaître la ville n'était pas, comme vous le pensez, la première de nos préoccupations; nous avons hâte d'aller serrer la main à notre ami M. Reichenbach; et, à la sortie de notre hôtel, nos soins les plus empressés ont été de nous mettre en quête de sa demeure. Depuis longtemps il connaît nos sentiments affectueux pour sa personne, et notre admiration pour son zèle et pour ses travaux; aussi nous a-t-il reçus avec un plaisir dont ses yeux exprimaient visiblement la vivacité. Sa correspondance m'avait déjà révélé la douceur et l'aménité de son caractère, et je m'étais fait de sa physionomie une idée si approximative, que je n'ai pas été surpris de retrouver sur sa figure l'expression de bienveillance, de bonté et de toutes les qualités aimables dont je le supposais doué. L'Europe savante a entendu répéter son nom par les mille voix de la Renommée. La Botanique lui doit des ouvrages iconographiques très-recherchés, dont il laisse aujourd'hui la continuation à son fils, célèbre professeur à l'université de Leipzig. Toutes les branches de la zoologie lui sont familières; les insectes et les oiseaux ont été l'objet de ses travaux; il va faire paraître prochainement, avec figures, une Monographie des Singes, et Dieu seul sait combien son cerveau fécond renferme encore de publications en germe.

Cette visite à M. Reichenbach avait uniquement pour but de lui annoncer notre arrivée. Nous nous promettions bien de lui donner un peu plus tard de longues heures, s'il voulait bien les perdre avec nous. Mais pour être plus complètement à lui, nous avons auparavant à pousser une pointe jusqu'à Bautzen, où le plaisir, la science et l'amitié nous attendaient aussi, sous le toit hospitalier de M. de Kiesenwetter.

Bautzen est à douze ou quinze lieues de Dresde, dans la direction de l'est, en tirant un peu sur le nord. Une fausse indi-

cation des heures de départ des chemins de fer nous a fait perdre un temps précieux ; il était trois heures quand nous arrivions à notre but. La contrée, sans être bien accidentée, n'offre pas l'uniforme monotonie de celle des environs de Berlin. Deux petites villes, placées sur ce trajet, méritent à peine une mention : Radeberg, près de laquelle se trouvent les eaux ferrugineuses d'Augustusbrunnen, et Bischofswerda, souvent en partie reconstruite, par suite des désastres et des ruines auxquels sa situation l'a exposée, durant les longues guerres dont ces contrées ont été le théâtre.

Les souvenirs de notre premier empire, et du passage de nos glorieuses armées, sont loin d'être effacés dans ce pays. Quand nous approchions de Bautzen, un vieillard assis près de nous, se prit à nous parler de nos luttes de géants, durant la campagne de 1813, et des combats soutenus dans ces lieux par nos soldats, contre les Russes et les Prussiens réunis. Sa mémoire, vivement impressionnée par ces événements, dont il avait été le témoin dans sa première jeunesse, paraissait avoir conservé dans toute sa fraîcheur les détails de ces tableaux. Du doigt, il nous indiquait les positions des corps ennemis, les principaux mouvements opérés dans leurs manœuvres ; il nous racontait leurs défaites après les rudes journées de Bautzen et de Wurschen, défaite qui se serait changée en une déroute, si l'un de nos généraux, en prenant un clocher pour un autre, ne se fût trompé sur le point vers lequel il devait se diriger, et n'eût perdu quatre heures en marches inutiles. Il nous montrait la direction prise par les ennemis dans leur retraite, et nous donnait quelques détails sur le combat de Reichenbach, à la fin duquel un boulet égaré, vint si malheureusement atteindre le maréchal Duroc, et le faire périr après douze heures de souffrances. Napoléon, malgré les embarras du moment, fit compter de suite vingt mille francs, à l'habitant de la maison dans laquelle son ami avait reçu des soins et rendu son dernier soupir.

Quand le vieillard achevait ces mots, nous touchions à notre but ; il avait à se rendre à Kabschutz, village rapproché de notre point d'arrêt. En lui adressant nos adieux et nos remerciements, nous regrettions presque d'être si vite arrivés.

La ville de Bautzen est à une assez faible distance de la station. Sur le chemin, se montre un édifice élégant et remarquable ; nous le prenions pour l'habitation seigneuriale de l'un des crépus de la cité. Mais au moment où nous passions près du bâtiment, des sons mélodieux sont venus tout-à-coup résonner à nos oreilles ; des doigts exercés faisaient redire à une orgue harmonieuse des chants religieux. Il n'en a pas fallu davantage pour nous révéler la destination de ce beau monument : nous étions près du séminaire de l'endroit. Quelques minutes après, nous frappions à la porte de notre ami. M. de Kiesenwetter occupe à Bautzen une place correspondante à celle de nos sous-préfets ; mais ses fonctions lui laissent par bonheur des loisirs suffisants pour ses études favorites, et pour la publication des travaux qui ont répandu dans le monde entomologique la gloire de son nom.

Nous étions assurés à l'avance de l'accueil cordial qui nous était réservé. Mais comment pouvoir jusqu'à la nuit satisfaire notre curiosité scientifique, et trouver quelques moments pour les épanchements de l'amitié. En vain, avons-nous de suite utilisé les instants ; il aurait fallu le miracle d'un autre Josué, pour nous laisser le nombre d'heures diurnes dont nous aurions voulu disposer. Les instances les plus pressantes et les plus gracieuses nous ont été faites pour nous retenir ; mais un motif particulier nous forçait à rentrer à Dresde, où le convoi de nuit nous a ramenés. Il a fallu néanmoins promettre de retourner après demain à Bautzen : la science et nos sympathies personnelles nous ont fait souscrire avec plaisir à ces conditions ; il est des personnes (vous me le faites toujours éprouver) qu'on ne voit jamais assez souvent, ni assez longtemps.

XII.

Dresde, 12 septembre 1861.

Je vous disais hier qu'un motif particulier nous avait portés à revenir le soir même à Dresde, malgré les instances faites à Bautzen pour nous retenir; je vous laissais ainsi sous la préoccupation d'une sorte d'énigme : je vais vous en dire le mot.

Notre ami M. Reichenbach, qui semble vouloir épuiser tous les moyens de nous être agréable, avait imaginé de nous ménager pour aujourd'hui une faveur et conséquemment un plaisir. Il avait sollicité pour nous, auprès de M. l'intendant de la maison du Roi, une audience de Sa Majesté. Le prince, durant la belle saison, réside habituellement dans un château, à quelques lieues de la ville; mais il vient tous les jeudis à Dresde. L'occasion de le voir de près, sans trop de difficulté, pouvait donc nous être offerte, et notre ami avait eu la bonne inspiration de la saisir; et dès le matin, il nous apprenait, par un billet envoyé à notre hôtel, l'accueil favorable fait à sa demande. L'audience devait avoir lieu à dix heures et demie. M. Reichenbach est venu lui-même nous chercher et nous conduire au château. Déjà quelques personnes se trouvaient dans le salon d'attente. En y entrant, je songeais instinctivement aux assujettissements

et aux ennuis inséparables des grandeurs, et je me rappelais ces vers de *Metastase* :

Del Ciel felice dono
Sembra il regno a chi sta lungi dal trono ;
Ma sembra il trono stesso
Dono infelice a chi gli sta d'appresso (1).

et je me disais avec *Lucrèce* :

Ut satius multo quam sit parere quietum,
Quam regere imperio res velle, et regna tenere (2).

L'office d'introducteur était rempli par M. le baron O, Byrn, dont nous ne saurions trop louer l'amabilité. Il a eu le secret de nous faire passer avec agrément les moments consacrés à l'attente. Nous avons presque regretté de voir notre tour arriver si tôt.

Le prince nous a accueillis avec une bonté qui paraît lui être habituelle. Il a bien voulu nous entretenir en français. Il le parle avec une pureté de langage et de prononciation, et avec un choix d'expressions propre à le faire croire originaire de notre patrie.

Le Roi Jean a la taille avantageuse, le port noble, la physionomie pleine d'intelligence. Sous la majesté du monarque, on sent battre le cœur du père. Sa figure laissait percer une teinte de mélancolie ou de tristesse, qu'il cherchait à dissimuler. Nous en avons appris tout à l'heure la cause ; elle fait honneur à son

(1) La royauté semble un heureux don du Ciel à celui qui est loin du trône; mais le trône lui-même paraît un présent malheureux à celui qui y est assis.

(2) Il est beaucoup plus sûr de vivre dépendant, mais tranquille, que d'exercer un grand pouvoir, ou même de tenir les rênes d'un état.

cœur. On venait de conduire à sa dernière demeure un de ses amis, le général de Falkenstein, victime d'un accident affreux.

Ce militaire arrivait à Dresde, la semaine dernière, à la tête de sa colonne. Le cheval dont il se servait ce jour là était ombrageux et difficile. Quelques-uns de ses officiers l'avaient engagé à changer de monture; mais il n'avait pas cru devoir suivre ces avis. En entrant dans la ville, son coursier effrayé s'est cabré; le cavalier a été désarçonné et violemment jeté à terre. Dans cette chute déplorable, la tête a reçu le choc principal, et le malheureux est mort trois jours après dans des souffrances atroces.

L'esprit supérieur du Roi se révèle sans peine à l'élévation de ses pensées, la rectitude de son jugement, la profondeur de ses vues. La voix publique lui donne ici le titre de savant; il passe surtout pour un des plus habiles jurisconsultes de l'Allemagne.

Au reste, l'intelligence, le savoir et la bonté semblent héréditaires dans cette noble famille. Feu le Roi Frédéric-Auguste, son frère et son prédécesseur, de si douce mémoire, était un botaniste passionné. Souvent il aimait, loin du cérémonial de la cour, et suivi seulement d'un serviteur discret et fidèle, à aller dans les champs chercher les trésors plus ou moins rares dont Flore se plaît à les enrichir. Dans une de ces excursions, entreprise dans les montagnes de la Bohême, le hasard lui fit faire la rencontre de trois jeunes gens, attirés sur les mêmes lieux par des désirs semblables. Les personnes des deux groupes se furent bientôt entendues pour explorer ensemble la localité, et, pendant trois jours, ces divers botanistes vécurent dans cette intimité presque familière que donnent des goûts sympathiques et la confraternité de la science. Caché sous l'incognito le plus complet, et désigné seulement sous le nom de M. le comte, par son serviteur, le Roi avait été d'une amabilité charmante. Sur le point de se séparer : Monsieur, lui dirent les jeunes gens, soyez assez

bon pour nous donner votre carte, afin de nous laisser un souvenir des moments si agréables passés avec vous. — De carte, répondit le Prince, je n'en ai point; je suis comme vous un naturaliste; mais, si vous le voulez, je suis, par dessus le marché, roi de Saxe.

Le Roi Jean semble prendre pour règle cette maxime si bien suivie par son auguste frère :

En faisant des heureux, un roi l'est à son tour,

VOLTAIRE.

Avant de nous recevoir, Sa Majesté était instruite de nos goûts et de nos occupations favorites. La conversation a donc roulé principalement sur quelques points des sciences; et le Roi en a parlé, même dans les détails, avec une connaissance bien propre à nous montrer combien son esprit est familiarisé avec ces divers sujets.

Nous nous sommes retirés enchantés et émerveillés. En quittant le prince, nous avons été admis à présenter nos hommages et nos remerciements à M. le baron de Zeschau, ministre de la maison de Sa Majesté. Pendant les moments assez longs passés avec ce haut fonctionnaire, sa bienveillance pour nous a été égale au dévouement dont il paraît animé pour son souverain. On pourrait facilement lui appliquer ce vers de Corneille :

Un sage conseiller est le bonheur des rois.

Cette visite au château laissera dans notre esprit de délicieux souvenirs. Elle sera un des épisodes les plus mémorables de notre voyage. Identifié, comme vous l'êtes, avec tout ce qui me touche, mes plaisirs sont aussi les vôtres, et les miens, dans cette circonstance ont été si complets, que je me hâte de vous les raconter pour vous en faire partager la jouissance.

XIII,

Dresde, 12 septembre 1861.

Après vous avoir fait connaître l'emploi de notre temps durant cette matinée, nous nous sommes rendus au Muséum d'histoire naturelle. M. Reichenbach s'y trouvait déjà. Il semble incarné à cet établissement; il y passe presque toute sa vie; il lui consacre son existence. Il a fallu son zèle, son intelligence et sa ténacité pour le faire ce qu'il est.

Il y a une quinzaine d'années, le Muséum de Dresde était cité parmi les plus beaux de l'Europe. Mais lorsque vint cette époque où tous les esprits semblaient tournés aux révolutions, la capitale de la Saxe voulut avoir ses jours d'agitation (1). Dans ces moments de désordre, souvent poussé par un génie infernal, l'homme commet des actes auxquels ne se livrerait pas la brute, et fait le mal pour le plaisir de le faire. Dans ces heures fatales, excitée par des meneurs, heureusement étrangers au pays, pour l'honneur de celui-ci, la populace en délire mit le feu au Muséum, et détruisit par les flammes d'inappréciables richesses. Il

(1) En mai 1849.

y avait de quoi désespérer et décourager pour toujours le conservateur. Il perdait ainsi non seulement d'irréparables trésors, en grande partie dus à ses soins, et bien capables de faire sa joie et son orgueil, mais encore les matériaux de travaux projetés ou en voie d'exécution.

M. Reichenbach, en homme de cœur, a lutté contre la mauvaise fortune. Il s'est mis à solliciter, à quêter, et l'a fait de si bonne grâce, que de toutes parts on lui est venu en aide. Feu le Roi Frédéric-Auguste a relevé les bâtiments en ruines et fourni les premiers fonds nécessaires à l'établissement. La reine Marie, veuve du monarque, l'a enrichi de la bibliothèque et de l'herbier qu'il possède : le Roi régnant l'a comblé de ses dons ; M. le baron de Zeschau, chef des musées, a usé de son influence pour contribuer à sa restauration, et grâce à l'homme actif et intelligent placé à sa tête, on a pu le voir, comme le phénix, renaître de sa cendre.

Je n'essaierai pas de vous donner une idée des objets plus ou moins rares rassemblés et disposés avec tant d'ordre dans ce musée aujourd'hui admirable. Les animaux de toutes les classes y ont de nombreux représentants. Dans la foule des Singes, nous avons remarqué la Guenon à long nez de Buffon (*Nasalis larvatus* GEOFFROY) et le *Coloba guereza* de Rüppel. Parmi les oiseaux, plus de deux cents espèces de la brillante famille des Colibris, dont quelques-uns ont été donnés par M. Jules Bourcier, de Paris.

Dans aucun établissement de l'Europe, il n'existe peut-être une suite aussi remarquable de nids de la gent emplumée. L'œil est émerveillé de l'instinct si diversifié déployé par ces créatures, pour préparer le berceau de leur famille ; et il faudrait de longs moments pour étudier ces formes si variées et se rendre compte de l'art déployé par chaque espèce.

La partie entomologique a arrêté le plus longtemps nos regards. Feu le docteur Maerckel, l'un des naturalistes les plus

renommés de la Saxe, avait laissé une riche collection de Coléoptères de ce pays. Le Roi, dans sa sagesse éclairée, n'a pas voulu que ce cabinet, formé avec tant de peines, et qui avait un intérêt particulier pour son royaume, passât dans des contrées étrangères, et il en a fait l'acquisition, pour en doter le Muséum.

Dans l'examen des diverses parties de cet établissement, les heures avaient coulé, comme elles passent toujours quand l'esprit est charmé et préoccupé en même temps. La nuit s'avancait; sous la conduite de M. Reichenbach, nous avons alors cherché et réussi à dénicher M. Victor de Motschulsky, à peine installé à Dresde où il vient se fixer; nous devons le revoir demain au soir.

En regagnant la demeure de M. Reichenbach, nous avons visité la partie de la ville située sur la rive gauche de l'Elbe, jeté un coup-d'œil sur les monuments, entre autres sur sa belle église catholique, dont le toit est recouvert en cuivre, et nous nous sommes arrêtés quelques instants sur la terrasse, d'où la vue embrasse les deux rives du fleuve.

Ce soir la Société Isis, ayant pour président notre savant ami le conservateur du Muséum, et pour secrétaire général M. le docteur Dreschler, tenait une séance consacrée à la section de zoologie. On nous a fait l'honneur de nous y admettre. M. Herrich-Schæffer, le laborieux naturaliste et iconographe de Ratisbonne, y a été introduit; il était de passage dans la ville, en se rendant à Berlin. La réunion comptait au moins vingt-cinq personnes. Les moments y ont été bien remplis. M. Voigtlander, professeur à l'école vétérinaire, a lu un travail assez étendu sur les tænias. M. Schaufuss, marchand naturaliste, a étalé sous nos yeux des œufs de diverses grandes espèces de rapaces diurnes, en nous montrant empaillés les oiseaux auxquels ils se rapportent; il nous a exhibé divers Coléoptères provenant de l'Espagne, entre autres une Coccinellide nouvelle. M. Nawrad, banquier, nous

a entretenus d'une espèce de Casside ⁽¹⁾, trouvée dans les environs où elle paraît rare. M. Reibisch, instituteur privé et malacoptérologiste, a fait part de ses dissections microscopiques; il a fait connaître le moyen de préparer les araignées, communication sur laquelle M. Forwerk, secrétaire de la section de zoologie, a fait de judicieuses observations. Vous serez bien étonné si je vous apprends que je me suis hasardé à y prendre la parole dans la langue du pays.

Après la séance, le souper le plus recherché et le plus exquis nous attendait chez M. Reichenbach. A ce repas figuraient MM. Herrich-Schæffer, Dreschler, Reichenbach fils, le célèbre professeur à l'université de Leipzig, et, pour charmer notre réunion, M^{me} Reichenbach et sa fille, jeune personne complétant à peine son quatrième lustre, et joignant, aux avantages extérieurs les plus gracieux, une érudition peu commune; elle s'exprime avec facilité dans les principales langues de l'Europe.

On a parlé, à ce souper, de plusieurs de nos savants lyonnais; M. Herrich-Schæffer nous a entretenus de M. Millière, dont les travaux lépidoptérologiques et les iconographies parfaites sont ici très-appréciés. M. Reichenbach fils s'intéressait naturellement à M. Alexis Jordan, dont les observations consciencieuses excitent l'admiration, même des savants opposés à sa manière de voir relativement au nombre des espèces. Notre littérature n'est pas restée étrangère à la conversation, et l'on nous a parlé avec un intérêt tout particulier de l'auteur de *Lucrèce*, M. Ponsard, notre poète presque Lyonnais, qui semble avoir reproduit la noblesse de son caractère dans sa pièce *l'Honneur et l'Argent*. On ne peut exprimer en si beaux vers les sentiments qui ont contribué au succès de l'ouvrage, sans les avoir dans le cœur.

(1) *Cassida dentata*.

Jamais heures plus agréables n'ont volé avec plus de rapidité. Elles laisseront dans notre esprit des traces délicieuses. L'amitié y a trouvé l'occasion de resserrer des nœuds déjà établis par nos relations. L'airain nocturne allait annoncer le milieu de la nuit quand nous avons fait nos adieux à nos amis.

Demain nous retournons chez M. de Kiesenwetter, où de nouvelles jouissances nous attendent; nous allons ici de plaisirs en plaisirs.



XIV.

Dresde, 13 septembre 1861.

Ce matin, en consultant mon calendrier pour me rappeler le quantième du mois, je lisais *treize* septembre, *vendredi*. Vous n'ignorez pas l'influence fâcheuse attachée par certaines personnes à ce chiffre et à ce jour. Combien de gens ne prendraient pas place à une table où les convives seraient au nombre fatal de treize ! Combien d'autres n'entreprendraient pas une affaire sérieuse un vendredi ⁽¹⁾ ! Il me semble encore entendre M. Crédule ⁽²⁾ s'écrier :

Dans l'almanach le premier qui fit mettre
Ce vilain jour, fut un franc étourdi ;
Je voudrais, si j'en étais maître,
Qu'on supprimât le vendredi.
Tous les guignons qu'à sa suite il amène
Disparaîtraient grâce à mes soins ;
Serait-ce un mal quand la semaine
Aurait un jour de moins ?

(1) Louis XIII prétendait au contraire réussir dans tous ses desseins, quand il les mettait à exécution un vendredi.

(2) M. CRÉDULE ou *Il faut se méfier du vendredi*, comédie par Martainville Paris, 1812, in-8.

Vous connaissez l'importance attachée par les anciens aux jours réputés malheureux (1). Un fataliste serait assurément resté dans sa chambre, ou du moins n'aurait pas osé se mettre en route; mais nous étions bien sûrs, à l'avance, de passer une journée de bonheur, et de pouvoir bientôt, suivant les expressions des poètes Latins, la marquer d'un caillou blanc (2). Aussi, avons-nous mis à profit le départ du premier train, et nous nous sommes trouvés rendus de bonne heure à Bautzen.

M. de Kiesenwetter est non-seulement, comme vous le savez, un entomologiste de premier ordre; il joint à la science et à l'esprit d'observation, toutes les qualités capables d'en faire l'un des chasseurs les plus habiles, des dénicheurs les plus expérimentés. En piétinant sur les bords sablonneux des mares, des lacs ou des rivières, il en a fait sortir une foule d'Hétérocères, dont l'existence était restée jusqu'alors inconnue. Il s'est mis un jour à la recherche de ces Coléoptères délicats, aux élytres flexibles et un peu raccourcies, connus sous le nom de Malthines, et il nous a émerveillés, en nous montrant combien la Nature s'était plu à en multiplier les espèces.

Doué d'une vue à laquelle rien ne saurait échapper; capable

(1) Quelques esprits supérieurs ont seuls eu le courage de braver l'opinion publique, en s'élevant au-dessus des idées superstitieuses de cette époque. Ainsi, Jules César s'obstina à faire passer ses troupes en Afrique, en dépit des Augures. Ainsi, Lucullus, que l'on cherchait à détourner de combattre contre Tigrane, dans l'un des anniversaires de la défaite de Cépion par les Cimbres, répondit : Je rendrai ce jour de bon augure pour les Romains.

(2) On marquait d'un caillou blanc les jours heureux, et d'un caillou noir les jours néfastes ou malheureux.

Dies albo notanda lapillo.

HORACE.

Hanc lucem lactea gemma notet.

MARTIAL.

d'escalader, avec la légèreté du chamois, les montagnes les plus difficiles; parfaitement au courant des lieux fréquentés de préférence par les insectes, et des moyens ou des ruses à employer pour les chercher avec le plus de fruit, il a, je ne dirai pas glané, mais moissonné, dans les champs déjà explorés par beaucoup d'autres. Ainsi, en 1850, il voulut voir la France; en quittant Lyon, il se dirigea vers notre midi; il parcourut les environs de Montpellier, de Cette et de Perpignan; fouilla une partie de nos vallées pyrénéennes; promena son filet sur les plantes de leurs riches prairies; s'aventura dans leurs forêts silencieuses; suivit les bords des torrents et des lacs; s'éleva sur les flancs des pics les plus renommés de cette chaîne, et en rapporta une foule de richesses inédites.

Depuis cette époque, il a pris l'idée de visiter le pays des Hellènes, dont notre commission scientifique de Morée a essayé de nous faire connaître la Faune, et grâce à ses recherches, le catalogue des insectes de cette contrée s'est trouvé merveilleusement augmenté.

Cette année, il a dirigé ses pas vers la partie des Alpes où s'élève le Mont-Rose, ce rival du Mont-Blanc, et il en a rapporté bon nombre de Coléoptères inconnus encore dans le domaine de la science.

Vous comprendrez, sans avoir besoin de vous le dire, combien nous avons éprouvé de jouissances à entendre causer notre ami, à examiner en détail une partie de ses cartons, à discuter avec lui sur certains points litigieux.

L'heure du repas nous a réunis à sa famille. Nous avons pu y faire une plus ample connaissance avec M^{me} de Kiesenwetter et avec sa sœur aînée. Toutes les deux parlent notre langue comme celle de leur pays; toutes les deux semblent Françaises par l'esprit, les grâces et les manières. Avec ces dames, la science, bien entendu, s'est trouvée bannie de la conversation; mais celle-ci a retrouvé en agréments ce qu'elle perdait en utilité.

Jamais notre proverbe : *On ne vieillit pas à table*, n'a pu trouver une plus juste application. Le temps semble dormir sous les enchantements du plaisir, et il a fallu le témoignage de la pendule pour nous convaincre de la rapidité avec laquelle il avait volé.

Au moment où l'on servait le café, nous est arrivé M. le docteur Reinhard, à qui des malades avaient fort mal à propos empêché d'être l'un de nos convives. Ce savant médecin, malgré l'esclavage auquel le condamnent ses talents et sa réputation, sait trouver encore le moyen de donner à l'entomologie des moments bien utilisés. Ses recherches ont particulièrement les Hyménoptères pour objet, et surtout ceux dont l'exiguïté rend l'étude plus difficile; et les Annales de la Société entomologique de Berlin se sont déjà plus d'une fois enrichies de ses travaux.

Après d'assez longs instants consacrés à de douces causeries, la science jalouse a voulu avoir encore son tour, et M. de Kiesenwetter m'a fourni l'occasion de laisser un souvenir de notre passage à Bautzen, en me permettant de décrire et de dédier à madame Clara, son épouse, une espèce de Longicorne encore inédite dans ses cartons (¹).

Les heures les plus agréables ont malheureusement une fin. L'approche de la nuit est venue nous forcer au départ; mais le bonheur goûté durant la journée était bien fait pour adoucir nos regrets.

A neuf heures du soir nous étions rendus à Dresde, et nous arrivions chez M. le colonel de Motschulsky, où le thé nous attendait.

Cet entomologiste a, depuis peu de temps, quitté la capitale de la Russie, pour raison de santé, et a transporté, dans cette ville, ses pénates et ses collections.

(¹) *Exocentrus Clara*.

J'ai eu l'occasion de vous entretenir de lui, en 1850, quand il voulut bien passer avec nous quelques jours à Lyon. D'un caractère agréable, et sachant s'exprimer dans les principales langues de l'Europe, on peut le citer comme un des voyageurs les plus infatigables. Il a mis le pied sur les quatre parties du monde. Tous les royaumes de l'Europe ont, je crois, reçu sa visite ; le Nil l'a vu sur ses rivages ; il a exploré une partie des provinces des vastes Etats-Unis ; il a traversé l'Asie depuis les limites de l'Europe jusqu'à celles de la Chine, et guerroyé dans les steppes des Kirghises et dans les montagnes du Caucase. Voyageur ou militaire, il a partout collecté des insectes avec une égale ardeur. Ni les embarras, ni les obstacles trouvés sur sa route, ni les dangers de tomber entre les mains ou sous les coups des ennemis, n'ont pu ralentir son zèle. Comme feu le comte Dejean, il serait descendu de cheval dans une charge de cavalerie, pour ramasser un Carabe courant sur le sol, s'il lui avait paru digne de la prise. Ses yeux de lynx lui permettent, sans le secours de la loupe, de distinguer entre elles les espèces des Coléoptères les plus exigus, et nul n'a peut-être une mémoire plus fraîche et plus tenace, pour se rappeler leurs différences spécifiques et les lieux où on les trouve. Comment se fait-il qu'avec des qualités si remarquables, il se soit souvent exposé au reproche de produire des ouvrages trop superficiels, et de vouloir, dans ses écrits,

Aux Saumaises futurs préparer des tortures ?

En voici probablement la raison. Surchargé de richesses inédites, et effrayé du temps nécessaire pour les faire connaître par des travaux sérieux, il a voulu en ébaucher les descriptions, pour enregistrer provisoirement ses découvertes, en attendant des loisirs favorables pour produire des œuvres plus dignes de lui. Malheureusement la science rejette les énigmes des Sphinx ; et

les livres dont les feuilles sont trop légères, se voient emportés par le vent de l'oubli, sans pouvoir arriver au Temple de l'Immortalité. Un de nos poètes a exprimé cette vérité avec bonheur dans le vers suivant :

Le Temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui.

M. de Motschulsky a du reste commencé à comprendre les conseils de ses véritables amis, et, rendu aujourd'hui au repos, il nous donnera sans doute bientôt des volumes en harmonie avec son savoir et ses talents.

Nous nous sommes beaucoup entretenus avec cet entomologiste de notre pauvre ami feu Ménétriés, conservateur du Muséum zoologique de l'académie des sciences de Saint-Petersbourg. Né Français, il avait été attiré en Russie, après une exploration faite au Brésil; et, en 1829, il fut choisi pour faire partie d'une expédition scientifique dans les montagnes du Caucase et dans les environs de la mer Caspienne (1). La position qui lui fut faite le fixa dans la capitale des czars. Ses pensées cependant se tournaient souvent vers la France; et lorsque notre ami feu Saucerotte (2), naturaliste né à Lunéville et médecin dentiste de l'empereur Nicolas, quitta, il y a dix ou douze ans, la ville de Pierre-le-Grand, pour revenir dans son pays natal, Ménétriés soupira de ne le pouvoir suivre.

M. de Motschulsky nous a donné des détails douloureux sur les causes de la fin prématurée de ce savant. Veuf depuis quelques années, il avait trouvé dans le dévouement de la sœur de

(1) Il a donné la liste des animaux trouvés dans cette expédition, dans son ouvrage intitulé : *Catalogue raisonné des objets de zoologie recueillis dans un voyage au Caucase et jusqu'aux frontières actuelles de la Perse*. Saint-Petersbourg, 1832, in-4.

(2) M. Saucerotte était l'oncle de M. Dejardins, architecte en chef de la ville de Lyon et membre de l'académie des sciences du même lieu.

son épouse un adoucissement à sa perte cruelle. Elle s'était chargée du soin matériel de sa maison, et de celui plus important de tenir lieu de mère à ses enfants. Par malheur, cette femme pleine de qualités avait trouvé, dans un hymen convenable, une position dont son cœur avait été séduit. Ménétriés a senti alors le triste isolement dans lequel le laissait l'absence de cet ange de consolation ; un profond chagrin s'est emparé de son âme ; il a traîné quelque temps une vie languissante ; puis une fluxion de poitrine a mis fin à ses peines et à ses jours, le 23 avril dernier.

Onze heures allaient sonner quand nous avons senti la convenance de nous retirer ; mais dans ma chambre je puis veiller à volonté sans être indiscret , et vous savez combien j'aime m'oublier avec vous.

XV.

Leipzig. 45 septembre 1861.

- La fin de l'année nous trouverait encore, je crois, en Allemagne, si nous ne savions résister aux instances faites pour nous porter à prolonger notre séjour dans cette contrée.

Hier matin, après une visite inutile à M. Schaufuss, l'un des membres de la Société Isis, nous nous sommes rendus au Musée d'histoire naturelle. Nous étions sûrs d'y trouver M. Reichenbach, comme identifié avec cet établissement. Avec lui, nous avons passé encore des heures trop rapidement écoulées, à visiter ce fruit de ses œuvres ; ce témoignage vivant de son savoir, de son zèle et de son dévouement ; cet assemblage merveilleux de tant d'objets curieux, bien fait pour assurer à sa mémoire l'éternelle reconnaissance des habitants de Dresde.

Mais tous les plaisirs ont un terme. Il fallait songer à notre départ. Dans la pensée de nous retenir, M. Reichenbach, en véritable esprit tentateur, nous a alors montré du doigt les montagnes de la Suisse Saxonne, en nous parlant de leurs beautés pittoresques, avec ce charme particulier qu'il sait prêter à ses discours ; il s'est efforcé de nous convaincre, avec la logique la plus insinuante et la plus persuasive, de la nécessité pour nous, de ne pas quitter définitivement Dresde, sans avoir visité

ce pays accidenté. Il a fallu une force de caractère, dont je ne me serais pas cru capable, pour m'empêcher de me laisser aller à la séduction.

Avec notre savant ami, nous avons un peu parcouru la ville ; visité une partie des cadres entomologiques de M. Kirsch, adonné principalement à l'étude des Coléoptères de la localité ; fait nos adieux à M. de Motschulsky, et enfin, après avoir adressé à M. Reichenbach, pour lui et pour sa famille, l'expression de tous nos sentiments de gratitude et d'affection, nous nous sommes mis en route pour Leipzig, où nous sommes arrivés à cinq heures et demie du soir.

Ici, réside, comme vous le savez, M. Eugène Félix, avec lequel nous avons depuis longtemps les relations les plus agréables. Vous l'avez vu à Lyon, où l'attirent chaque année les affaires de sa maison de commerce, et vous avez même, je crois, parcouru avec lui les prairies et les bois de la Grande-Chartreuse. C'est une de ces excellentes natures, un de ces cœurs droits, pour lesquels on se sent, à première vue, des sentiments sympathiques ; et il est impossible de ne pas l'aimer, quand on le connaît davantage. Notre premier soin a été de le chercher ; mais nous nous sommes croisés avec lui dans nos allées et venues, et il a fallu renvoyer à aujourd'hui le plaisir de lui serrer la main.

Ce matin à neuf heures nous étions chez lui, et depuis ce moment nous ne nous sommes pas quittés. La maison commerciale, dont il est l'un des chefs, occupe ici le premier rang dans son genre ; mais elle ne le tient pas dans un esclavage assez complet pour lui empêcher de donner à notre science favorite des moments bien employés. Son cabinet entomologique est en parfait état, et mérite d'être vu. Nous avons passé plusieurs heures à l'examiner. J'y ai trouvé, parmi les Coccinelles, des richesses inédites, et il les a bien vite mises à ma disposition, pour me fournir l'occasion d'augmenter le catalogue de ces insectes.

Il existe ici une autre collection entomologique dont nous dé-

sirions vivement avoir connaissance. Elle a été créée par feu le docteur Kunze (1) et léguée, par ce savant, à l'Université, dont il était un des professeurs. Elle renferme les types des Coléoptères décrits par ce naturaliste. M. le docteur Sachse, entomologiste distingué, chargé de sa conservation, se dévoue, chaque dimanche, à passer quelques heures dans la salle où elle est déposée, pour la communiquer aux jeunes gens désireux de la consulter, et de s'assurer, par confrontation, de la rectitude des dénominations données par eux aux produits de leurs chasses dans les alentours.

M. le docteur Sachse a été pour nous d'une complaisance dont nous pourrions nous reprocher d'avoir abusé, s'il ne nous avait encouragés par sa bonté, et retenus par les agréments de son savoir. On ne peut oublier des moments laissant de si bons souvenirs.

Leipzig, située sur l'Elster, est une ville à la fois scientifique et commerçante. Son université, l'une des plus fréquentées de l'Allemagne, compte au moins quatre cent cinquante ans d'existence. Elle possède un Musée zoologique, et une Bibliothèque de cent cinquante mille volumes. Dans nul autre endroit des États germaniques il ne s'imprime un aussi grand nombre d'ouvrages. Les libraires y abondent ; ils y ont une Bourse particulière ; plusieurs possèdent des établissements typographiques grandioses.

Leipzig est, avec Londres et Nichni-Nowogorod, l'une des trois cités du monde où le commerce des pelleteries se fait sur la plus large échelle. Elle possède, comme on sait, trois foires renommées dans toute l'Europe : à la Saint-Michel, au nouvel An, et à Pâques. A l'époque de cette dernière, la plus considérable des trois, et désignée sous le nom de *jubilate*, la population locale a

(1) Ce savant était aussi un botaniste renommé.

au moins doublé. La place Auguste, malgré la vaste étendue de sa surface, ne peut suffire à la foule.

Autour de cette place, s'élèvent divers monuments : vers les nouveaux quartiers, l'Hôtel-des-Postes ; presque en regard, l'Université ; sur la gauche, le Musée de la ville ; un peu plus loin, le Château, et, vis-à-vis de ce dernier, l'Église catholique, construction moderne élégante, dans le style gothique, d'après les plans de M. Heideloff.

Le Musée est dû au dévouement de la Société des Beaux-Arts. Sa fondation date seulement de 1848, et néanmoins il renferme un assez grand nombre de belles choses, pour y attirer des visiteurs nombreux. Nous y avons passé une heure avec plaisir. Des œuvres de nos peintres lyonnais y figurent avec avantage.

Les anciens remparts ont fait place à des promenades. On peut aujourd'hui faire le tour de la ville sous des voûtes de verdure. Près de la porte Grimma, s'élève un monument en l'honneur de Gellert, le Lafontaine de l'Allemagne.

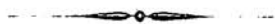
Dans la soirée, M. Félix nous a conduits chez son beau-frère, M. Weigel, avec lequel j'ai eu d'assez nombreuses relations. Ce dernier n'est pas seulement un libraire de premier ordre par l'intelligence et par l'étendue des affaires ; il joint au savoir un esprit artistique remarquable, et il ne craint pas de faire des sacrifices pour satisfaire ses goûts bibliographiques. Il possède en incunables et en monuments des premiers temps de l'imprimerie une collection précieuse. Il s'occupe, dans ce moment, à reproduire les raretés les plus curieuses de cette époque, dans un ouvrage auquel sa renommée doit plus gagner que sa fortune. Il nous a vivement intéressés par les détails dans lesquels il est entré à ce sujet.

En sortant de chez lui, notre ami, M. Félix, a voulu nous reconduire jusque dans notre chambre.

Là, nous avons parlé de vous,

Et de plusieurs amis encore

Ayant aussi nos mêmes goûts,
Et que notre ville s'honore
D'avoir vu naître parmi nous.
Là, dans d'aimables causeries,
Nous avons rappelé tous trois
Nos insecticides exploits,
Quand de la Chartreuse autrefois
Nous fauchions les belles prairies
Et parcourions les vastes bois.
De nos jouissances si pures
Et de diverses aventures
S'est ravivé le souvenir ;
Notre esprit a su rajeunir
Des histoires déjà bien vieilles ;
Nos récits plus ou moins fidèles
Ont charmé ces instants si doux...
Pourquoi le temps a-t-il des ailes,
Quand le plaisir est avec nous ?



XVI.

Nuremberg, 17 septembre 1861.

Quand l'amitié, quand la science,
Par mille soins ingénieux,
S'efforcent avec bienveillance
De nous retenir dans ces lieux,
Le devoir et son exigence
Me rappellent sous d'autres cieux,
Et d'un ton plus impérieux
Nous font cheminer vers la France.

Lorsqu'on n'a pas le temps à sa disposition, on est parfois exposé à éprouver une partie des peines de Tantale. Je vois sur la carte géographique une foule de villes rapprochées d'ici, où mes désirs me porteraient à rayonner, où je serais heureux de visiter des Naturalistes avec lesquels je suis ou désirerais être en relation, et il faut y renoncer. Ainsi, M. Félix voulait, hier matin, nous conduire à Halle, patrie de feu le célèbre professeur Germar, pour nous faire passer quelques heures avec M. Burmeister, dont les travaux et les voyages ont au loin répandu le nom; et nous

avons dû résister à la tentation. Les mêmes motifs nous ont portés à traverser incognito Altenbourg, où nous comptions voir M. Apetz, et à ne point faire d'écart dans d'autres villes. Après une ou deux heures de route, la contrée devient variée, agréable ou accidentée. La voie ferrée passe sur divers viaducs, dont l'un au moins a quatre rangs d'étages superposés, et une hauteur très-considérable. A peine avons-nous eu le temps de remarquer, en courant, Reichenbach et Plauen, villes renommées par leur industrie : la seconde, située sur l'Elster blanche, dans laquelle on pêche des perles.

On arrive ensuite à Hof, limites de la Saxe. En entrant en Bavière, la monnaie change : les thalers font place aux florins. Les Etats Allemands ne sentiront-ils pas bientôt la nécessité d'avoir une monnaie uniforme et décimale?

A cette dernière station, notre bonne chance nous a donné pour compagnie un inspecteur des douanes, M. Henri Vocke, avec lequel nous aurions fait un voyage très-agréable, s'il ne nous avait pas quitté trop tôt.

Un peu plus loin, nous traversons le Mein, formé de la réunion de deux branches : le Mein rouge et le Mein blanc : l'un, naissant à Wundsieden ; l'autre à Greussen.

Enfin, nous arrivions à Erlangen, où nous nous faisons une fête de passer le reste de la journée avec l'un de nos savants correspondants, M. le docteur Rosenhauer, l'auteur de la Faune de l'Andalousie et de divers autres beaux travaux. Mais à cette époque de vacances, il faut s'attendre à de nombreuses déceptions, et nous en avons éprouvé une bien vive, en apprenant l'absence de ce naturaliste.

Erlangen est une petite ville dont les rues sont bien alignées. Elle possède une Université, une Bibliothèque de plus de cent mille volumes, et un Cabinet d'histoire naturelle auquel est attaché M. le professeur Rosenhauer. Nous n'avons cherché à visiter aucun de ces établissements. A peine avons-nous jeté un coup-

d'œil sur le monument grandiose (1) du Canal ouvert par le Roi Louis I^{er}, pour unir le Danube au Mein. Aucun motif ne pouvait plus nous retenir dans le pays; nous avons mis à profit le passage d'un nouveau train, pour aller coucher à Nuremberg.

Le hasard, ou une bonne inspiration, nous a fait entrer dans un compartiment occupé par une famille autrichienne, composée du père, de la mère, et de deux demoiselles arrivant à cette époque de la vie que les poètes ont comparée à celle de l'épanouissement des roses. Nous avons eu bientôt fait connaissance avec ces aimables habitants de Vienne. Ils voyageaient pour leur plaisir, et, comme nous, comptaient s'arrêter à Nuremberg. Tous parlaient très-bien français. La conversation n'a pas tari.

En arrivant près de Furth, à peu de distance de notre lieu de repos, nos regards se sont arrêtés sur un établissement remarquable; il appartient, avons-nous su depuis, à M. Zelter, le fabricant d'outre-mer, dont les produits sont loin cependant d'atteindre la supériorité de ceux de notre ami M. Guimet, l'illustre inventeur de la couleur à laquelle son nom restera attaché.

Après notre arrivée à Nuremberg, nous avons profité de la dernière heure de jour pour visiter la ville; elle est peut-être la cité la plus curieuse de toute l'Allemagne. Elle a conservé sa physiologie du moyen-âge; et grâce, dit-on, à un architecte de goût, M. Heideloff, elle s'efforce, dans ses constructions nouvelles, de maintenir ce cachet original. Le gothique, et souvent le plus pur, y domine généralement. Les peintures murales anciennement en l'honneur ont à peu près disparu; mais bon nombre de maisons

(1) Ce monument, orné de reliefs et de diverses figures allégoriques, porte pour inscription : *Danube et Mein unis pour la navigation; œuvre tentée par Charlemagne, reprise par le Roi Louis I^{er} de Bavière, et achevée en 1816.*

ont conservé leurs tourelles et leurs petits balcons vitrés, d'où l'on peut, sans craindre les injures du temps, travailler à son aise, en jetant sur la rue des regards de curiosité.

Comment vous signaler seulement une partie des singularités les plus curieuses? La citation suivante suffira pour vous faire juger du reste. Près de notre hôtel, s'élève un bâtiment, dont les murs sont montés seulement jusqu'au deuxième étage, et dont le toit en contient six autres! Il fait l'effet d'un homme coiffé d'un chapeau trois fois plus grand que lui.

Il faudrait avoir la passion d'un artiste et le talent d'un architecte, pour vous parler de ses monuments, surtout de ses remarquables églises. Celle de Saint-Laurent, dont la fondation remonte au XIII^e siècle, attire principalement les regards, par ses statues, ses sculptures, et par ses deux tours, hautes chacune de plus de deux cent soixante-et-dix pieds.

Que ne puis-je vous dépeindre, avec son élégante pyramide et ses diverses statuette, l'admirable Fontaine de la place du Marché!

Nuremberg, dans un temps, avait une population double de celle d'aujourd'hui. Elle était la cité la plus commerçante de toute l'Allemagne, avant la découverte de l'Amérique et de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Elle est encore la ville la plus industrielle de la Bavière. De son sein, ou de ses environs, sortent surtout ces mille jouets inventés pour le bonheur des enfants.

Elle est divisée en deux moitiés par la Pegnitz, et entourée de murailles flanquées d'une centaine de tours fortifiées, et d'un fossé de ceinture d'une grande largeur. Dans ce pays de plaines, on a choisi, je crois, le seul point onduleux pour la fonder. Elle est bâtie sur douze collines, dont la plus haute est couronnée par le Château. Ce manoir féodal devint, en 1273, la résidence des Burgraves. Avant cette époque, il avait déjà logé, et depuis il a reçu dans ses murs, bon nombre d'empereurs ou de princes ger-

maniques. Il y a peu d'années, en 1855, il a été offert en cadeau au Roi Maximilien.

Diverses découvertes importantes ont été faites dans cette ville. Les montres y ont été inventées par Pierre Hele ; la clarinette par Denner ; le laiton par Ebner. La Pegnitz y a reçu le premier pont suspendu jeté sur une rivière d'Allemagne. Le célèbre peintre Albert Dürer y a vu le jour. Roesel de Rosenhof, le Réaumur de ce pays, et son gendre Kléemann, y ont publié leurs travaux. Jacob Sturm, le peintre de Coléoptères peut-être le plus fidèle et le plus remarquable, s'y est illustré par ses ouvrages. Ses deux fils, Jean-Henri-Chrétien-Frédéric et Jean-Guillaume, entretiennent avec soin et continuent à augmenter le beau cabinet laissé par leur père.

Le désir de leur rendre visite et de jeter les yeux sur leurs richesses scientifiques, avait été la principale cause de notre arrêt à Nuremberg. Ce matin, nous nous sommes présentés à leur porte, et nous y avons trouvé l'accueil le plus cordial. Il serait trop long de vous dire avec quelle complaisance ils ont offert à notre curiosité tous les moyens de se satisfaire ; avec quel empressement ils m'ont facilité les moyens de prendre des notes intéressantes ; avec quelle générosité même ils ont voulu laisser dans notre boîte de poche des souvenirs de notre passage.

Leur Cabinet n'est pas seulement consacré à l'entomologie ; il fourmille d'autres objets. Il constitue une des curiosités de la cité. Il renferme entre autres une collection d'oiseaux, remarquable par le nombre des individus et par le talent de l'empailleur. Vous auriez, comme nous, été émerveillé à la vue de diverses espèces de Limaces ou autres Mollusques, reproduits en cire avec une perfection dont la nature a le droit d'être jalouse.

Tout entiers à nos sentiments de plaisir et d'admiration, nous avons laissé couler les heures dans un complet oubli, dont le timbre de l'horloge est enfin venu nous tirer.

Nous avons projeté, dans le tracé de notre itinéraire, de

passer par Ratisbonne, pour y voir M. Herrich-Schæffer et ses richesses entomologiques. La rencontre faite, à Dresde, de ce savant se rendant à Berlin, va nous faire gagner Munich par la voie la plus courte. Eloigné de nos foyers déjà depuis longtemps, notre cœur se sent plus vivement attiré vers les lieux d'où nous sommes partis, et la voix du cœur est celle qu'on suit toujours avec le plus de plaisir.



XVII.

Munich, 18 septembre 1861.

Notre bonne étoile nous a fait retrouver hier à la gare de Nuremberg l'aimable famille viennoise avec laquelle nous avons voyagé la veille. Un sentiment de réciproque sympathie nous a portés à entrer dans le même wagon ; c'était un présage heureux du plaisir qui nous attendait. Aussi, le temps n'a-t-il pas marché ; mais il a volé à tire-d'aile, durant le chemin assez long qui nous séparait de Munich. Captivés par l'attrait de la conversation, nous n'avons presque rien vu ni entendu en dehors du compartiment dans lequel nous étions si agréablement emprisonnés. Le passage du Danube, à Donauwerth, a seul fixé un instant nos regards, et l'arrêt d'une demi-heure à la gare d'Augsbourg a été l'occasion d'une séparation momentanée.

Quel dommage de ne pouvoir réaliser notre premier projet, c'est-à-dire de comprendre la capitale de l'Autriche dans le plan de notre itinéraire ! Nous aurions eu une si belle occasion de trouver dans le voyage tous les agréments possibles ! Mais le temps nous aiguillonne et nous presse ; la fin des vacances approche ; il faut savoir faire à ses devoirs le sacrifice de ses plaisirs.

Nous nous félicitons cependant à l'avance d'admirer les nom-

breuses richesses du Muséum d'histoire naturelle et de la Bibliothèque de Vienne. Le premier de ces établissements nous aurait redit le nom de Kollar, dont la bienveillante correspondance nous rappellera toujours la mémoire. Nous y aurions vu, avec un plaisir depuis longtemps excité par le désir, le savant directeur de ce Musée, M. Louis Redtenbacher, dont la Faune d'Autriche a tant contribué aux progrès de l'histoire naturelle dans cette partie de l'Allemagne. Près de ce célèbre entomologiste, nous eussions trouvé toute une pléiade d'hommes livrés aux mêmes goûts et dont les talents et les travaux contribuent à honorer leur pays (1).

Comme fiche de consolation, nous nous sommes longuement entretenus de quelques-uns d'entre eux, particulièrement de M. Jules Lederer, dont nous avons eu à Lyon l'occasion de faire la connaissance personnelle, et surtout de M. le comte Marschall, avec lequel les relations les plus agréables m'ont depuis longtemps uni par des liens de reconnaissance et d'amitié.

L'origine de Munich remonte, dit-on, au milieu du x^e siècle ; mais elle a peu mérité d'occuper l'histoire jusqu'au xii^e. En 1158, Henri-le-Lion l'entoura de murailles, et passe, par là, pour son fondateur. Dans les temps modernes, Charles-Théodore, élu duc de Bavière en 1777, y fit transporter la superbe galerie de tableaux de Dusseldorf. Le roi Maximilien I^{er} la dota de plusieurs édifices et contribua ainsi à son embellissement ; mais elle doit surtout à son fils, le Roi Louis I^{er}, sa magnificence et son éclat. Sous le règne heureux de ce prince doué d'un goût éclairé et exquis, elle est devenue l'Athènes moderne. Des quartiers entiers ont été construits ; des monuments admirables et de styles divers s'y sont élevés comme par enchantement ; les

(1) MM. Egger, Hampe, Haeger, Hornig, Kutschera, Miller, Schiner, Türk, Ulrich, etc.

trésors des arts y ont afflué, et grâce aux nombreux hommes de talent employés à la parer, elle est devenue coquette, pimpante, splendide, et capable de rivaliser, par sa beauté et par ses richesses artistiques et monumentales, avec les principales villes de l'Europe.

Je n'essaierai pas de vous parler de ses palais, de ses églises, de ses musées, de ses théâtres, de ses statues, de ses curiosités de tous genres; nous ne pouvons donner qu'une attention superficielle à toutes ces merveilles. Mais il est impossible de n'être pas frappé d'admiration, à la vue de cette magnifique Ludwigstrasse ou Rue de Louis, qui se prolonge sur une largeur au moins de 120 pieds, depuis le palais du Roi jusqu'à la porte de la Victoire, ornée d'un arc de triomphe en grès blanc, élevé en l'honneur de l'armée bavaroise.

A la suite du Palais est le Jardin de la cour, sorte de place en parallélogramme paraissant un peu plus large que long, entouré du côté de la rue et du côté nord, d'arcades d'un développement total de plus de deux mille pieds, et toutes ornées de fresques admirables et de diverses statues. Puis la rue est bordée de palais et de monuments plus ou moins remarquables. Je me bornerai à vous nommer l'Institut des aveugles, l'Administration des mines et des salines, le Séminaire, l'Université et la Bibliothèque.

Cette dernière, la plus riche de toute l'Allemagne, et presque l'égale de celle de Paris, nous offrait trop d'intérêt pour nous permettre de passer près d'elle sans nous y arrêter. Elle a été construite de 1832 à 1843, d'après les plans de Gaertner. Elle forme un parallélogramme de plus de cinq cents pieds de long sur deux cents de large. Sa hauteur est de plus de quatre-vingts pieds. Au devant du portail, élevé d'un certain nombre de marches au-dessus du sol, se montrent, assises, les statues colossales d'Homère, d'Hippocrate, de Thucydide et d'Aristote. Dans l'intérieur, un escalier grandiose, dont la beauté est relevée de

chaque côté par une colonnade, conduit aux vestibules. A la porte d'entrée de la première pièce, sont placées les statues colossales d'Albert V, fondateur de la Bibliothèque, dans le xvi^e siècle, et du roi Louis 1^{er}, créateur de l'édifice. La distribution de celui-ci est en harmonie avec sa destination, c'est-à-dire avec les facilités de travail nécessaires aux lecteurs, et avec les besoins du service. On a compris que le conservateur ne pouvait pas avoir des connaissances universelles, et sous sa direction se trouvent placés des bibliothécaires, chargés chacun d'une section particulière. Il est inutile de faire ressortir les avantages de cette disposition. Grâce à ces hommes spéciaux, chaque partie de la Bibliothèque se trouve constamment tenue au courant des publications nouvelles dont l'acquisition est reconnue nécessaire, et par conséquent au niveau des progrès des sciences; et les travailleurs ayant des conseils ou des indications à demander, trouvent auprès de ces guides éclairés tous les renseignements dont ils ont besoin.

Nous nous sommes adressés à M. Wiedemann, et nous ne saurions le remercier assez de son obligeance. Nous avons témoigné le désir de voir la salle consacrée à la zoologie, pour examiner un peu en détail les ouvrages entomologiques qui s'y trouvent, et sous la conduite d'un employé, nous avons pu admirer à loisir les richesses bibliographiques dont elle abonde.

Au sortir de cet établissement, nous nous sommes mis à la recherche de M. le baron de Harold, dont nous avions hâte de faire la connaissance personnelle. Une fausse indication nous a conduits à l'ambassade de France, où nous avons été heureux de trouver des compatriotes; on nous y a renseignés sur la résidence du savant entomologiste, dans le bâtiment consacré au Corps des Cadets, sur la place de Charles.

M. de Harold, au moment où nous nous sommes présentés à lui, travaillait, conjointement avec M. le docteur Gemminger, au Catalogue général des Coléoptères dont ces deux savants pré-

parent la publication. Il faut certainement une grande dose de courage pour entreprendre une œuvre pour laquelle tant de recherches, de temps et de connaissances sont nécessaires, et les auteurs de ce travail auront bien mérité de ceux qui s'occupent de cette partie des sciences naturelles. Peut-être, à ce qu'il nous a semblé, dans leur désir de rendre complète justice à tous, poussent-ils parfois trop loin le droit à la priorité, en en gratifiant des auteurs dont les descriptions trop défectueuses ou complètement insuffisantes, doivent être considérées comme nulles.

Ces messieurs ont eu la bonté de nous conduire au Muséum d'histoire naturelle. M. le docteur Gemminger y a fait passer sous nos yeux une longue suite de ses merveilleuses préparations, et j'allais dire de ses chefs-d'œuvre de patience, de goût et de dextérité. Figurez-vous d'élégantes boîtes de carton, vitrées en dessus, et dans chacune desquelles on peut suivre l'histoire d'une ou de deux espèces de Lépidoptères, depuis le commencement de leur vie embryonnaire, jusqu'à leur dernier état. Sur la tige, ou sur le rameau parfaitement reproduit, dont la chenille doit dévorer le feuillage, sont collées les graines fécondes déposées par l'instinct prévoyant de la mère, pour assurer la perpétuité de son espèce. Près de ce paquet d'œufs se montrent les larves écloses, mais grosses comme des fils, et dans une position si naturelle, qu'on croirait les voir agitant leur petite tête pour chercher leur nourriture. Un peu plus loin, elles ont acquis plus de développement; elles ont subi leur première mue. On peut les suivre ainsi, jusqu'au dernier terme de leur grosseur. Les voilà filant déjà le sépulcre dans lequel elles doivent passer les jours de sommeil précurseurs de leur résurrection. Et, pour qu'aucun détail ne vous échappe, à côté du cocon entièrement achevé, se trouve la chrysalide, c'est-à-dire l'insecte à l'état de momie, enveloppé des bandelettes dont il doit un peu plus tard se débarrasser. Enfin, il est libre

de toutes ses entraves , pourvu d'ailes légères et brillantes , paré de tout ce qui peut plaire et charmer , et , d'animal rampant qu'il était , devenu un être aérien , destiné à voltiger de fleurs en fleurs , pour s'y abreuver de leur nectar et de leur ambrosie.

Le savant Naturaliste s'y prend d'une manière très-adroite pour conserver aux chenilles l'apparence de la vie. Son appareil de préparation se compose d'un réchaud garni de charbons ardents, et d'un instrument propre à souffler. Celui-ci est formé d'un globe membraneux , d'une sorte de vessie remplie d'air comprimé , à laquelle est adapté un tube pourvu d'une clef pour y retenir l'air à volonté. Quand la chenille a été vidée , il introduit dans l'extrémité postérieure du canal alimentaire la partie antérieure du tube , qui est assez rétrécie pour y pouvoir pénétrer ; puis , en ouvrant la clef de manière à laisser pénétrer l'air dans le corps vidé et maintenu au-dessus du réchaud , il peut , à l'aide des doigts , donner à l'animal les positions désirables , à mesure qu'il est insufflé et que la peau se dessèche. Il passe ensuite , à l'aide d'un pinceau , un liquide siliceux sur cette enveloppe cutanée , pour la préserver des altérations capables d'être produites par les agents extérieurs.

M. le docteur Gemminger compte envoyer ses admirables préparations à l'exposition prochaine de Londres ; elles y seront sans contredit les plus remarquables représentants de la section entomologique , et il n'est pas besoin d'être sorcier pour lui prédire des succès et des couronnes.

Le Muséum de Munich doit aux soins du même savant diverses collections plus ou moins remarquables. Je me bornerai à vous citer une suite de ces pièces corniformes , dont la tête des diverses espèces de cerfs se trouve parée , depuis les simples dagues , jusqu'aux bois les plus singuliers par leurs formes ou les plus riches en andouilliers ; et une série de préparations ostéologiques , constituant des squelettes de poissons et autres

animaux vertébrés, qui témoignent de l'habileté et de la science de l'anatomiste.

Nous devons consacrer une partie de la journée de demain à continuer notre visite au Muséum.

M. le docteur Kirchbaumer, qui travaillait dans l'une des pièces de l'établissement, nous a montré une espèce nouvelle et très-remarquable de Coléoptère, de la tribu des Longicornes (1), trouvée dans les environs de Munich, et dont il va publier la description.

Nous avons cherché à présenter nos hommages à M. le docteur Siebold, directeur de l'établissement. Malheureusement ce savant se trouvait alors en voyage, et notre carte devra seule lui redire nos désirs et nos regrets.

Dans la soirée, MM. de Harold et Gemminger ont eu l'obligeance de nous promener dans la ville, afin de nous en faire connaître les principaux quartiers ; et, pour nous donner une idée des mœurs locales, de nous conduire dans une de ces brasseries, où les habitants de Munich viennent, en si grand nombre, se délasser des travaux de la journée, et y faire une consommation parfois phénoménale de la boisson produite à l'aide de l'orge germée et du houblon. Celle des fabriques de cette ville passe pour être d'une qualité supérieure à tous les autres produits de ce genre en Europe.

Nous y avons, à l'exemple des autres citadins, laissé couler les heures dans des causeries pleines de charme et d'agrément. Quand nous nous retirions, enchantés de l'emploi de notre journée et du plaisir goûté avec les deux naturalistes obligeants qui étaient devenus pour nous des amis, la lune se trouvait

(1) *Callidium æneipennis*, KIRCHBAUMER. Supra aeneo-viridis ; prothorace granulato, lineis tribus lævigatis ; elytris rugosis, cinereo parce pilosellis ; pedibus nigris, clavâ femorum rubro-luteâ.

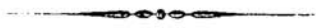
Long. environ un pouce.

directement suspendue au-dessus de la flèche de l'un des clochers de la cité. Je n'ai pu m'empêcher de songer à la ballade originale d'Alfred de Musset :

C'était dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
 la lune
Comme un point sur un *i*.

Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil
 Ton ombre
Ta face et ton profil.

Etc.



XVIII.

Munich, 19 septembre 1861.

La nuit, d'une foule de songes
Avait enchanté mon sommeil,
Et prolongé leurs doux mensonges
Jusqu'au moment de mon réveil,

et nous achevions à peine notre toilette du matin, quand M. le baron de Harold est venu nous visiter. Avec lui, nous sommes retournés au Muséum d'histoire naturelle, et le soir nous y aurait peut-être trouvés encore, si les limites étroites de notre temps ne nous avaient forcés de le quitter d'assez bonne heure.

M. de Harold joint à la distinction des manières une amabilité peu commune. Il a été pour nous d'une obligeance et d'une bonté dont notre reconnaissance gardera un fidèle souvenir. Attaché, en qualité d'officier, au Corps des Cadets, il lui reste encore d'assez longues heures disponibles à utiliser au profit de la science. Outre le Catalogue général des Coléoptères auquel il travaille, il s'occupe en ce moment des insectes connus sous le nom d'Aphodies, et nous aurons bientôt de lui une bonne monographie de ces petits vidangeurs.

En quittant le Muséum, nous nous sommes présentés à la porte de M. Liebig, l'illustre chimiste de cette ville; mais il courait le monde, comme nous.

Nous avons alors passé quelques moments dans l'un des Musées, et fait une dernière visite à la Bibliothèque, dont on ne peut se lasser d'admirer les richesses.

Au sortir de là, nous avons parcouru les délicieuses allées du Jardin de la cour (*Hofgarten*) sur les bords de l'Isar, et du Jardin anglais créé, en 1789, par l'Electeur Charles-Théodore.

En parcourant la Bavière, il est impossible de n'être pas pénétré d'admiration pour le Roi Louis. Sa main a laissé partout des traces de ses bienfaits ou de son goût. Munich surtout lui doit principalement sa splendeur et ses trésors artistiques.

Tandis que d'autres potentats
Demandent au dieu des combats
D'étendre par mainte victoire
Les limites de leurs états,
Et de les couronner de gloire
Au prix du sang de leurs soldats,
Il a mis ses soins délicats
A faire louer sa mémoire.

Depuis qu'il a remis son sceptre entre les mains de son fils, il passe loin de Munich une grande partie de l'année. L'Italie surtout avait naguère le privilège de l'attirer; il aimait à s'y trouver au milieu des chefs-d'œuvre des arts, dont son goût épuré sait si bien apprécier les beautés.

Durant ses divers séjours dans cette capitale, il y vit en simple particulier. Il habite un petit palais à l'italienne, construit d'après ses dessins, et dont il a fait une retraite charmante.

Libre de la foule importune
Des courtisans et des flatteurs,
Toujours avides de faveurs
Ou des présents de la fortune.

EN ALLEMAGNE. — MUNICH.

Entouré de quelques amis,
Heureux du bonheur qu'il leur donne,
Il échappe aux nombreux ennuis
Attachés à toute couronne.



Il a du reste été toujours d'une bonté inépuisable, et quand il était revêtu de la pourpre, il aimait souvent à la cacher sous l'habit du simple bourgeois.

Un de nos amis, dans un voyage d'Allemagne, entrepris il y a quelques années, était arrivé à Munich, et ne voulait pas quitter la ville, sans en connaître les principales curiosités. Au moment où il se présente à l'un des Musées, la porte des salles venait d'être fermée. Dans son désappointement, il fait entendre des paroles de mécontentement sur la brièveté du temps accordé aux étrangers pour visiter les monuments publics. Un monsieur, qui descendait l'escalier, le prie de remonter avec lui, se fait ouvrir la porte des galeries, et pendant près d'une heure lui en fait les honneurs, en montrant une appréciation merveilleuse des tableaux. Je regrette, lui dit enfin cet aimable cicérone, d'être obligé de vous quitter si vite; mais je suis attendu. Notre ami, après l'avoir remercié de son mieux, demande en sortant au concierge le nom du complaisant dont l'obligeance et le savoir l'avaient confondu. — Ce monsieur! lui répond celui-ci; vous ne le connaissez pas? c'est notre bon Roi Louis.

Le prince régnant habite en ce moment son château de Nymphenburg, à une heure de la cité. Nous n'avons pas eu l'occasion d'avoir l'honneur de lui être présenté. La voix publique nous a seulement appris combien son administration est paternelle.

Nous ne pouvions quitter Munich sans visiter le Temple des gloires de la Bavière. Le monument consacré aux hommes de ce pays, qui ont bien mérité de leur patrie, est encore une pensée du Roi Louis. Il est situé sur un petit coteau, à une demi-heure de la ville. Il consiste en une sorte de galerie, ouverte par devant,

et ornée, de ce côté, d'une rangée de colonnes en style dorique. Cette galerie est terminée à chacune de ses extrémités par une aile en saillie, avancée à angle droit. Dans ce panthéon, reposent, sur des consoles, les bustes des principaux personnages du royaume dont la gloire aime à redire les noms. Nous y avons remarqué avec plaisir la figure de François de Paule Schrank, savant jésuite du siècle dernier, auteur bien connu de la Faune de Bavière ⁽¹⁾. Frisch ⁽²⁾ y aurait sans doute aussi trouvé place, s'il n'avait été, dans son automne, se fixer à Berlin, où il a terminé sa vie aventureuse.

Au devant du temple, s'élève la *Bavaria* ⁽³⁾, l'une des statues les plus gigantesques qui soient sorties de la main des hommes, après celle de Néron et le colosse de Rhodes ⁽⁴⁾. Elle est la personnification de la Bavière. Près de ses pieds est un lion, emblème de la force. De son bras droit, qui est élevé, elle tient la couronne d'immortalité destinée à ceindre le front des hommes qui l'ont honorée.

Un escalier intérieur permet de monter depuis la base du piédestal jusque dans la tête de la statue, où peuvent trouver place près de douze personnes. A travers ses pupilles, faisant

(1) Fauna boica, 3 vol. in-8.

(2) Né à Sulzbach, le 19 mars 1666 ; mort à Berlin le 21 mars 1743.

(3) Elle a soixante-cinq pieds de hauteur jusqu'à la couronne, et elle repose sur un piédestal haut de trente pieds. Elle a été exécutée par Stiglmayer et Miller, d'après le modèle de Schwanthaler. Elle est en bronze, provenant en grande partie des canons turcs retirés de la mer, après la bataille de Navarin.

(4) Ce colosse de bronze, œuvre de Charès, avait, dit-on, soixante-et-dix coudées de hauteur. La statue de Néron avait à peu près cent pieds ; celle de saint Charles Borromée, placée sur la colline d'Arona, a soixante-six pieds et quelques pouces ; celle de Notre Dame de France, fondue à l'aide des canons pris à Sébastopol, et inaugurée le 12 septembre 1860, sur le rocher du Puy en Velay, est haute de soixante pieds ; celle de Memnon en a environ soixante, mais elle est d'un seul bloc de grès-brèche, transporté des carrières de la Thébaine.

l'office de fenêtres ouvertes, la vue du visiteur découvre toute la ville et s'étend jusqu'aux Alpes du Tyrol.

Le coteau sur lequel s'élèvent ces monuments domine la plaine de Thérèse (*Theresienwiese*). Des courses de chevaux devaient avoir lieu sous trois jours dans ces prairies immenses; et déjà l'on faisait les préparatifs de ces fêtes.

En revenant à Munich, notre cocher nous a fait passer près du Cimetière, le plus remarquable peut-être de toute l'Allemagne, par son étendue, et surtout par son péristyle, ses arcades, et les statues de saints dont il est orné.

Il nous restait encore à disposer de quelques heures diurnes; nous les avons consacrées à la visite de la Basilique et du Jardin des plantes.

La première, fondée par le Roi Louis ⁽¹⁾, est une véritable merveille. Elle rappelle les églises romanes des ^v^e et ^{vi}^e siècles. Elle est partagée en cinq nefs par quatre rangées de seize colonnes chacune, en marbre gris du Tyrol, et d'un seul bloc de vingt-cinq pieds de hauteur. Des fresques admirables y redisent la vie de saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, et de quelques autres saints de la Bavière; et des médaillons y représentent la suite des Papes, depuis Jules III, jusqu'à Grégoire XVI.

Le Jardin botanique offre des richesses capables de charmer vos regards. Je me bornerai à vous signaler un Palmier ⁽²⁾, âgé de 45 ans et haut de 42 pieds, le plus grand des végétaux de cette famille qui soit connu en Europe. Il a fait sentir la nécessité d'une nouvelle serre, en construction dans ce moment, et pour laquelle les soins les plus minutieux et les plus intelligents ont été pris dans l'intérêt des plantes. Ce palmier géant va bientôt trôner dans ce nouveau local. On lui réserve une place où il lui sera permis de

(1) Elle a été construite de 1835 à 1851, d'après les plans de Ziebland.

(2) *Livistona australis*.

croître encore pendant bon nombre d'années, avant d'atteindre le faite du toit de verre chargé de couronner sa tête.

M. Max Kolb, jardinier en chef, nous a fait avec une aimable complaisance les honneurs de cet établissement; ce botaniste a habité quelque temps Paris et Lyon; il nous a beaucoup parlé de notre célèbre ami M. Alexis Jordan, dont le nom se trouve inscrit dans tous les jardins scientifiques de l'Europe.

Nos dernières heures se sont passées dans la compagnie de MM. de Harold et Gemminger, et besoin n'est de vous dire combien elles ont été agréables.

Demain matin nous comptons quitter Munich; mais avec l'espérance de la revoir un jour. Il est des lieux auxquels on regretterait de dire un dernier adieu, comme il est des personnes dont on voudrait ne jamais se séparer.



XIX.

Zurich, 20 septembre 1861.

Nous voilà décidément sur notre retour. Le plaisir cherchait en vain à nous retenir encore à Munich ; ce matin, dès la première heure du jour, nous nous mettions en route.

Bientôt nous passons à Nymphenbourg ; puis nous traversons successivement la Würm ⁽¹⁾ et l'Ammer ⁽²⁾, et nous arrivons à Augsbourg. Le Lechfeld, ou la plaine dans laquelle est située cette ville, est célèbre par des batailles mémorables, et entre autres par la victoire remportée, en 794, sur les Huns, par notre grand roi Charlemagne.

Augsbourg, où l'on s'arrête quelque temps, est une des cités les plus anciennes de l'Allemagne. Fondée par Auguste, sous le nom d'*Augusta Vindelicorum* ⁽³⁾, elle a acquis un certain lustre par les diètes qui se sont réunies dans ses murs, surtout par celle de 1530, où les princes protestants remirent, le 25 juin, à Charles-

(1) Petite rivière découlant du lac de ce nom.

(2) L'Ammer ou Amper se jette dans l'Isar, un des affluents du Danube.

(3) Elle est situé entre le Lech (*Licus*) et la Wertach (*Virdus*), qui se jette dans celui-ci.

Quint et aux États de l'empire, leur profession de foi, connue sous le nom de confession d'Augsbourg.

A partir de ce point, le chemin traverse des plaines plus ou moins fertiles, parsemées de bois, et dessert diverses petites villes (1), entre autres Kempten (2), le *Campodunum* des Romains, située sur le bord de l'Iller, que traverse la voie ferrée; ville divisée en deux quartiers: l'un, situé sur la montagne: l'autre, en partie caché dans la vallée étroite et tortueuse.

A partir de cette cité, le paysage devient plus accidenté. Le chemin de fer, semblable à un long serpent, se déploie en sinuosités onduleuses à la base des coteaux qui donnent à cette contrée une physionomie plus gracieuse et plus variée; il passe sur un viaduc élevé (3), et cotoie des bas fonds abondants en tourbe. Dans le lointain, les Alpes du Tyrol, du Vorarlberg et du canton d'Appenzell nous montraient leurs cimes neigeuses étincelant sous les rayons du soleil. A mesure que nous avançons, l'inclinaison du terrain nous faisait pressentir l'approche d'un point d'arrêt. Quelque temps après, les reliefs plus faibles du sol nous ont permis, dans leurs parties les plus abaissées, d'entrevoir un coin du *Bodensée* ou lac de Constance; bientôt nous avions devant nous une vaste étendue de cette petite mer intérieure; nous arrivions à Lindau, située à l'une des extrémités du royaume de Bavière, dans une île du lac, ville en partie bâtie sur pilotis et dans une position charmante.

(1) Schwachmünchen, connue par ses manufactures; Kaufbeuren, plus peuplée et plus animée, grâce à ses filatures de coton, ses papeteries et ses forges.

(2) Dans le moyen-âge elle avait déjà une certaine importance. Hildegarde, épouse de Charlemagne, fit don au chapitre de cette ville de tous les biens provenant de l'héritage de sa mère.

(3) Il a environ 350 pieds de long et 75 de hauteur.

La statue colossale de Maximilien II (1), élevée sur les bords du lac, semble revendiquer pour son pays une partie de cette plaine liquide, vers laquelle aboutissent cinq États différents : la Bavière à l'est ; l'Autriche au sud, jusqu'au Rhin ; la Suisse à l'ouest ; le grand duché de Bade au nord ; le Wurtemberg au nord-est.

À Lindau, un bateau à vapeur attend les voyageurs à leur descente des wagons, pour les transporter sur la rive opposée. Nous allons donc faire nos adieux à cette Allemagne si hospitalière et qui nous laissait des souvenirs si agréables. Nous l'avons saluée du regard et du geste, pendant que nous franchissions les limites du port. L'air était tiède, le soleil radieux ; la surface des eaux, à peine ridée par le vent léger qui caressait notre petit navire. Une foule de bâtiments de diverses grandeurs semblaient glisser sur cette nappe cristalline, et donnaient de l'animation au paysage. À mesure que nous nous éloignons de la rive allemande, le lac se déployait dans une longueur dont notre œil ne pouvait apercevoir les bornes. La variété des sites environnants, les beautés du tableau mobile que nous avions devant nous, les douces causeries, ont abrégé pour nous la traversée, et nous ont fait arriver presque sans nous en douter à Romanshorn, dans le canton de Thurgovie. Ce petit port reçoit aussi des bateaux à vapeur partis de Frederichshafen, c'est-à-dire amenant en Suisse les passagers venant du Wurtemberg. Ceux qui n'ont pas l'intention de s'arrêter à Romanshorn, n'ont que le temps nécessaire pour faire enregistrer leurs bagages et monter en wagon.

Les voitures des chemins de fer de cette partie de l'Helvétie, présentent des avantages ou des agréments depuis longtemps

(1) Cette statue en bronze due à Miller, d'après les dessins de Halbig, a été érigée par vingt villes, qui attendent du chemin de fer une nouvelle ère de prospérité, et a été inaugurée le 12 octobre 1836, en même temps que le phare de 100 pieds de hauteur situé à l'entrée du bassin.

réclamés en France. Elles offrent dans le milieu de leur longueur un passage destiné à faciliter le service des employés, mais permettant au voyageur placé par hasard près d'un voisin maussade ou ennuyeux, de changer de place durant le trajet, et de choisir une compagnie plus agréable. Des compartiments particuliers sont en outre réservés aux personnes auxquelles déplaît la fumée du tabac.

Le train qui nous emportait dans sa marche rapide nous laissait à peine le temps d'admirer la beauté du paysage. Nous parcourions le fond d'une vallée sinueuse, couverte de riches prairies et parsemée de vergers et de champs cultivés avec soin. Des bois d'essences diverses, parmi lesquels domine le picéa, revêtent les coteaux plus ou moins rapprochés dont elle est bordée à droite et à gauche, et constituent de longs rideaux de verdure sur lesquels l'œil aime à se reposer. Des maisons rustiques d'une propreté remarquable et construites avec une élégance ou une originalité particulière, se trouvent disséminées çà et là. Je comprenais que des lieux semblables eussent pu inspirer à Gessner ses gracieuses pastorales.

Dans un voyage en chemin de fer, les différents points qui s'offrent aux regards, passent avec la rapidité des tableaux d'une lanterne magique. Nous avons successivement laissé derrière nous divers villages ou petites villes (1), quand nous arrivions à la gare de Zurich.

Cette cité, connue dans le monde commercial par ses fabriques de soieries, ses filatures et manufactures de coton, ne l'est pas moins des savants. Elle est la patrie des naturalistes Scheuchzer, Fuesly, Rœmer, Clairville, Schellenberg; elle l'est aussi de Lavater, de Pestalozzi et de trois hommes qui ont particulièrement illustré le nom de Gessner, savoir : Conrad, le *Plin* de

(1) Weinfelden, Frauenfeld et Winterthur.

l'Allemagne, auteur de l'histoire des animaux ; Jean, qui a contribué pour une large part à l'histoire des plantes de l'Helvétie, par Haller ; et Salomon, graveur paysagiste et poète, auteur de la mort d'Abel et des Idylles. On y compte encore divers personnages distingués, plusieurs entomologistes, MM. Brémi, Dietrick et Menzel. Elle s'honore surtout d'un homme qui fait sa gloire ; c'est vous nommer M. le professeur Heer, auteur de la *Fauna Helvetica*, ouvrage malheureusement resté inachevé, par suite d'une maladie de ce savant. Après en avoir terminé et fait paraître le premier volume, il se vit obligé d'aller demander au climat privilégié de Madère le rétablissement d'une santé gravement compromise. J'avais été honoré de la visite de ce naturaliste, quand il revenait de cette île, rapportant sur sa figure rajeunie les signes non équivoques d'une guérison presque inespérée. Depuis son retour, ses goûts entomologiques ont pris une autre direction ; il s'est mis à la recherche des insectes fossiles des terrains tertiaires, et il s'est fait sous ce rapport une réputation sans égale. Nous avons inscrit sur notre itinéraire de nous arrêter à Zurich, pour rendre à ce savant la visite que j'en avait reçue, et pour jouir pendant quelques moments du plaisir de causer avec lui. A notre grand regret il était absent. Il se trouvait, depuis trois ou quatre semaines, dans l'un des comtés du sud de l'Angleterre, où il avait été appelé pour y déterminer les insectes fossiles d'un terrain dont les richesses lui sont si familières. Son pays venait de lui décerner depuis peu de jours une grande médaille d'or, juste récompense de ses travaux, et témoignage glorieux de l'estime dont ils jouissent.

Le soleil commençait à pencher vers son déclin. Nous avons mis à profit les moments diurnes qui nous restaient, pour parcourir la cité, jeter un coup-d'œil rapide sur son jardin botanique et sur l'extérieur de ses monuments, dont l'École polytechnique paraît un des plus remarquables.

Zurich ⁽¹⁾ est en partie assise sur des coteaux et forme une sorte de demi-cercle à l'une des extrémités du beau lac auquel elle donne son nom. Ce bassin constitue un arc dirigé du nord vers le sud, en tournant ensuite d'une manière plus prononcée à l'est. On lui donne environ sept lieues de longueur ; mais une partie de son étendue se cache derrière les reliefs du sol qui le forcent à faire une courbure. Il a pour ceinture des coteaux gracieux souvent assez rapprochés de ses bords pour se mirer dans son cristal. Ses eaux limpides et assez diaphanes laissent apercevoir, à une grande profondeur, les poissons qui se jouent dans leur sein. De ce réservoir sort la Limmat, rivière utilisée dès la ville pour faire mouvoir diverses usines.

De légères gondoles, attachées aux rives du lac, semblent inviter les oisifs ou les étrangers à prendre place sur leurs bancs, et les bateliers ne manquaient pas de nous convier à une promenade sur la nappe liquide ; mais il était trop tard. Nous avons été nous asseoir sous les ombrages du petit promontoire presque circulaire près duquel on amarre les bateaux à vapeur, et, de là, nous avons pu jouir, pendant un certain temps, du tableau délicieux déroulé devant nous ; nos regards ne pouvaient s'en détacher. Nous aurions été tentés de redire avec le poète :

O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !

LAMARTINE.

Mais le temps inexorable n'en continuait pas moins son vol insensible. Le soleil venait de cacher son disque d'or derrière les montagnes. Empourpré de ses derniers rayons, un nuage, le seul alors suspendu dans les airs, colorait près de nous, d'une

(1) En latin *Turicum*.

teinte incarnat, les eaux qui partout ailleurs réfléchissaient l'azur des cieux. Bientôt cette teinte pâlisait et disparaissait. Les ombres commençaient à s'allonger; la nuit jetait les premiers plis de son voile qu'elle épaississait de plus en plus; la cloche du temple sonnait l'heure du couvre-feu. Les images devenues confuses, et certaines velléités de notre estomac, nous ont fait sentir la nécessité de regagner notre hôtel.



XX.

Bulle, 21 septembre 1861.

Ce matin, à six heures, nous quittons Zurich, et grâce à la vapeur qui nous entraînait avec rapidité, nous avons bientôt laissé derrière nous diverses petites villes : Baden, célèbre par ses eaux thermales, déjà renommées chez les Romains (1), non moins célèbre par quelques dates historiques, entre autres, par le traité de paix qui mit fin, en 1714, aux longues guerres de la succession d'Espagne; Olten, dépendant du canton de Soleure, située sur les rives de l'Aar. Dans ce point, la voie ferrée se bifurque : l'une des branches conduit à Strasbourg, l'autre se ramifie dans la partie méridionale de la Suisse.

Nous avions d'abord le dessein de faire un écart dans la première de ces directions, pour aller visiter Bâle et divers naturalistes de cette cité; mais des devoirs nous rappelaient en France : il a fallu renoncer à ce projet.

Nous sentions pourtant un vif désir de passer quelques instants soit avec M. le docteur Imhoff et avec son collaborateur M. le peintre Labram, soit avec M. Mérian, président de la Société

(1) Sous le nom de *Aque verbigeneæ* ou de *Thermes Helveticæ*.

des Naturalistes de Bâle, dont j'ai eu le plaisir de faire à Lyon la connaissance.

M. Mérian n'est pas seulement un géologue d'un mérite reconnu ; par ses qualités personnelles il a su se concilier l'estime générale, et, dans une ville peuplée de millionnaires, il se voit, grâce à son mérite et à son savoir, entouré d'une considération bien supérieure à celle qu'on prodigue ailleurs à la fortune. Ne vous étonnez pas de cet ascendant de la science, dans les contrées germaniques ; il découle naturellement de certaines habitudes. En Allemagne, les comptoirs et les magasins se ferment de six heures et demie à sept heures ; le reste de la soirée est consacré par les uns à la famille, par les autres au plaisir, par un grand nombre à l'instruction. Une foule de gens livrés au commerce et à l'industrie, surtout ceux de ces classes qui occupent les premiers rangs, aiment à venir alors, dans les cours publics, chercher des connaissances impossibles à acquérir durant la journée, par suite de l'exigence des affaires. Il est facile de comprendre combien alors grandit à leurs yeux l'homme capable de les étonner par la profondeur de sa science, de les captiver par les charmes de la parole. Aussi, le professorat attire-t-il, sur ceux qui s'y livrent, une considération et souvent une auréole de gloire inconnues parmi nous. Le titre de professeur prime presque tous les autres, et devient, pour ceux qui peuvent espérer l'obtenir, l'objet d'une noble ambition.

Nous étions arrivés à Aarbourg, où la voie ferrée se divise de nouveau en deux branches. Au-dessus de la ville s'élève un château fort, d'où le colonel Micheli du Cret, longtemps prisonnier d'état, vers le milieu du XVIII^e siècle, mesura la hauteur des principales montagnes de la Suisse.

La rapidité avec laquelle les chemins de fer permettent de franchir les distances, ôte beaucoup de charmes aux voyages en Suisse. Il faut être en voiture particulière ou plutôt parcourir ce pays à pied, c'est-à-dire en véritable touriste, pour se faire

une juste idée de la beauté de ses sites riants ou pittoresques. Les voies ferrées y ont augmenté sans doute le nombre des visiteurs étrangers ; mais les compagnies placées à la tête de ces entreprises, semblent principalement appelées à recueillir les avantages produits par cette population de passage : les hôtels, comme ceux de la plupart de nos petites villes de France, doivent reconnaître un déficit dans le chiffre des voyageurs, et par conséquent dans celui de leurs recettes.

Des stations assez nombreuses nous avaient déjà fourni l'occasion de voir, renouvelé en partie, le personnel de nos wagons, lorsqu'on annonça Berne (1).

Cette ville, chef-lieu du canton le plus important, est située dans une position pittoresque. L'Aar, aux flots rapides, aux bords abruptes, la traverse et contribue à sa prospérité. De la terrasse ou esplanade située en face de la cathédrale, on a la vue la plus diversifiée et la plus récréative. Près de la cité, se montrent des champs cultivés, des prairies et des bois ; dans le lointain, du côté méridional, les glaciers de l'Oberland se dressent comme une barrière presque infranchissable entre le canton Bernois et celui du Valais. Là, s'élèvent le Wetterhorn, la Jungfrau et une foule d'autres montagnes renommées, dont le front est couronné de neiges éternelles. Quand le soleil du soir vient à les frapper de ses rayons, dans un beau jour d'été, elles offrent une splendeur dont on a peine à se faire idée.

La terrasse est élevée de plus de cent pieds au-dessus du lit de la rivière, et soutenue par un mur qui a dû coûter des sommes énormes. Une inscription gravée sur une plaque de marbre sert à rappeler un événement extraordinaire arrivé en 1654. Un étudiant, du nom de Weinzäppli, emporté par un coursier dont il n'était plus maître, se vit précipité de cette hauteur avec sa

(1) Fondée en 1191 par Berthold V, duc de Zähringen.

monture. Le cheval fut tué sur le coup. Le cavalier, par un bonheur inouï, en fut quitte pour un bras et une jambe cassés, et survécut trente ans à ce saut périlleux.

La ville offre dans ses armoiries la figure d'un ours, et tire probablement son nom de celui de ces animaux (1). Depuis un temps immémorial elle entretient, dans des fosses qui leur servent de domaine, un certain nombre de ces plantigrades. Des fonds spéciaux sont affectés à la nourriture de leurs seigneuries au long poil. Il y a peu de jours, un événement déplorable est arrivé dans ce lieu. Un Anglais, échauffé par des libations trop copieuses, s'est aventuré à faire de la gymnastique sur la balustrade servant à enclore la partie supérieure de la fosse aux ours. Dans l'un de ces exercices dangereux, le poids de son corps a fait céder ses mains mal assurées; le malheureux est tombé au milieu de ces quadrupèdes, et a fini par être leur victime.

Nous aurions volontiers passé quelques heures à Berne, pour y rendre visite à M. Christner et à quelques autres naturalistes; mais nous avons fixé à Bulle les limites de notre étape, et pour nous y rendre, il fallait, comme on le dit en style de voyageur, brûler Berne et poursuivre, sans nous arrêter, jusqu'à Fribourg, ville près de laquelle se termine le chemin de fer.

Berne et Fribourg, grâce à l'analogie de leurs positions et de quelques autres particularités, sont ici désignées sous le nom de sœurs : l'une est la brune; l'autre est la blonde. En tous cas, ce sont des sœurs rivales.

Fribourg est bâtie en amphithéâtre, sur le bord de rochers à pic, au pied desquels coule la Sarine, dans un lit profondément encaissé. On a relié, comme vous le savez, les deux bords escarpés de cette rivière alpine, par un pont qui est une des merveilles en ce genre (2).

(1) *Baern*, ours.

(2) La construction de ce pont est due à M. Chaley, ingénieur Lyonnais. Il

Il est difficile de se défendre d'un certain émoi, quand on passe en voiture sur cette voie presque aérienne de 950 pieds de longueur, et qu'on mesure de l'œil les 175 pieds qui séparent le voyageur du fond de l'abîme. Malgré le soin avec lequel sont construites les chaînes chargées de soutenir ce chemin si hardiment établi, le temps, ce grand destructeur, n'altèrera-t-il jamais leur solidité?

Damnosa quid non imminuit dies (1)?

HORACE.

Tabida consumit ferrum, lapideumque vetustas... (2).

OVIDE.

ont dit les poètes.

Si, quelque jour, clandestinement minées par la rouille, les fils métalliques dont se composent ces chaînes venaient à se rompre, quels malheurs n'aurait-on pas à déplorer!

Nous devons peut-être la première idée des ponts suspendus aux sauvages de l'Amérique. Avant nous, ces habitants du nouveau monde avaient imaginé d'attacher solidement des lianes aux troncs des arbres qui couronnent les bords d'affreux ravins, et trouvé le secret de traverser, par ce moyen, des abîmes presque infranchissables.

Malgré la singularité de l'idée, je me sens plus de sympathie pour les travaux exécutés par le génie patient des Romains. Ils reliaient les montagnes à l'aide de ponts formés d'arches super-

fut ouvert aux piétons le 23 août 1836, et le 8 octobre suivant, aux diverses voitures. Le 15 du même mois, il fut soumis à une rude épreuve, dont il sortit victorieux : il eut à supporter le passage simultané de trois cents personnes et de quinze pièces d'artillerie de gros calibre traînées par cinquante chevaux.

(1) Que n'altère pas le temps destructeur?

(2) Le temps détruit tout, et le marbre et le bronze.

posées, offrant toute la sécurité désirable, et plusieurs de leurs monuments de ce genre ont bravé jusqu'à ce jour les outrages des siècles.

Le pont de Fribourg ⁽¹⁾ sert de limites entre les parties de la Suisse où règne l'idiome germanique et celles où l'on parle français. Je ne saurais vous dire avec quel plaisir nous avons entendu résonner à nos oreilles la langue dans laquelle nous berça notre mère. Nous pensions être déjà dans notre beau pays.

Nous avons deux heures et demie à dépenser avant notre départ; elles ont été utilisées avec profit par notre curiosité. Nous avons pu parcourir une partie de la ville, et nous arrêter quelques instants devant ses principaux monuments. L'Hôtel-de-Ville est bâti sur l'emplacement de l'ancien palais des ducs de Zähringen. Sur la hauteur s'étendent les bâtiments d'un Collège naguère florissant, mais aujourd'hui désert, depuis la guerre du Sunderbund. Le gouvernement fédéral en chassant les Jésuites a détruit pour le pays la poule aux œufs d'or. Les élèves presque tous étrangers qui peuplaient cet établissement, et les visites nombreuses et souvent longuement prolongées des parents, formaient pour la ville et les environs des sources de prospérité aujourd'hui taries.

Je ne vous parlerai ni de la Cathédrale ni de ses orgues magnifiques. Ces dernières ont une réputation trop étendue pour rendre inutile toute description de ce chef-d'œuvre de Mooser. On ne peut passer à Fribourg sans les entendre, et après avoir longtemps prêté l'oreille à leur délicieuse harmonie, on voudrait les entendre encore. Il serait impossible de vous dire les plaisirs qu'elles procurent aux sens, les émotions qu'elles causent à l'âme. Les doigts habiles chargés de les faire résonner sem-

(1) A quelques centaines de mètres au-dessous, on construit en ce moment pour la voie ferrée, un pont de fer reposant sur des piliers de pierre de taille.

blent avoir le pouvoir de faire parler tous les éléments. Tantôt c'est le murmure d'un tonnerre d'abord lointain, suivi plus tard des éclats bruyants de la foudre; tantôt on dirait le grondement sourd et confus précurseur de l'orage, ou le sifflement strident du vent balançant sur leur pivot les sapins de la forêt. D'autres fois l'artiste reproduit à s'y méprendre toutes les intonations de la voix humaine, et jusqu'aux sons les plus suaves qui puissent sortir du gosier d'une femme. Dans un certain moment, les accords qu'il tirait de son instrument docile avaient je ne sais quoi d'éolien, et j'allais dire de si céleste, qu'on aurait cru entendre une troupe d'Archanges ou de Séraphins célébrant sur leurs harpes incessantes les louanges du Très-Haut.

L'heure du départ de la voiture chargée de nous conduire à Bulle, nous a arrachés, malgré nous, au plaisir qui nous captivait; mais le charme subsistait toujours. Il nous a fait oublier la longueur et le déplorable tracé de la route. Il contribuera peut-être tout-à-l'heure, conjointement avec le souvenir de ceux que j'aime, à me procurer les songes les plus agréables et les plus riants.

XXI.

Morges, 22 septembre 1861.

La petite ville de Bulle, où nous avons passé la nuit, située sur la frontière du pays de Gruyères, en est aujourd'hui le point le plus important. Elle a les foires les plus fortes de la contrée ; il s'y fait un commerce assez considérable en bestiaux, en bois et en fromages.

Nous nous y étions arrêtés dans l'espérance de passer une partie de la journée d'aujourd'hui avec notre ami M. Léon Galliard, dont vous connaissez les goûts et la science ornithologiques. Malheureusement il était retenu hier au lit par une indisposition, selon toute apparence, sans gravité. Nous avons été privés, par là, de l'occasion de visiter les environs, surtout l'ancien château féodal habité par les comtes de Gruyères jusqu'en 1554.

De très-bonne heure nous cheminions sur la route de Vevey. Elle traverse une sorte de vallée, ou des champs presque uniquement couverts de prairies et bordés de bois sur les parties latérales relevées. Les vaches nombreuses nourries dans cette contrée, sont en grande partie louées, au printemps, à les hommes qui les tiennent durant toute la belle saison sur les pâturages alpestres des environs, et utilisent leur lait en le con-

vertissant en fromages. Ceux de ces pays passent pour les meilleurs de toute la Suisse (1).

A partir de Chatel-Saint-Denis, point le plus élevé de la route, et situé à peu près à égale distance entre Bulle et Vevey, commence une descente d'abord peu sensible, mais ensuite plus prononcée à mesure qu'on s'éloigne du village. Dans le lointain, alors, quand il fait beau, se dressent devant les yeux une foule de cimes alpines, formant au sud les limites de l'horizon, et plus près, les sommets des montagnes du Chablais, dont le pied s'abaisse jusqu'aux bords du Léman.

Ce matin, la pluie était tombée par intervalles; le ciel était complètement voilé, et des nuages d'un blanc grisâtre, pareils à de gros flocons de laine, couronnaient les hauteurs les plus rapprochées dont je viens de vous parler. A mesure qu'on chemine, les flancs de celles-ci se découvrent de plus en plus. La route cotoie des ravins profonds, des précipices à pentes très-déclives, au fond desquels roule et se cache la Veveyse. Bientôt s'offrent à la vue une partie du lac de Genève et la petite ville de Vevey, où l'on arrive par un long détour, nécessaire pour adoucir la pente. Les coteaux rians traversés dans cet endroit par la route, sont couverts de vignes et parsemés de maisons de campagne, dans lesquelles des étrangers à la localité viennent, de plus ou moins loin, passer l'heureuse saison de la purge des raisins.

Ceci a peut-être besoin, pour vous, d'une explication; je vais vous la donner. Une foule d'heureux du siècle, après avoir durant l'année joui des douceurs d'ici-bas, et avoir fourni à messer Gaster, comme l'appelle Lafontaine, des vins trop généreux, des aliments succulents et recherchés, éprouvent le besoin de rafraîchir leur sang et d'expulser des humeurs nuisibles ou trop abon-

(1) On cite surtout ceux des localités de Molesson, de Bellegarde et de Charney.

dantes. Ils viennent alors ici, jouir des avantages d'un air pur, des agréments d'une vue enchantée, et, pendant un mois, faire une abondante consommation des raisins dont se parent ces cotteaux. Chaque matin, ils savourent à profusion ces fruits d'un blanc mi-doré, dont l'aspect seul suffirait pour éveiller les désirs de l'estomac le plus satisfait, et le jus délicieux et laxatif dont ils s'abreuvent longuement, leur procure les bienfaits d'une purgation douce et agréable.

Deux heures après notre arrivée à Vevey, nous nous sommes rendus chez M. le docteur Dor, disciple d'Esculape et de Linné, dont j'ai dû vous entretenir durant son séjour à Lyon. Entomologiste intelligent, mais avant tout dévoué à son art, et spécialement à la partie qui a les maladies des yeux pour objet, il est allé, au sortir de notre ville, à Paris, s'éclairer aux lumières des Sichel et autres savants de ce genre; puis il s'est dirigé vers le nord et a porté ses pas jusqu'en Suède, pour y suivre dans leur pratique les hommes les plus expérimentés; il a séjourné longtemps à Berlin dans le même but, et enfin il est venu se fixer dans son pays, où des cures heureuses et difficiles ont mis la sanction à son diplôme de capacité, et ont montré en lui un oculiste distingué. La renommée s'est chargée de faire connaître ses succès et de répandre au loin son nom. Elle lui a attiré déjà, de diverses parties de la France et de l'Allemagne, des malades émerveillés d'être tombés entre des mains si habiles. Il venait de terminer sur la *Vision chez les Arthropodes* (1), un Mémoire d'un intérêt physiologique de premier ordre (2).

L'entomologie, qu'il n'a pas complètement abandonnée, éprouve nécessairement de sa part, par suite de ses occupations essentielles devenues plus nombreuses, un délaissement dont elle

(1) Animaux à pieds articulés.

(2) Ce Mémoire vient d'être imprimé dans la Bibliothèque universelle de Genève (décembre 1831).

n'a pas le droit de se plaindre ; néanmoins il a pu nous offrir encore dans ses cartons, remplis des produits de ses chasses en Suède, diverses espèces de Coléoptères, dont nos collections auront à se réjouir.

L'heure du dîner était arrivée ; il a fallu prendre à la table de famille la place que l'amitié nous y avait préparée. Les moments consacrés au repas nous ont fourni l'occasion de faire connaissance avec les parents de M. Dor. Le père est à la tête d'une maison d'institution, dans laquelle on compte des élèves de la plupart des nations du nord de l'Europe.

Il était sans doute écrit dans le livre des destinées que cette journée devait être féconde en jouissances. Pour les rendre plus complètes, M. le docteur nous a conduits chez un de ses compatriotes, aimant à chercher dans l'entomologie un aliment pour son esprit noble et intelligent, et dans le temps qu'elle réclame, des plaisirs doux et attachants. M. de Gauthard, dont il est ici question, a été l'heureux compagnon de M. de Kiesenweter, dans l'excursion faite cet été au Mont-Rose par ce naturaliste. Il a partagé ses fatigues, ses émotions et ses joies, et s'est enrichi, comme lui, des espèces rares ou nouvelles de Coléoptères, que le hasard, leur habileté ou leur bonne fortune a fait tomber entre leurs mains.

Je ne serai pas assez indiscret pour vous parler des nouveautés que notre savant ami de Bautzen se propose de faire bientôt connaître ; mais parmi les insectes peu communs trouvés sur ces hauteurs, j'ai remarqué avec satisfaction le joli Longicorne alpin (1), dont M. Gacogne m'a fourni l'occasion de donner la description.

M. de Gauthard compte dans sa collection de Coléoptères de nombreuses richesses exotiques. Parmi celles-ci, je me suis borné à examiner les Coccinellides, dont l'étude a fait l'objet de l'un

(1) *Clytus lama*.

de mes travaux, et je n'ai pas tardé à découvrir dans leur nombre une espèce inédite encore. Elle portera désormais le nom du naturaliste qui nous faisait avec tant d'amabilité les honneurs de ses trésors entomologiques. Nous aurions consacré à leur examen de plus longs moments ; mais le temps nous aiguillonnait : bientôt devait arriver un train dont nous voulions utiliser le passage. M. de Gauthard a voulu prolonger, jusqu'au moment de notre séparation, notre plaisir d'être avec lui, et il a dû comprendre à nos regrets de le quitter si tôt, combien nous nous félicitons d'avoir fait sa connaissance. Mais

Du char qui passe dans la plaine
 Rapide comme l'épervier,
 Couvert de sueur, hors d'haleine,
 Arrive le fougueux coursier.
 Le voici : c'est un être issu de l'industrie
 Et du génie humain ;
 Monstre créé dans un jour de féerie,
 Sans yeux, gueule béante, au corps, aux bras d'airain,
 Dont la puissance formidable
 Fait croire aux géants de la fable.
 Monstre toujours hurlant ou la soif ou la faim...
 Entraînant tout sur son passage
 Il fait retentir le rivage
 D'un cri sauvage et déchirant,
 Et les naseaux enflés et la gueule enflammée,
 Arrive au but couvert de l'épaisse fumée
 Qu'il vomit en courant.

Benoît.

Nous nous enfermons dans l'un des wagons enchaînés à lui ; nous passons bientôt près de Lausanne, située au pied du

Jorat (1), ville bâtie, dit-on, sur l'emplacement d'un ancien ermitage de St-Prothais; puis quelque temps après, nous nous trouvons à Morges, où nous devons passer la nuit.

Là, vivent deux entomologistes auxquels je suis lié depuis longtemps par une sympathique affection. M. Yersin, chez lequel nous nous présentons d'abord, se délassait de ses travaux habituels avec son jeune enfant et près de son épouse; il paraissait jouir de tout l'enchantement du bonheur de famille. Peu de personnes, vous le savez, ont une connaissance plus approfondie des Orthoptères de l'Europe. Il a fait sur les fonctions du système nerveux de ces animaux, des observations physiologiques du plus haut intérêt (2). Nul ne connaît peut-être mieux la chanson produite par chacune des espèces de Criquets de nos champs. A cinquante pas, il saurait vous nommer l'insecte qui frappe l'oreille de son refrain particulier, en râclant, comme avec un archet, ses jambes épineuses sur ses élytres de parchemin.

Absorbé par ses travaux de professeur, M. Yersin est obligé de négliger l'étude des autres Articulés hexapodes dont il s'était d'abord également occupé. Il nous a ouvert ses cartons remplis de Coléoptères, en nous laissant la liberté la plus complète d'emporter des souvenirs de notre passage. Il est sans doute pénétré de cette maxime de Plaute :

Tibi ibidem das, ubi tu tuum amicum adjuvas (3).

Nous nous sommes oubliés près de lui jusqu'à une heure assez tardive.

(1) Razoumowsky en a fait connaître l'histoire naturelle.

(2) Il est entré dans la voie dans laquelle M. Faivre, notre savant professeur de botanique à la Faculté des Sciences de Lyon, a fait de si admirables découvertes.

(3) Faire plaisir à un ami, c'est s'en faire à soi-même.

Quel dommage, disions-nous en nous retirant, que la fortune ou l'aisance indépendante ne soit pas toujours la compagne du mérite. Souvent la nécessité d'un travail obligé prive ainsi la science de travaux dont elle s'honorerait; elle enlève à un homme de mérite une part de la gloire dont il pourrait se couvrir, et laisse cachés des talents qui se révéleraient.

Sæpe summa ingenia in occulto latent (1).

PLAUTE.

Il nous restait à voir, à Morges, M. Forel, savant aussi modeste qu'instruit; sachant charmer par l'étude de l'histoire naturelle les heureux loisirs dont il dispose; mais il était en ce moment dans sa campagne de Saint-Prex, à trois quarts d'heure de la ville. Il s'occupe exclusivement d'Hémiptères; il paraît surtout avoir une très-belle collection de ceux désignés sous le vilain nom de Punaises.

M. Forel, comme M. Yersin, porte un de ces cœurs d'or qu'on est heureux de rencontrer. On ne peut avoir l'âme si affectueuse sans avoir beaucoup d'amis (2). Demain, notre première visite sera pour lui, comme ce soir mes dernières pensées seront pour vous et pour les personnes qui me sont les plus chères.

(1) Les plus grands talents restent souvent ignorés.

(2) Martial a dit avec raison : *Ut ameris, ama*. Aimez si vous voulez être aimé.

XXII.

Genève, 23 septembre 1861.

Les premiers rayons du jour nous ont aujourd'hui trouvés debout. Il fallait user de diligence et utiliser les moments assez courts que nous devions passer à Morges, pour prendre une idée de cette petite ville. A huit heures nous profitons du premier convoi de chemin de fer; quelques minutes après nous descendons au village de Saint-Prex, et nous nous dirigeons vers la maison de M. Forel. Le plaisir semblait rendre nos pieds plus agiles, pour nous faire arriver plus vite. Mais en nous présentant à sa porte, quel triste désappointement, quelle impression douloureuse! Cet excellent homme était malade, et fatigué au point de ne pouvoir recevoir personne! Interdits à cette nouvelle, nous nous retirions en laissant, pour traces de notre passage, nos noms à la garde-malade qui nous avait reçus; mais il n'a pas été possible de résister aux pressantes instances faites pour nous retenir, et, vous l'avouerez-je? nous avons accepté avec d'autant plus de plaisir l'hospitalité si gracieusement offerte, qu'il nous aurait fallu, comme des âmes en peine, errer dans les alentours du village pendant assez longtemps, pour attendre le passage d'un nouveau train.

Après le déjeuner, auquel une seule chose manquait: la présence de notre hôte, il nous restait encore à dépenser deux heures

avant celle du départ. M. Forel se tourmentait, sur son lit de souffrances, de la longueur de cette attente; il avait commandé, pour nous distraire, de faire atteler ses chevaux à sa voiture, pour nous procurer le plaisir d'une promenade dans les environs; mais cocher et chevaux se trouvaient au loin à la campagne! Les livres variés dont la table du salon était garnie, auraient bien suffi pour nous procurer une récréation agréable; le panorama déployé sous nos yeux était trop beau pour ne pas lui consacrer notre attention.

La maison de campagne de M. Forel a devant elle un petit jardin dont le Léman baigne les murs. Des arbres ou arbustes d'agrément, disposés avec art, et des fleurs variées, en font un lieu de délices. Au milieu, dans l'endroit le plus convenable, un pavillon en parallélogramme, ouvert par devant et laissant par conséquent de ce côté toute liberté à la vue, invite à se reposer. Les bancs larges et coussinés dont il est garni dans son pourtour interne, peuvent permettre à un sybarite de s'y étendre paresseusement, en jouissant de toutes les douceurs du *farniente*. Nous avons cédé facilement à leurs attraits, pour contempler le paysage déroulé devant nous. Le ciel était voilé de nuages gris, dont la teinte mélancolique assombrissait les montagnes assez abruptes du Chablais enclosant le lac sur la rive opposée, et rendaient peu distinctes les villes d'Evian et de Thonon situées à leurs pieds. Le vent soufflait avec assez de violence; le Léman moutonnait ou était agité d'une petite tempête. La nature semblait s'harmoniser avec la tristesse de nos pensées.

Voilà bien, disions-nous, l'image de la vie; pour quelques moments calmes et sereins, et embellis par les rayons de l'espérance, combien de jours troublés par les soucis ou agités par les inquiétudes et les peines!

Quanto brevi i piaceri, et quanto sono
Lunghi gli affani in questa umana vita!

METASTASE.

Sans nul doute, si notre hôte eût été près de nous, nos réflexions, malgré le demi-deuil de la Nature, n'auraient pas été aussi moroses.

Cependant l'heure de quitter notre excellent gîte approchait. Comment témoigner à ce bon M. Forel notre gratitude et nos regrets. Lui laisser notre carte n'était pas assez ; une carte est toujours un acte de politesse, mais ne saurait exprimer tous les sentiments du cœur. L'un de nous a tracé sur une feuille de papier le billet suivant ; nous l'avons laissé sur la table du salon, en quittant la maison :

Quand nous nous levions ce matin,
Nous nous promettions par avance
Une agréable jouissance ,
Celle de vous serrer la main ;
Mais souvent en vain dans la vie
On fait les rêves les plus doux ;
Voici qu'en arrivant chez vous
On nous dit que la maladie
Vous tient sur un lit de douleur,
Et que votre prudent docteur
Pour hâter la convalescence,
Veut que du plus profond silence
On vous impose la rigueur.
Il faut souscrire à l'ordonnance ;
Recevez du moins tous les vœux
Que pour votre santé si chère
Forment nos cœurs affectueux,
Et puisse ma plume légère
En vous les faisant parvenir
Vous offrir aussi notre hommage,
Et laisser de notre passage
Quelque gracieux souvenir.

A midi, un wagon nous recevait à la gare de Saint-Prex, et nous emportait vers la ville des Bonnet, des Huber et des Jurine. Notre esprit préoccupé de l'état douloureux dans lequel nous laissions notre aimable entomologiste, nous faisait regarder d'une vue distraite les lieux que nous traversions. Le château de Coppet seul a arrêté un instant nos regards; il me rappelait la visite qu'y fit dans le temps, avec son époux, Madame Lacène de Lyon, cette charmante amie de mesdames de Stael et Récamier, qui rappelle la première par les saillies de son esprit: et la seconde, par ses grâces et son amabilité.

A deux heures et demie nous entrions à Genève.

Notre premier soin, après avoir choisi un gîte et secoué la poussière de la route, a été de nous présenter chez quelques-uns des naturalistes de ce pays, dont les noms ou les personnes nous étaient connus. Malheureusement l'heure était peu favorable; la plupart des riches Genevois, durant la belle saison, abandonnent la cité dans l'après-midi, pour aller à une certaine distance, chercher dans leur élégant cottage l'heureuse liberté qu'on trouve dans les champs, y goûter le bonheur de famille loin du souci des affaires, et jouir de ces biens chantés par Virgile, dont les travaux du comptoir et du cabinet font plus vivement sentir le prix,

Hic gelidi fontes, hic mollia prata,

Hic nemus...

c'est-à-dire y trouver la fraîcheur des ombrages et des eaux, et reposer leurs regards sur la verdure et les fleurs.

M. Pictet de la Rive, conservateur du Muséum d'histoire naturelle, et qui s'est acquis en Entomologie et en Paléontologie une renommée si glorieuse; M. de Saussure, son gendre, héritier d'un nom répété bien souvent par les échos des Alpes et si connu des entomologistes de nos jours; M. Lasserre, que j'avais

vu dans un temps très-passionné pour les insectes, avaient déjà pris chacun le chemin de leur villa. M. Odier, le banquier, allait partir pour la sienne, et en nous exprimant ses regrets de ne pouvoir rester avec nous, a eu l'obligeance de nous conduire chez un amateur, dont le nom m'échappe en ce moment, qui a fait passer sous nos yeux quelques-uns des cartons de sa belle collection. Nous aurions désiré trouver à Genève MM. Myard (*) et Chevrier; mais tous les deux habitent Nyon ou les environs.

Genève est dans une position admirable. Au dessous de la promenade de la Treille se déploie le Jardin botanique, se montrent divers points de la vallée du Rhône, et, dans le lointain, les cimes onduleuses du Jura. Du sommet des tours de la cathédrale, surtout de celle appelée *Clémence*, la vue s'étend sur un des horizons les plus capables de la charmer. Elle embrasse tour à tour le pays de Gex, le canton de Vaud, le Faucigny, le Chablais et les Alpes, dont le Mont-Blanc domine toute la chaîne de son front majestueux.

Les regards se reposent en outre sur le beau lac dont la ville tire les principaux agréments de sa position. Le Rhône alimente et traverse ce vaste réservoir. Il y entre, du côté de Villeneuve, jaune et chargé de débris, donnant naissance à des atterrissements; il sort, à Genève, limpide et teinté de la couleur glauque des mers. Il divise la ville en deux parts inégales, et découle du Léman par deux branches, enclosant entre elles l'île de la cité, reliées aux quartiers de droite et de gauche par des ponts en bois. Un autre pont, presque en forme d'Y, conduit à l'île Jean-Jacques, ornée de la statue de cet écrivain philosophe. Des bancs convenablement disposés permettent aux oisifs et aux curieux, de reposer leur vue sur le lac et d'y jouir d'un sen-

(*) Je lui ai dédié, dans le temps, un *Prinobie* mâle, assez différent de la femelle, décrite par Germar dans son *Voyage en Dalmatie*, pour pouvoir être considéré comme une espèce nouvelle.

timent d'admiration incapable de s'épuiser. Vers l'autre extrémité du quai, se trouve établi un petit jardin d'agrément, d'où l'on peut avoir un coup-d'œil non moins ravissant.

Au moment où nous regagnions notre hôtel, vers huit à neuf heures du soir, une certaine foule, rassemblée devant le port, y attendait un bateau à vapeur chargé de troupes fédérales. Le petit navire portait à la cime de son mat un fanal pour éclairer sa marche, et empêcher toute fâcheuse rencontre avec les autres bâtiments ou esquifs, naviguant comme lui dans l'obscurité.

Dans cet instant, la lune commençait à pointer derrière les montagnes du Chablais, et bientôt son disque élevé tout entier au dessus de l'horizon, nous envoyait ses rayons et imprimait sur le lac une trace lumineuse.

Je me rappelai alors ces vers de Goëthe :

Schwester von dem ersten Licht,
Bild der Zärtlichkeit in Trauer!
Nebel schwimmt mit Silberschauer
Um dein reizendes Gesicht, etc. (!).

Genève possède une Société d'histoire naturelle et diverses autres Compagnies savantes et laborieuses. Cette ville est trop connue pour vous parler de ses monuments. La cathédrale, la nouvelle église catholique, l'Hôtel-de-Ville et le Muséum, sont les plus remarquables.

Ce dernier s'est enrichi depuis quelque temps de la magnifique collection de feu André Melly. Je ne puis m'empêcher de vous dire, en passant, quelques mots de cet homme éminent

(!) Sœur de la première lumière, image de tendre mélancolie! ton visage charmant est voilé d'une vapeur argentée et tremblotante, etc.

dans son genre, dont ma reconnaissance gardera toujours le souvenir.

Il avait d'assez bonne heure quitté Genève, lieu de sa naissance, pour aller, sur un théâtre plus vaste, donner l'essor à son génie commercial. Liverpool était devenue sa seconde patrie. Il y avait trouvé le bonheur dans une union recherchée par son cœur et approuvée par la raison, et une fortune considérable due à son travail et à des spéculations habilement combinées. Négociant de premier ordre par l'intelligence, il ne s'était pas livré exclusivement aux soins de faire arriver dans sa maison les eaux du Pactole; son esprit supérieur avait cherché d'autres jouissances; il s'était épris des charmes de l'étude des insectes, et il était parvenu à se créer une collection de Coléoptères qui primait alors la plupart de celles de l'Europe. Il me convia, en 1847, à aller visiter ses richesses entomologiques, et à réviser la dénomination des espèces européennes, objet de mes études.

Ce voyage me fournit, à Londres, l'occasion d'y faire la connaissance de divers naturalistes (1), de m'y lier surtout d'amitié avec cet excellent Doubleday, objet de tant de regrets; d'admirer en détail, au château de Knowsley, les merveilles du jardin zoologique de feu le comte Derby; et de passer un jour à Liverpool, avec M. Haliday, le perspicace hyménoptérologue de Dublin. Le séjour enchanté que je fis dans l'aimable famille Melly, en compagnie de mon ami M. le docteur Schaum de Berlin, fera toujours le charme de mes souvenirs. Déjà l'homme remarquable dont nous étions les hôtes, nous entretenait de son projet de visiter l'Égypte et d'explorer, s'il lui était possible, les richesses naturelles de cette contrée. Il partit avec sa famille en

(1) Particulièrement de MM. Bennett, Curtis, Dallas, Gray, Hope, Keppist, Newman, Newperrl, Spence, Stephens, Walker, Westwood, White.

1850, fréta à Alexandrie deux barques munies de tout le confortable possible, et remonta le Nil jusqu'au-delà du 16° degré de latitude, c'est-à-dire jusqu'à Kartoum (1).

Le voyage avait été jusqu'alors d'un bonheur sans mélange. Au retour, il eut la funeste pensée de faire une partie de la route, en traversant les déserts de la haute Nubie à l'aide de chameaux. Dès le second jour, il fut saisi d'une fièvre violente ; il fallut s'arrêter au village de Gazée, près de Abou-Hammed, et le déposer dans une tente dressée au pied d'un palmier ; il y mourut bientôt, le 15 janvier 1851. Peut-être, avant de passer à une autre vie, tourna-t-il ses pensées vers la cité qui l'avait vu naître,

et dulces moriens reminiscitur Argos ;

VIRGILE.

peut-être alors exprima-t-il à sa famille le désir de voir sa collection passer à sa ville natale, dans le cas où aucun de ses enfants n'hériterait de ses goûts entomologiques. Quoi qu'il en soit, son fils a sans doute pieusement rempli ou deviné ses intentions, en faisant à Genève ce don précieux.

Nous avons le dessein de passer ici la journée de demain, soit pour visiter les richesses du Muséum, soit pour faire connaissance avec M. Pictet de la Rive, le savant directeur de cet établissement. Un autre motif particulier me poussait à suivre cette première inspiration ; je voulais, grâce au bateau à vapeur, faire une échappée jusqu'à Thonon, où nous aurions trouvé, comme vous, un accueil si gracieux, et passé des moments si heureux ; mais le ciel commençait à se couvrir de nuages, et

(1) Point où il commence à prendre son nom, par la réunion du Bahr-el-Abiad, ou rivière blanche, provenant des montagnes de la Lune, dans la Nigritie, avec le Bahr-el-Azrad ou rivière bleue, prenant naissance dans l' Abyssinie.

semblait nous présager une pluie prochaine ; le vent d'ouest, qui soufflait, nous apportait les senteurs de la France et ravivait notre désir de la revoir. Ces considérations ont fait modifier nos projets, et, au moment où je vous écris, le sort en est jeté ; demain d'assez bonne heure, nous pourrons, je l'espère, saluer notre beau pays, et déjà mon cœur palpite de joie, et mes lèvres sourient de bonheur, à la pensée de retrouver bientôt notre famille, nos pénates et nos amis.

